Pierre Béhel

Que la paix soit avec vous !

Roman

Que la paix soit avec vous !

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

http://www.pierrebehel.fr

Que la paix soit avec vous !

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

http://www.pierrebehel.fr

Que la paix soit avec vous !

Que la paix soit avec vous !

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Cependant, toute ressemblance avec des faits ou des personnes présents dans diverses mythologies ou religions ne serait pas nécessairement fortuite.

L'univers du présent roman (son « dieu ») est similaire à ce qui a été présenté dans *Apotheosis*, du même auteur. La lecture préalable de ce dernier roman n'est cependant pas nécessaire.

Que la paix soit avec vous !

Prologue

J'aime le monde que j'ai créé. J'aime m'y reposer. J'aime y flâner. J'aime l'admirer.

J'en suis le dieu mais un dieu bienveillant. Je n'interviens guère dans les affaires que mes créatures mènent. Je les regarde. Je les observe. Je les aime. Je suis comme un peintre qui a réalisé un beau tableau et aime le regarder autant que le montrer à ses amis.

Mais, moi, je ne montre pas mon monde. Je le cache. Je ne m'y rends que quand je suis seul. Je sais, mon père me l'a dit, qu'il peut être dangereux de donner accès à un monde à un tiers[1]. J'avais eu accès au sien par accident mais je n'y vais plus depuis que je sais ce qui peut se passer. Alors je garde Aho pour moi seul.

Parfois, je me reproche d'avoir trop copié mon propre monde. J'ai fabriqué des créatures à mon image. J'ai créé un monde à l'image du mien que, peut-être, un autre dieu a rêvé et rêve encore. Mais c'est plus simple sans doute. Et cela me plaît. Que ce monde me plaise est tout de même l'essentiel puisque j'en suis le dieu, n'est-ce pas ?

Je me suis cependant permis des variantes, de réaliser quelques fantasmes. Ce monde n'est pas exempt

1 Voir « Apotheosis », du même auteur.

de violence. Il n'est pas idéal ou parfait. Chaque créature n'est pas nécessairement un modèle de vertu. Ce monde est juste cohérent, c'est l'essentiel. C'est ainsi qu'un monde est intéressant autant que stable. Le calme est synonyme de l'ennui. Et je ne veux pas m'ennuyer dans le monde que j'ai créé.

Certaines de mes créatures se sont mises à me prier. Auparavant, elles avaient déjà tenté de comprendre leur monde, son agencement, sa raison d'être. Pourquoi quelque chose plutôt que rien ? C'est l'éternelle question. Mais quand j'ai découvert que j'étais prié, que mes créatures avaient pris conscience de mon existence, cela m'a surpris puis m'a perturbé.

Suis-je réellement un dieu ? En tous cas je suis le leur. Je suis leur créateur. J'ai eu peur de vexer le ou les dieux de mon propre monde. J'ai craint pour mon âme en admettant qu'elle existe.

Si je suis le dieu d'Aho, pourquoi mon propre monde n'aurait-il pas lui aussi un dieu ? Cette réflexion, assez spontanée, m'a profondément perturbé, moi qui était athée.

Et j'ai ensuite découvert mes pouvoirs. Pas seulement ceux, illimités, que je peux exercer sur Aho, mais aussi ceux que j'ai acquis dans mon propre monde. Je peux, grâce à l'énergie des prières de mes créatures, bénéficier de capacités particulières dans mon propre monde.

Que la paix soit avec vous !

Première partie

Que la paix soit avec vous !

1

Haru fut sorti de sa somnolence par un bruit. Mais il ne souvenait pas de quel bruit. Il regarda autour de lui. L'endroit semblait calme pourtant. Les mousses, les lichens, les arbustes et les herbes poussaient entre les pierres de toutes tailles, autour du ruisseau qui serpentait au milieu de la plaine aride, ondulée comme si des vagues s'étaient formées. Rien ne bougeait. Il n'y avait pas de vent.

Pourtant, Haru n'avait pas rêvé. Dans le troupeau de pupuias qu'il gardait, toutes les bêtes avaient cessé de brouter. Toutes avaient la tête relevée et demeuraient immobiles. Toutes écoutaient et se méfiaient, les jeunes qui tétaient encore leur mère comme les vieux mâles qui restaient sur le pourtour du troupeau, en protection.

Que se passait-il ? Y avait-il un réel danger ? Des bandits de grand chemin peut-être, voulant voler les bêtes et tuer leur gardien ?

Haru se leva en s'appuyant sur sa grosse canne. Comme tous les bergers, il possédait un bâton plus grand que lui qui lui servait de canne mais aussi d'arme pour se défendre contre des prédateurs qui auraient attaqué le troupeau, voire contre des bandits. Mais Haru ne se contentait pas d'un morceau de bois.

Au lieu d'une classique crosse ou d'une sculpture quelconque, le sommet du bâton possédait une figure en céramique représentant une tête de vieux mâle pupuia, avec ses lourdes cornes. Les autres bergers s'étaient parfois moqué de cet attribut inhabituel sur un bâton : c'est fragile, la céramique.

Mais une céramique bien ajustée au sommet du bâton peut être amovible. Haru retira la tête de pupuia et la posa contre le renflement du terrain où il s'était endormi à demi-assis. Il révéla ainsi la lame d'acier fichée dans le bâton. Le bâton était en fait une lance.

Haru regardait autour de lui sans voir quoique ce soit d'étrange ou de suspect. Quelques pupuias recommençaient d'ailleurs à brouter mais pas les vieux mâles qui tournaient sur eux-mêmes à la recherche d'une menace. Des femelles hésitaient. Elles surveillaient, penchaient la tête vers des herbes, les reniflaient, osaient parfois en croquer un brin mais reprenaient vite leur attitude défensive.

Rien ne semblait menacer le troupeau dans l'immense plaine ondulée et aride. Rien. Mais sembler n'est pas être. Haru ressentait une menace. Et la peur grandissait d'autant plus que la nature de la menace demeurait inconnue. Le terrain ondulé, les gros rochers et même les plus gros buissons pouvaient dissimuler une menace bien réelle.

Haru avait regardé tout autour de lui et n'avait rien vu. Soudain, il eut comme une idée qui s'imposa à

son esprit, une idée qui instilla la terreur dans son âme. Il regarda en l'air. Même si la région n'abritait normalement pas de grands oiseaux prédateurs capables de l'attaquer lui ou des pupuias, un tel oiseau aurait pu s'égarer jusque là.

Midi était passé et Tane, l'étoile autour de laquelle Aho orbitait, commençait sa chute vers l'horizon. Une petite naine rouge, Fatia, était visible dans le ciel, un peu à l'écart. En effet, c'était l'été et la lumière et la chaleur de Fatia inondaient Aho, éclairant les nuits, chauffant la planète.

Autour d'Aho, l'anneau de particules glacées reflétait la lumière des étoiles. Il était visible auprès de l'horizon dans le pays d'Atora où vivait Haru. Enfin, il y avait les deux lunes, visibles la nuit ou bien, grâce à la lumière de Fatia, même le jour en été. Il y avait Ofai, la plus petite des deux, oscillant entre le blanc et le bleu selon les moments et l'angle de la lumière qui s'y reflétait. Et puis il y avait la rouge Maohi, plus grosse, plus constante.

Depuis des siècles, le pays d'Atora avait perdu son indépendance. Sa grandeur appartenait au passé. Il ne lui restait qu'une aura mystique, une religion qui prétendait révéler la vérité sur l'univers, un Dieu unique qui l'aurait créé. Mais ce Dieu lui suffisait. Il était sa fierté. Les prêtres du Dieu unique regrettaient parfois le temps de la grandeur d'Atora. On disait que, un jour, le

dieu d'Atora enverrait un prophète rétablir cette grandeur et qu'Atora dominerait le monde.

Dans les guerres entre empires entourant le pays d'Atora, c'était finalement Tagelda qui l'avait emporté et pacifié toute cette partie de la planète. L'empereur de Tagelda semblait ne pas se préoccuper des dieux de son empire. En fait, c'était tout l'inverse. Il veillait à une stricte paix des dieux. Que les dieux soient en paix et les peuples le seront également. Que les dieux soient satisfaits des cultes qui leur sont rendus et la prospérité couvrira tout le territoire de l'empire. Le dieu d'Atora devait donc respecter les autres dieux, leur laisser leurs propres territoires, mais avait tout pouvoir (ou presque) sur son territoire, sur l'ancien royaume d'Atora.

Depuis quelques années, Tagelda était cependant menacé par un nouveau venu d'au-delà du grand désert aride. Les Reptiliens avaient fini par le traverser à la recherche de nouvelles terres, de bétail et de richesses. Ils avaient appris à transporter de l'eau, à organiser leur logistique pour de telles opérations.

Tout d'un coup, Haru vit des guerriers reptiliens se lever en criant, en rejetant la poussière qui les dissimulait. Et, parmi eux, un dragon fit face à Haru. Dressé sur ses ailes lui servant de pattes avant, il cracha un nuage de son venin acide sur le berger, deux fois plus petit que lui. Le berger se sentit brûler vif.

2

L'ancien royaume d'Atora avait presque perdu toute grandeur. Il lui restait son dieu, si particulier parmi tous les dieux de l'Empire de Tagelda. Le peuple atoran était très fier de ne disposer que d'un seul dieu. Cette fierté n'était pas sans poser de problème. En effet, la règle absolue au sein de l'empire restait la paix des dieux. Les dieux devaient se respecter les uns les autres. On les associait ou les identifiait parfois, reconnaissant dans tel dieu de telle tribu un autre aspect de tel autre dieu d'une autre tribu. Avec le dieu d'Atora, c'était parfois compliqué.

La capitale atorane, Puofai, était centrée sur une colline où avait été érigé le temple principal du dieu d'Atora. Toute la ville était organisée autour. L'ancien palais royal était ainsi construit sur le flanc de la colline, avec un accès direct au temple, jadis réservé au roi.

Désormais, le palais était la résidence du gouverneur nommé par l'empereur. L'accès direct au temple avait été muré avec sa bénédiction. Le gouverneur ne souhaitait pas être trop associé à ce dieu jaloux. Au sein du palais avait été érigé un petit panthéon, un temple à tous les dieux de l'empire. Cet édifice se voulait discret mais il permettait au

gouverneur de garder intacte la doctrine officielle de l'empire, celle de la paix des dieux.

Les étrangers ou les soldats issus d'autres régions pouvaient utiliser le panthéon pour leurs propres cultes. Dans le passé, la volonté de transformer le temple principal du dieu atoran en panthéon avait abouti à des révoltes et des guerres. Le temple historique avait été rasé. Puis, un peu plus tard, par souci d'apaisement, un nouveau temple avait été bâti.

Pour les Atorans, l'époque était donc nommée celle du Second Temple. Le Grand Prêtre avait mené des travaux importants, dans l'indifférence du gouverneur, au point qu'il aimait nommer son œuvre le Troisième Temple. Mais bien peu partageaient sa vision orgueilleuse. Même si beaucoup avaient financé les travaux. Après tout, il s'agissait surtout de retrouver la fierté du peuple atoran.

Menuisiers, tailleurs de pierres, décorateurs, forgerons… tous ceux travaillant sur le chantier étaient des artisans réputés mais également des clercs. En effet, il était nécessaire d'avoir été consacrés pour entrer dans certaines parties du temple. Dans les règles canoniques atoranes, il était normal que des clercs secondaires aient aussi un métier civil pourvu que ce métier soit honorable et utile au service du temple.

Quand ces clercs artisans n'étaient pas utiles pour les travaux ou pour l'entretien d'un temple, celui de la capitale ou celui d'une autre cité, ils retournaient dans

leurs villages respectifs et mettaient leur savoir-faire au service de clients privés. Mais, étant clercs, ils aidaient aussi au culte dans le temple le plus proche de leur domicile auquel, en principe, ils étaient attachés.

Ce jour-là, Tahito, Grand Prêtre du Dieu Unique d'Atora, se promenait au milieu du chantier. Il admirait l'œuvre qu'il laisserait aux générations futures. Comme beaucoup d'Atorans, il rêvait au jour, promis par les prophètes du dieu unique, où Atora retrouverait sa grandeur, son indépendance, sa souveraineté, où les faux dieux seraient autant chassés que les armées étrangères et le panthéon détruit. Mais, comme la plupart des Atorans, il estimait que ce jour appartenait à un futur lointain voire chimérique. Pour l'heure, il s'agissait d'accepter des compromis. L'essentiel était que le culte soit bien rendu au dieu unique.

Parmi les tailleurs de pierre, Tahito en remarqua un qui pleurait. C'était inhabituel. Et le visage inondé de larmes n'était pas inconnu au dirigeant religieux. Les tailleurs de pierre frappaient plus ou moins en cadence pour façonner les différentes pierres destinées à s'assembler afin de construire le petit édifice destiné à accueillir des prêtres de temples secondaires en pèlerinage dans la capitale.

Peu enclin à la compassion, Tahito s'apprêtait à passer son chemin. Cependant, il fut tenté d'en savoir plus sur cette situation inhabituelle. Le soir, il se dirait que c'était sans doute la volonté du dieu unique qui

l'avait inspiré. Plus tard, il considérerait que l'inspiration provenait peut-être davantage de démons.

Tahito se dirigea vers l'homme qui pleurait et s'arrêta à quelques pas de lui. Aussitôt, tous les tailleurs de pierre, y compris le pleureur, cessèrent leur ouvrage et se jetèrent au sol pour se prosterner.

« Relevez-vous et reprenez tous votre ouvrage, sauf toi, qui pleurait. Pourquoi pleurais-tu ? La compassion de notre dieu ne te suffirait donc pas ? »

« Votre Sainteté, notre dieu a voulu rappeler à lui mon épouse bien-aimée qui m'a donné plusieurs enfants en bas âges. Et les élever est compliqué. Ma mère m'aide beaucoup et elle s'occupe d'eux autant qu'elle peut, dans notre village d'Orota. Mais je demeure un homme et mon épouse me manque. »

Hochant la tête en essayant de paraître compatissant, Tahito remarqua que le village dont cet homme était originaire était celui de l'ancienne dynastie royale. Le tailleur de pierre avait donc probablement un peu de sang royal dans les veines. Et cet homme était veuf. Clerc, il ne pouvait guère fréquenter des prostituées. Cela aurait fait scandale. Cela dit, s'il pouvait se montrer un peu patient...

« Je pense à une chose… Mon cousin est décédé récemment et il laisse une dernière fille, trop jeune pour connaître un homme, mais qui s'occupe déjà de nombreux enfants. C'est ainsi qu'elle gagne sa vie. Mais

sa mère souhaiterait tout de même qu'elle fonde une famille comme ses frères et sœurs aînés. »

Le tailleur de pierre releva la tête, son visage marqué par une visible intense réflexion. Où voulait en venir le grand prêtre ?

« Il te faudrait attendre quelques temps avant de connaître physiquement cette jeune femme afin de respecter les lois de notre peuple mais, si tu l'épousais, elle pourrait loger chez toi et s'occuper ainsi des enfants de ta défunte épouse. »

« Combien de temps, Votre Sainteté ? »

« Près de deux années. Mais elle est charmante et très appréciée de ses employeurs. Elle sera une belle et bonne épouse. »

La perspective d'accueillir une nouvelle épouse l'intéressait évidemment, d'autant que, à son âge avancé, trouver une nouvelle femme ne pouvait qu'être compliqué. Et rendre ainsi service à la famille du grand prêtre ne pouvait qu'être utile. Sans oublier qu'il se lierait à cette famille. Pour sa carrière, une telle alliance serait une très bonne chose. Mais devoir attendre deux années… Il demeurait un homme et, à ce titre, connaissait bien des désirs. Il était dommage que les lois d'Atora, au contraire de celles d'autres régions ou pays, imposaient une épouse unique.

« Votre Sainteté, votre offre m'honore. Mais je suis bien vieux pour prendre une jeune épouse. »

« N'as-tu plus la vigueur nécessaire pour, quand le moment sera venu, l'honorer ? »

« Oh, si, Votre Sainteté. Du moins, je le crois. Mais une telle union, avec une aussi grande différence d'âge, sera-t-elle acceptée par sa famille ? »

« Cela, j'en fais mon affaire. Nous devons trouver un homme honorable pour accueillir ma cousine. Que tu sois clerc, issu de la cité d'Orota et que tu donnes toute satisfaction sur le chantier du temple sont là des critères qui me conviennent. »

« Que votre volonté s'accomplisse, dans ce cas, Votre Sainteté. »

« Bien. Nous en reparlerons. Quel est ton nom, au fait ? »

« Metuatan, Votre Sainteté. »

Tahito lui sourit, l'imaginant déjà comme un membre de sa famille. Puis il s'éloigna, satisfait d'avoir résolu son problème familial tout en rendant un service à un veuf ayant besoin d'une femme pour s'occuper de ses enfants. C'était là une affaire rondement menée. Sa cousine serait sans doute veuve dans quelques années et une autre alliance pourrait alors être conclue.

De son côté, Metuatan se releva et reprit son travail. Ses pleurs avaient disparu de son visage, laissant la place à une certaine perplexité. Aucun de ses collègues ne lui posa de question ou ne lui adressa la parole jusqu'à la fin de la journée.

3

Le peuple atoran n'avait évidemment plus de roi. Les descendants des derniers monarques s'étaient dispersés et n'avaient plus de revendications. Ils savaient que c'était inutile. Si le royaume d'Atora, pour la plus grande gloire du dieu unique, était restauré, une nouvelle dynastie serait sans doute choisie.

En attendant ce jour, celui qui tenait lieu de chef coutumier était le grand prêtre Tahito. Celui-ci veillait à ne pas abuser de ce statut officieux, se contentant d'honorer le dieu unique. Et, lorsque c'était nécessaire, il donnait son avis. Cela évitait ou résolvait bien des conflits entre Atorans et les autorités civiles de l'empire.

Tahito ne fut donc pas surpris d'être convoqué en urgence par le gouverneur, Iwali. Celui-ci était jeune, sans doute promis à un destin glorieux au sein de l'empire. Les gouverneurs d'Atora n'étaient guère honorés, leur poste n'était pas recherché. Mais, quand il s'agissait d'un premier poste de gouverneur à un jeune âge, le gouvernorat d'Atora pouvait se révéler être un bon marche-pied pour une belle carrière, pourvu que le titulaire donne satisfaction. Sinon, ce poste pouvait se révéler être une voie de garage, un endroit où l'on est oublié de tous.

Pestant contre la fermeture de l'accès direct entre le temple et le palais du gouverneur, comme à chaque fois qu'il devait rendre visite à Iwali, Tahito dut sortir sur l'esplanade et descendre en bas de la colline. Puis il suivit le mur de soutènement qui faisait le tour de la colline. Enfin, il monta le grand escalier menant au palais du gouverneur.

Iwali était assis sur la sorte de trône marquant sa fonction, dans la salle des audiences. Devant lui étaient posés en demi-cercle une dizaine de sièges. Trois étaient déjà occupés. Le grand prêtre salua poliment le gouverneur. Celui-ci lui indiqua les sièges en l'invitant à s'asseoir.

Bientôt, tous les sièges furent occupés. Iwali avait invité des officiers supérieurs de l'armée impériale, le grand prêtre et quelques édiles, comme le maître du grand marché dont le seul rôle était d'attribuer les emplacements aux marchands. Ce dernier était le premier surpris d'avoir été invité et d'être présent. Bien sûr, il n'y avait que des hommes.

Iwali prit alors la parole.

« Messieurs, je vous ai convoqués car un jeune berger du nom de Haru a été retrouvé mort, visiblement attaqué par un dragon. Ses pupuias ont été volés. Tout porte à croire qu'il s'agit d'une expédition reptilienne. »

La stupéfaction s'empara des présents.

4

Juchée sur un pupuia, la jeune Matuahine était résignée à son sort. Elle serait la servante du vieil homme qui tenait l'animal par sa longe. A son âge, les affaires de l'amour n'étaient guère un sujet. Et, de toute façon, un mari ou un autre… Son père était mort et sa mère lui avait bien dit qu'il n'était pas impossible que son mari meure avant qu'il ne puisse la toucher en tant que femme. Il était de famille royale et, même si la dynastie était réduite à pas grand-chose, c'était tout de même encore prestigieux. Ensuite, on lui trouverait un autre mari plus utile et approprié pour lui faire des enfants.

S'éloignant de Puofai au rythme des pas du pupuia, le couple avait été marié par le grand prêtre Tahito en personne. C'était là un honneur rare. Mais, désormais, il fallait accompagner la jeune épouse dans la demeure familiale de son mari. Puis celui-ci retournerait à son travail encore quelques mois. Son chantier était bientôt achevé. Ensuite, il recommencerait à travailler dans son village.

La région était sèche, le climat chaud. La végétation et l'eau y étaient finalement assez rares. Pour rejoindre Orota, il fallait marcher plusieurs jours. Des auberges permettaient de réaliser des étapes d'une durée

acceptable. En général, on logeait sous des tentes, à moins de payer cher les rares lits sous un toit dur et derrière des murs de pierre. Mais, au moins, il y avait de l'eau et de la nourriture à des prix corrects.

De temps à autre, se justifiant en posant une question de politesse comme « tout va bien ? », Metuatan jetait un œil sur son épouse. Son corps était bien voilé, évidemment, mais son visage était charmant. Attendre deux longues années serait compliqué. Matuahine était belle, il pouvait se l'avouer. Trop jeune, certes, mais belle. Et son éducation dans une grande famille lui avait appris à se tenir fièrement. Elle avait du charme, pas seulement de la beauté physique.

Matuahine n'avait jamais visité Orota. Il est vrai qu'elle avait peu quitté Puofai. Pourquoi se serait-elle éloignée de la capitale ? Elle aurait pu se rendre chez un autre cousin, Matauran, dont la femme Hapihia restait stérile malgré toutes les prières au dieu unique. Pourtant, Matauran était un prêtre admiré, savant et sage, une référence dans sa région. Il ne vivait pas très loin d'Orota. Peut-être Matuahine pourrait-elle lui rendre visite.

La route d'Orota semblait curieusement encombrée. Perdu dans ses pensées, rêvant de la nudité de sa femme, voire de quelque péché, Metuatan n'y avait d'abord pas prêté attention. Il fut pourtant bien obligé de s'arrêter quand l'encombrement aboutit à un niveau tel qu'il n'y avait plus le choix.

Dans la file, il y avait des gens à pieds, d'autres juchés sur des pupuias, certains utilisant des charrettes tirées par des équipages de pupuias. Matuahine fronça des sourcils. Voilà un arrêt bien étrange en pleine campagne. Mais ce n'était pas véritablement un arrêt. Par à-coups, la file avançait tout de même.

Metuatan demanda alors autour de lui ce qui se passait. Les uns l'ignoraient mais les autres, plutôt devant Metuatan, lui indiquèrent qu'il y avait un contrôle sur la route. Les militaires impériaux de Tagelda cherchaient, disait-on, des Reptiliens.

Evoquer les sauvages d'au-delà du désert fit frémir le tailleur de pierre. Il regarda autour de lui. Tout le monde était habillé comme des Atorans, avec des tissus en laine de pupuia ou directement avec des peaux de pupuias. En général, on mangeait l'animal et on rasait la peau : laine d'un côté, cuir de l'autre, pour en tirer un maximum de bénéfice.

Les Reptiliens méritaient-ils réellement leur nom ou bien faisaient-ils finalement la même chose, manger leurs dragons et se faire des vêtements avec leur peau ? Ce qui était certain, c'était que les Reptiliens provenaient d'au-delà du Grand Désert et qu'ils menaient, au fil des années, des expéditions de plus en plus audacieuses. On parlait de l'assassinat d'un berger et du vol de tout son troupeau de pupuias quelques jours plus tôt.

Au bout d'un certain temps, les soldats contrôlèrent Metuatan et Matuahine, fouillant le bât comme les sacs portés par le couple en bandoulière contre leurs corps. Les Reptiliens de l'Empire de Wadul semblaient bien être un prétexte facile. Les soldats cherchaient des marchandises de contrebande, c'était évident. Même s'ils regardaient rapidement chaque voyageur pour vérifier qu'il ne portait pas d'écailles sous un tissu ou une peau de pupuia.

Une fois le contrôle passé, le voyage reprit à une vitesse ordinaire. Il n'y eut plus de ralentissement. Comme prévu, le couple s'arrêta dans diverses auberges, logeant sous des tentes dressées autour du bâtiment principal. Metuatan et Matuahine partageaient bien sûr la même tente : ils étaient mari et femme. Mais ne pas trop approcher son épouse pesa sur l'esprit du tailleur de pierre qui eut bien du mal à s'endormir.

Après tout, il restait un homme et il n'avait plus connu de femme depuis le décès de sa précédente épouse dont les enfants l'attendaient. L'aîné n'était guère plus jeune que Matuahine. Metuatan espérait qu'il n'y aurait pas de drame familial ou de scandale. Après tout, c'était le Grand Prêtre lui-même qui les avait mariés. Et elle était la fille du cousin du même Grand Prêtre. Chaque soir, Metuatan parvenait, après bien des soupirs, à s'endormir. Mais il ne pouvait réprimer ses rêves.

5

Le village d'Orota était encore un peu prestigieux. La plupart de ses habitants étaient liés d'une façon ou d'une autre à l'ancienne dynastie royale. Mais cette dynastie n'était plus rien. Même dans ce village, personne ne savait plus qui pourrait, à un titre ou un autre, prétendre avoir le droit de ceindre la couronne royale. C'était même un sujet de plaisanterie lorsqu'un quidam était jugé prétentieux : on le désignait comme celui qui se voyait roi.

Il est vrai que le royaume d'Atora s'était effondré plusieurs siècles plus tôt, bien avant l'émergence de l'empire de Tagelda. Il s'était d'abord effondré à cause de guerres civiles. Puis les envahisseurs étrangers, adorant des dieux variés, s'étaient succédé sur cette terre. Finalement, c'était donc Tagelda qui avait unifié toute cette partie de la planète Aho. Demain, peut-être les Reptiliens de Wadul abattraient Tagelda et les remplaceraient. Qu'est-ce que cela changerait pour les Atorans ? Est-ce que cela serait différent ? Tant que ce peuple pouvait adorer son dieu, il était en général calme et obéissant.

Les huttes de terre, avec leur armature de bois ou bien de roseaux tressés, demeuraient le modèle le plus fréquent de demeures. Les gens les plus riches pouvaient

disposer de résidences en pierre. Le chef du village était dans ce cas. Mais c'était une maison de fonction. S'il redevenait simple citoyen, il devrait céder sa maison de pierre à son successeur.

Matuahine n'était pas habituée à ces villages misérables qui, pourtant, pullulaient dans le pays d'Atora. Les vraies villes étaient rares. Les bâtiments de pierre étaient rares. Mais, elle, issue d'une famille aisée, ayant toujours vécu à Puofai, la capitale du pays, fut surprise par ce dénuement.

Son mari, Metuatan, n'était pas le plus pauvre, lui qui était même un tailleur de pierre respecté. Il était aussi mouleur et cuiseur de briques, comme la plupart des tailleurs de pierre. Mais sa maison ne comportait qu'une partie de ses murs en pierre. Son toit était fait de roseaux. Les portes comportaient un arc en briques de terre cuite. Le sol n'était cependant pas en terre battue comme la plupart des autres demeures du village : on y trouvait des dalles faites de déchets de pierre et de tuiles de terre cuite.

A peine arrivés chez eux, le couple avait dû rendre visite à la mère de Metuatan. Il fallait récupérer les quatre enfants de ce dernier et de sa précédente épouse. Celle-ci était morte en donnant naissance à un cinquième enfant qui n'avait pas survécu. Le plus grand était presque aussi vieux que Matuahine. Mais celle-ci était bien, désormais, leur mère à tous.

6

« Tu es en garnison dans ce pays depuis trop longtemps... »

C'était ce que l'officier en second avait dit au chef du détachement. Cette insolence, proférée au cours d'une conversation privée, ne posait aucun problème. Et le chef du détachement avait d'ailleurs juste souri avant de répondre.

« Le dieu atoran me plaît, oui, je te le confirme, même s'il est jaloux des autres dieux. Le dogme est structuré, clair, écrit. Les lois sont parfois un peu complexes, c'est vrai, notamment dans les rituels et dans la nourriture. Mais on peut être un ami de ce dieu sans respecter tout ce que les Atorans doivent, eux, suivre. C'est une sorte de statut spécial. Et les règles à suivre sont, là, nettement plus simples et limitées. »

« Je préfère malgré tout nos dieux ordinaires qui sont bien heureux d'être multiples. Quels amours connaît ton dieu s'il est seul ? Avec des humaines ? »

« Non, je ne pense pas ! Mais un dieu doit-il connaître des amours ? »

Ils éclatèrent de rire ensemble. Les histoires de cœur des différents dieux des mythologies de l'empire étaient, pour chaque citoyen, un sujet plus de plaisanterie que de foi. Les prêtres eux-mêmes

prêchaient d'être prudent avec des histoires trop absurdes. Les poètes, qu'on supposait inspirés, racontaient bien des choses. Mais qu'est-ce qui était vrai ? Qui pourrait le savoir ? Les Atorans avaient, eux, une mythologie raisonnée, avec des prophètes reconnus officiellement, pas d'innombrables poètes multipliant les histoires sans guère se préoccuper d'une quelconque cohérence entre récits d'auteurs différents.

Les deux officiers marchaient en tête de la colonne principale. Devant eux, à quelques dizaines de mètres, il y avait une avant-garde surveillant les abords. Derrière la colonne principale, là aussi à quelques dizaines de mètres, l'arrière garde surveillait tout autant les abords. Les membres de l'avant-garde et de l'arrière-garde étaient renouvelés régulièrement au sein de la colonne principale pendant que celle-ci poursuivait sa progression dans une région potentiellement dangereuse. Ce n'était pas loin de l'endroit où un berger avait été tué par un dragon et son troupeau volé.

La région était aride, comme la majeure partie du territoire d'Atora. La route, construite et stabilisée depuis la conquête par l'empire de Tagelda, serpentait au milieu des ondulations du terrain. Il y avait peu de végétation et le paysage était essentiellement minéral.

Tout d'un coup, l'avant-garde stoppa. Les officiers ordonnèrent aussitôt à la colonne principale de s'arrêter. L'arrière garde l'imita. Sur un ordre, tous les soldats sortirent leurs glaives et se tournèrent vers

l'extérieur de la route, chacun étant dos-à-dos avec l'un de ses camarades.

Un membre de l'avant-garde se mit à courir pour venir informer les deux officiers. Il eut tôt fait de se trouver à portée de voix.

« Excellences, un détachement ennemi a visiblement fait un feu pour sécher de la viande. Il y a un grand nombre de peaux de pupuias, non-tannées et jetées en vrac. Les viscères et les têtes sont rassemblées en tas. »

« Des traces des ennemis ? »

« Nous n'avons vu aucun ennemi... »

Le premier officier ordonna au second de rester avec la colonne principale et suivit le messager jusqu'à l'avant-garde. Il put ainsi constater la véracité du récit de celui-ci. Il y avait des traces de pas en tous sens, comme si les ennemis avaient précipitamment quitté leur campement. Sans doute avaient-ils aperçu l'approche de la colonne et s'étaient-ils cachés.

L'officier monta sur une grosse pierre et regarda alentour. Rien. Il aperçut juste, à une petite distance de la route principale, un monastère atoran relié à cette route par un chemin bien entretenu. Le monastère s'appuyait contre une colline et était entouré d'une muraille de terre cuite. A l'intérieur, l'officier le savait, les cellules des moines étaient juste des trous dans le flanc de la colline avec, peut-être, un rideau devant chaque entrée.

Les Reptiliens se seraient-ils enfuis vers le monastère ? Les traces de pas semblaient le montrer. En tel cas, les moines avaient dû être exterminés et le monastère devait être aujourd'hui occupé par les seuls reptiliens. La règle absolu de ces moines était de refuser la violence et donc le combat. S'ils mourraient, ils renaîtraient dans un monde idéal réservé à ses amis par leur dieu. C'était du moins leur croyance.

Le premier officier revint vers la colonne principale. Il s'agissait d'encercler le monastère et de s'assurer qu'il n'abritait pas d'ennemis. Et si les craintes étaient justifiées, il faudrait alors combattre les Reptiliens.

La colonne devint une ligne qui, quittant la route, avança vers le monastère. Tous les soldats tenaient leur glaive dans une main et leur bouclier dans l'autre.

Tout d'un coup, devant eux, des Reptiliens se levèrent, rejetant les bâches couvertes de poussière qui les dissimulaient jusqu'alors. Les soldats des deux camps chargèrent les uns vers les autres en poussant leurs cris de guerre.

Derrière la ligne des troupes de Tagelda, un dragon et son cavalier se redressèrent à leur tour. Le dragon se précipita vers les soldats et cracha son venin corrosif sur les dos mal protégés des militaires de Tagelda, désorganisant la ligne.

7

Avant que Metuatan ne retourne à la capitale, il accepta d'accompagner sa jeune épouse chez le cousin de son père, un certain Matauran. Celui-ci était un sage réputé dans la région en plus d'être un prêtre du dieu unique. Metuatan était donc intimidé à l'idée de le rencontrer. Mais, d'un autre côté, il était déjà rentré dans la famille du Grand Prêtre. Il fallait qu'il s'y fasse.

Encore une fois, la jeune Matuahine chevaucha un pupuia, tenu avec une longe par son mari qui, lui, marchait à ses côtés. Le couple n'était pas assez riche pour se payer deux pupuias. La coutume voulait que l'épouse chevauche en priorité. Metuatan était, de toutes façons, bon marcheur.

La distance à parcourir n'était, cette fois, pas très importante. Et la visite ne durerait guère. Le couple avait donc prévu de faire l'aller-retour dans la journée. La brièveté de l'absence avait rassuré la mère de Metuatan, contrainte une nouvelle fois de s'occuper des enfants du premier lit de son fils.

Metuatan et Matuahine arrivèrent en fin de matinée, suffisamment tôt pour pouvoir, le cas échéant, s'éclipser avant le repas du midi. Même si celui-ci était frugal dans la tradition atorane, il ne saurait être question d'imposer deux convives.

Ce fut Matuahine qui rentra en premier dans la demeure du cousin de son père. C'était en effet à elle d'effectuer les présentations en tant que membre de naissance de la famille. Matauran l'accueillit chaleureusement, se souvenant d'elle bien plus jeune, quand il s'était rendu à la capitale.

« Oui, mon cousin Tahito m'a prévenu de ce mariage. Fais donc entrer ton mari. Il est de la famille, désormais. Et nous partagerons notre repas de ce midi. »

Intimidé, Metuatan hésitait malgré tout dans ses gestes comme dans ses expressions. Cela amusait Matauran, habitué à la déférence, excessive à ses yeux, de ses contemporains. Il n'était qu'un prêtre de village. Et même s'il était reconnu comme un grand connaisseur de la religion atorane et un sage, il se refusait à en tirer la moindre gloire.

La discussion qui s'engagea jusqu'au repas se voulait amicale et détendue. Metuatan se rendit cependant rapidement compte que Matauran et son épouse Hapihia cherchaient à mieux le connaître et à le jauger. Le choix fait par Tahito de marier aussi jeune Matuahine n'était pas sans amener des réticences au sein de la famille. Et Matauran n'était pas le plus enthousiaste. Cependant, il trouva en Metuatan un homme qui lui plaisait.

A la fin du repas frugal du midi, composé essentiellement de fruits secs et de galettes, Matauran souhaita s'isoler avec sa petite cousine. Il souhaitait lui

parler en tant que prêtre. Metuatan s'inclina en signe d'acceptation. Il resta donc en compagnie d'Hapihia tandis que Matauran et Matuahine se retiraient dans le petit temple du village.

Hapihia se rapprocha de Metuatan, apparemment juste pour accéder plus facilement aux fruits secs qu'elle continuait de grignoter. Elle était nettement plus jeune que son mari mais commençait à être âgée pour ne pas avoir d'enfant.

« Quand j'ai épousé Matauran, j'ai été très honorée, comme ma famille, car il était déjà connu et respecté. Mais, malheureusement, jusqu'à présent, nous n'avons pas eu d'enfant. Matauran n'est plus tout jeune. Il est bien plus âgé que toi. Et il a passé toute sa jeunesse à étudier notre dieu, y compris dans des monastères. A-t-on idée de perdre ainsi sa jeunesse ? »

« Matauran est un grand savant des choses sacrées. C'est un honneur immense pour moi de... »

« Oui, oui, c'est un immense honneur pour chacun. Mais mon ventre reste stérile. Et je pense que mon ventre n'est pas en cause. »

« Dieu seul peut décider de donner la vie et, sans doute, a-t-il des intentions... »

« Certes, mais peut-être faut-il l'aider un peu. Tu es veuf as-tu dit ? »

« Oui, ma femme est morte en donnant naissance à un dernier fils mais celui-ci n'a pas vécu. Dieu donne la vie. Dieu la reprend. C'est ainsi. »

« Mais tu es un homme encore en bonne santé. Comment fais-tu alors que tu es mariée à une femme que tu ne peux toucher, femme plutôt belle d'ailleurs ? »

« Je... »

Metuatan ne savait pas quoi répondre. Lui qui avait hésité à regarder directement l'épouse de leur hôte jusqu'à présent, par respect pour l'épouse d'un grand savant et d'un grand sage, tourna la tête vers elle. Elle était proche, si proche. Et elle le regardait droit dans les yeux. Elle était belle. Plus jeune que lui. Désirable. Il sentit son corps réagir devant cette femme. Devant la femme d'un homme hautement respectable.

« Je suis en période fertile » asséna-t-elle.

Silence. Metuatan ne dit rien. Il la regardait. Il ne bougeait pas. Il refusait de comprendre.

Elle le repoussa un peu brutalement pour qu'il s'allonge sur les coussins. Elle lui retira son vêtement du bas de son corps et constata en souriant qu'elle n'aurait pas besoin de beaucoup insister. Elle remonta à son tour sa robe et fit le nécessaire, avec ses propres efforts, pour être fécondée.

Metuatan ne dit rien. Metuatan ne fit rien. Il se contenta d'être un homme. Il ne toucha même pas la femme qui s'activait sur lui. Il ne se sentait pas en droit de le faire, même pour la repousser. Et il ne pouvait se cacher qu'il ressentait une vive jouissance qui lui avait terriblement manqué.

8

« Quel effroyable carnage ! »

Le gouverneur Iwali plaqua un mouchoir humide sur son nez. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la bataille et les cadavres connaissaient une putréfaction rapide sous la chaleur combinée des deux soleils d'Aho, Tane et Fatia.

Un moine issu du monastère voisin s'était rendu jusqu'à la capitale pour prévenir de la bataille le Grand Prêtre puis, à la demande de ce dernier, les autorités civiles. Quittant Puofai, le gouverneur s'était alors déplacée avec une grosse partie de la garnison. Il s'agissait de s'assurer qu'aucune ennemi n'avait survécu et de sauver les éventuels survivants.

Il y avait deux tentes plantées au milieu des cadavres. A l'intérieur, des moines soignaient les deux seuls survivants. Juste après la bataille, il y avait eu plus de tentes. Mais, petit à petit, la quasi-totalité des survivants étaient morts de leurs blessures. Il n'en restait que deux : le commandant de la colonne et un soldat reptilien.

Tentant d'éviter de piétiner quelque chair humaine, Iwali déambulait au milieu de ce qui avait été un champ de bataille. Il s'arrêta soudain, regardant un corps qui n'était pas humain. L'animal était deux fois

plus grand qu'un vieux pupuia mâle. Sa tête reposait sur le sol : son long cou avait été à demi tranché. Il était mort égorgé. Ce qui marquait était avant tout sa dure peau couverte d'écailles.

« Est-ce cela, un dragon ? » demanda le gouverneur.

« Oui, Votre Excellence » répondit un officier.

Les cadavres des ennemis, eux, étaient bien des cadavres humains. La plupart comportait encore leur vêtement-armure en peau de dragon mais un certain nombre avait perdu soit un casque soit un morceau de tunique. Iwali constatait par lui-même que les ennemis n'étaient que des humains parfaitement mortels. L'appellation de « Reptiliens » perdait tout son sens devant ce constat. Sauf à considérer que le soldat et son armure ne font qu'un.

Iwali pénétra dans la première tente. Il se trouva face à un soldat ennemi déshabillé. Un moine lui administrait des traitements sur ses plaies. Il manquait une jambe et un bras au Wadulien.

« Nous l'avons amputé de ses membres blessés. Il devrait survivre. »

Le moine avait expliqué la situation au gouverneur sans montrer d'émotion particulière. Il y avait un malade, il le soignait, sans le moindre débat. Iwali fut surpris de cette indifférence du moine envers la qualité de son patient. Il ne dit rien et ressortit. C'est une fois sorti de la tente qu'il s'adressa à un officier.

« Faites en sorte de récupérer cet ennemi et, dès que cela sera possible, emmenez-le à Puofai pour le faire parler. Je veux en savoir le maximum sur l'Empire de Wadul. »

L'officier acquiesça.

Iwali se dirigea vers la deuxième tente. A l'intérieur, il trouva l'officier qui commandait la colonne. Là encore, un moine était à ses côtés et appliquait des onguents sur les plaies. Le commandant n'avait plus de jambes mais il conservait ses bras qu'il utilisa pour saluer le gouverneur.

« Commandant, que s'est-il passé exactement ? »

« Notre avant-garde a repéré les traces de l'expédition wadulienne. Quand nous avons commencé à nous préparer au combat, ils sont soudain apparus. Les ennemis s'étaient en fait cachés sous de vastes bâches de la couleur du sol. L'essentiel de leurs troupes s'est levé d'un coup sur un seul côté de la route. Nous avons donc chargé pour les affronter mais, à cet instant, une petite escouade s'est levée de l'autre côté de la route avec un dragon. Mon officier en second est mort en tranchant la gorge du dragon. Cet acte héroïque a permis notre victoire. Mais je suis le dernier survivant. »

« Savez-vous pourquoi les Waduliens étaient dans la région ? »

« Ils ont capturé un troupeau de pupuias et fait sécher leur viande. Il semblerait qu'il s'apprêtaient à repartir de l'autre côté du grand désert. »

« Tout ce chemin juste pour de la viande de pupuia ? »

« Non, votre excellence. Je pense qu'ils sont venus se renseigner sur nous et que la viande était juste du ravitaillement avant de repartir chez eux. Ils ont réussi à traverser le désert avec toute une troupe. »

« Penses-tu que certains ont réussi à s'échapper, à ramener des informations à leur empereur ? »

« Je l'ignore, Votre Excellence. »

« Nous allons continuer l'enquête. Quant à toi, tu as bien servi. Mais tu n'es plus en mesure d'être soldat, de toute évidence. Nous te trouverons une tâche... »

« Je remercie Votre Excellence mais la communauté des moines qui nous a soignés a accepté de m'accueillir. Ces derniers jours, j'ai beaucoup réfléchi à ma vie et j'ai décidé de me retirer de ce monde dans ce monastère. »

« Si c'est ton choix... »

Iwali ressortit de la tente en réfléchissant. Il appela l'un de ses officiers.

« Où en est la recherche d'ennemis échappés ? »

« Une patrouille vient de rentrer. De toute évidence, quelques ennemis sont partis dans le désert avec un maximum de viande séchée, tout ce qu'ils pouvaient porter. »

« Est-il trop tard pour les poursuivre ? »

« Oui, Monseigneur. »

9

Depuis la visite à Matauran et Hapihia, Metuatan dormait mal. Or, après ce court séjour de quelques jours dans son village, il devait repartir sur son chantier, dans la capitale. Il laisserait sa nouvelle et jeune épouse en charge du foyer. Jusqu'à présent, les choses s'étaient plutôt bien passées même si les plus grands des fils de Metuatan avaient du mal à accepter que cette jeune fille, à peine plus âgée qu'eux, devienne leur nouvelle mère.

Le tailleur de pierre se tournait et se retournait sur sa couche. A un moment, son regard croisa celui de Matuahine. Elle non plus, de toute évidence, ne dormait pas. Mais elle restait immobile et regardait son mari.

La chambre était plongée dans la semi-obscurité des nuits d'été, quand Tane est couchée, partie de l'autre côté de la planète, mais que Fatia illumine encore vaguement la nuit. Quand Fatia s'éloignerait d'Aho, l'été finirait, les jours seraient moins chauds et les nuits enfin obscures.

Les enfants de Metuatan dormaient dans une autre pièce. Et les murs de terre, de brique et de pierre étouffaient bien les sons. Metuatan avait pu y honorer son ancienne épouse, désormais défunte, et faire de nouveaux enfants sans réveiller ceux qui dormaient. Désormais, il partageait sa chambre avec une femme,

bien belle, qu'il ne pourrait pas toucher avant deux années au moins. Mais ils ne partageaient pas leurs couches.

Metuatan chuchota soudain, à l'attention de son épouse. Et celle-ci répondit presque sur un ton normal. Elle savait que les murs bloquait les sons.

« Tu ne dors pas ? »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Je suis nerveuse depuis ce que m'a dit Matauran. »

« Et que t'a-t-il dit ? »

« Il m'a expliqué ce que mon mari me ferait dans environ deux ans. Il m'a dit qu'il fallait que je le sache dès à présent, surtout que, selon lui, j'étais déjà fertile. Cela m'a pourtant semblé... »

« Ce que les hommes et les femmes font ensemble ? Qu'as-tu donc pensé de cela ? »

« Que c'est répugnant et que cela doit faire mal aux femmes. »

Devant une telle naïveté, Metuatan ne put s'empêcher de rire avant de rétorquer.

« Mais non, cela ne fait pas mal. Bien au contraire. Le corps des femmes est conçu pour cela. Et les femmes tirent autant de plaisir que les hommes de leur relation. Parfois même plus. »

« Il m'a dit que les hommes ont besoin des femmes bien plus que les femmes, surtout très jeunes

comme moi, n'ont besoin des hommes. Et qu'il ne faudrait pas que je t'en veuille si, quelques fois, en attendant de pouvoir me toucher, mon mari allait visiter d'autres femmes. »

« C'est bien qu'un prêtre t'ait dit cela mais cela m'étonne. Ce n'est pas là l'enseignement traditionnel. »

« Il me l'a dit aussi mais en remarquant que ma situation n'était pas fréquente et qu'il valait mieux gérer les contraintes au mieux au lieu de mal agir. J'ai alors fait remarquer que la plupart des femmes ont des maris qui n'aiment pas que leurs épouses aillent avec d'autres hommes. »

« Et qu'a-t-il répondu ? »

« Que j'avais raison mais que, parfois, un homme âgé n'était plus en mesure d'honorer convenablement son épouse, surtout si elle est plus jeune. Dans ce cas, cela peut arranger tout le monde qu'un homme viennent s'occuper de l'épouse délaissée. Et le mari peut même bénir cet adultère, même s'il reste contraire aux valeurs apparentes de Notre Dieu. »

Metuatan soupira. Peut-être son péché et son offense envers un homme très respecté n'étaient finalement pas une si mauvaise chose. Il se prit même à soupçonner que l'attitude étonnante de Hapihia était, en fait, prévue avec son mari. Peut-être même avait-elle la même démarche avec bien d'autres hommes. Voire avec chaque homme les visitant. Metuatan chassa cette choquante pensée.

« Je vais repartir demain matin » dit-il après le temps de silence de sa réflexion.

« Je sais » répondit-elle.

Après quelques instants de silence, c'est elle qui reprit la parole.

« Je me suis dit, en réfléchissant avant que l'on ne se mette à parler, que Matauran avait sans doute raison. C'est un homme sage. Et il connaît les voies de notre dieu. Mais, si tu dois aller vers d'autres femmes, je préférerais que tu ne portes pas de préjudice à des familles. Il y a des femmes qui font le commerce des services nécessaires aux hommes et, de ce fait, cela ne nuit à personne pourvu que le mari ne dépense pas trop d'argent avec ces femmes. »

« Oui, c'est vrai. Je ramènerai toujours l'argent nécessaire à ma famille. Je te le promets. »

« Alors tu seras un homme juste et bon. »

Il ne sut plus quoi dire. Il se contenta d'opiner. Puis ils se turent et finirent par s'endormir. Mais Metuatan s'étonna que sa jeune épouse soit si sage.

Lorsqu'il se réveilla le matin, son épouse était déjà debout. En silence, elle avait préparé le repas. Quand son mari la rejoignit, elle le salua puis alla chercher les enfants. Après le repas pris en commun, il embrassa ses enfants puis son épouse. Puis il partit. Il marcha le cœur léger, certain que son épouse saurait s'occuper de son foyer.

10

Passant devant le chantier presque achevé du nouveau bâtiment destiné à accueillir les prêtres en pèlerinage dans la capitale, Tahito ne chercha pas à voir si le nouveau mari de sa petite cousine était présent. Il n'examina pas plus l'avancée des travaux alors que son habitude était de détailler les moindres imperfections en exigeant des corrections rapides. Il marchait vite avec un air préoccupé. Il était suivi d'un prêtre attaché à un temple de province qui peinait à le suivre. Il est vrai que celui-ci venait de parcourir à pieds et rapidement la distance entre son village et la capitale et qu'il était donc au bord de l'épuisement.

Les deux clercs quittèrent le temple et suivirent le grand mur jusqu'aux marches du palais du gouverneur. Tahito grimpa l'escalier sans garder la lenteur cérémonielle nécessaire pour marquer son rang. Bien au contraire, il sautait au moins une marche sur deux et courait plus qu'il ne marchait. Le prêtre qui le suivait renonça à vouloir suivre le même rythme et assuma de monter lentement l'escalier, marche par marche.

Les deux gardes, à l'entrée du palais, furent étonnés par l'arrivée imprévue du Grand Prêtre. Ils ne bougèrent pas, maintenant la clôture de la porte.

« Vous n'êtes pas attendu, Votre Sainteté » dit un des gardes.

« Non, en effet, je ne suis pas attendu mais je dois voir rapidement le gouverneur avant qu'une grave affaire ne nuise à la paix dans cette province. »

Le garde qui avait parlé franchit la porte en veillant à la refermer derrière lui tandis que son camarade s'installa, lance au pied, pour bloquer l'accès au palais. Le Grand Prêtre attendit donc. Il attendit suffisamment pour que l'autre prêtre ait le temps de le rejoindre, totalement essoufflé.

Enfin, le premier garde ressortit et ouvrit la porte pour laisser passer les deux clercs en demandant à son camarade de libérer le passage.

« Le gouverneur va vous recevoir, Votre Sainteté. »

Tahito pénétra donc dans le palais, se dirigeant spontanément vers la salle d'audience. Mais le gouverneur était debout dans le hall en compagnie d'un officier de l'armée impériale. Iwali fit signe aux deux prêtres d'approcher. Après les salutations protocolaires, le gouverneur s'enquit de ce qui justifiait une visite si imprévue.

« Votre Excellence, l'affaire est grave et risque de dégénérer. Une colonne de l'armée impériale a pris trois pupuias dans le troupeau d'un berger du village d'Ohipa. L'officier a refusé de payer et a battu le berger qui protestait. »

L'officier qui était à côté du gouverneur sourit et se permit d'intervenir.

« Je reviens d'Ohipa et nous avons calmé les protestations. La colonne n'avait plus de provisions et elle a donc prélevé le nécessaire là où elle se trouvait. Après tout, le pays nous appartient. Avec tout ce qu'il contient. »

Le Grand Prêtre le fusilla du regard. Il répondit directement au gouverneur.

« Le vol... »

L'officier voulut corriger : « le prélèvement d'une contribution à la bonne marche de l'empire. »

Tahito reprit.

« Le vol des trois pupuias a provoqué une émeute. Plusieurs soldats ont été blessés. »

« Nous avons calmé les émeutiers » répondit l'officier.

« L'enterrement des victimes de l'injuste répression qui a suivi la première émeute a provoqué une deuxième émeute. De nombreux soldats ont été tués et les autres ont dû fuir. Toute la région est au bord de la rébellion. »

« Pardon ? Mais, quand je suis parti... »

« Vous seriez resté, vous seriez mort à cette heure. »

« Voilà qui devient grave » trancha le gouverneur.

« En effet. Il est indispensable de calmer les esprits. Personne n'a intérêt à une nouvelle grande révolte de la province, moi pas plus que vous. Il y aurait de nombreux morts. »

« Je vous le confirme ! » cria l'officier. Il se tourna vers le gouverneur et demanda : « votre excellence, confiez moi des hommes pour rétablir l'ordre et châtier ceux qui défient l'autorité de l'empire ! »

« La colère n'est jamais une bonne solution » répondit calmement le gouverneur.

Il resta silencieux un court instant. Intimant d'un geste à ses deux interlocuteurs de se taire. Le prêtre d'Ohipa restait un peu à l'écart, observant la scène. Iwali savait qu'on connaissait toujours le début d'une révolte, jamais sa fin, ni son coût, ni ses conséquences. Si la révolte gagnait des villes, il aurait le plus grand mal à restaurer le calme. Sans doute faudrait-il appeler des troupes d'autres provinces. Et il aurait échoué dans son premier poste de gouverneur.

« Je vais donner l'ordre à toutes les troupes de toujours payer les prélèvements. Ce clerc vient sans doute d'Ohipa pour nous prévenir. Je vais lui confier une somme suffisante pour payer largement les trois pupuias. Il faut calmer les esprits. »

Tahito s'inclina pour remercier. Il avait eu raison de s'en remettre à la sagesse du gouverneur.

11

Sur la route, personne ne savait que Metuatan était clerc. Tout le monde ne voyait qu'un humble ouvrier rentrant chez lui après un long chantier dans la capitale. Il avait pris soin de bien dissimuler les signes de sa consécration, tatoués sur sa poitrine.

Dans une auberge où il s'arrêta, il y avait des serveuses qui veillaient aussi à tout le confort pour les hommes de passage. S'il n'avait loué qu'un emplacement dans une tente, il pouvait se permettre une petite dépense supplémentaire, après le repas. Il s'enquit du tarif, grommela un peu, échoua à négocier mais acheta tout de même la compagnie d'une femme pour quelques instants de plaisir.

Il avait juré de ramener l'argent qu'il fallait à sa famille et la faible dépense, la première pour son plaisir depuis bien des années, ne remettait pas en cause son serment. Une fois son plaisir achevé, Metuatan retourna sur sa couche personnelle et s'endormit aisément. Il ne comptait ni cacher ni parler de ce moment. Si sa femme lui demandait, il lui dirait. Si elle ne demandait pas, pourquoi prendre l'initiative d'avouer ? Après tout, c'était l'idée de son épouse. Enfin, presque.

Au matin, il reprit la route et s'arrêta, en fin de journée, dans une autre auberge. Cette fois, il ne

consomma pas de services supplémentaires. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait mais il tenait à son serment. Ne pas dépenser inutilement l'argent.

Et puis, enfin, le voyage s'acheva. Il arriva à Orota où chacun le salua. Il informa ses amis et voisins, au passage, qu'il était de retour après la fin de son chantier. Il pourrait de nouveau s'occuper des demeures du village. Le prêtre local lui dit qu'il aimerait aussi ajouter un bâtiment, à l'image du temple de la capitale, pour les voyageurs. Une telle auberge ramènerait quelques bénéfices, selon lui, tout en évitant aux voyageurs des tentations dans des lieux de débauche. Metuatan ne releva pas cette dernière remarque.

En arrivant près de chez lui, il se rendit compte qu'il y avait un nombre d'enfants de tous âges autour de sa demeure bien supérieur à la quantité d'enfants dont il se souvenait être le père. Il salua son épouse qui lui signala qu'elle avait recommencé son office, comme dans la capitale, en gardant quelques enfants des voisins partis travailler aux champs. Metuatan fut surpris mais se félicita encore une fois d'avoir une telle épouse.

Quand le soir fut venu et la nuit presque totale, Fatia s'éloignant en cette fin d'été, ils purent rejoindre leurs couches. Dans l'obscurité incomplète de leur chambre, Metuatan regardait Matuahine. Il tendit le bras pour caresser le sien. Elle respirait fort. Les caresses se déplacèrent. Souriante, elle ne le découragea pas.

12

L'hiver était bien arrivé dans le pays d'Atora. Pour les habitants d'autres régions, moins proches de l'équateur d'Aho, cette affirmation faisait sourire. Les voyageurs se moquaient des Atorans se plaignant du froid. Après tout, l'hiver dans le pays ressemblait à l'été ailleurs.

Certes, les nuits étaient désormais noires : Fatia s'était éloignée pour tous. Mais Tane brillait au-dessus d'Atora avec une force que jalousaient bien d'autres pays. Iwali aimait d'ailleurs exciter la jalousie de sa famille restée dans la capitale de l'empire en expliquant, dans ses lettres, combien l'hiver était froid tout en décrivant un pays où la glace était inconnue.

De son côté, Tahito n'écrivait jadis presque jamais à l'extérieur du pays. Mais, depuis qu'un cousin s'était installé dans la capitale de l'empire, il fallait bien prendre de ses nouvelles. Les communautés atoranes se multipliaient un peu partout. Ce réseau était devenu un réseau de commerce.

L'empire n'y avait vu que des avantages au début de cette expansion. Les Atorans faisaient vivre l'économie de l'empire et, de ce fait, le renforçaient. Ils travaillaient aussi à son unité comme à sa prospérité.

Mais certains problèmes finirent par surgir. L'opulence d'une petite communauté aux mœurs particulières finit par exciter la jalousie. En certains endroits, cette jalousie avait provoqué des troubles. On accusait les Atorans d'être des voleurs. Des maisons ou des commerces étaient pillés, des Atorans blessés ou tués. Et puis, en retour, des Atorans étaient surpris à se venger de leurs agresseurs. Il fallait parfois une répression brutale pour calmer une région, en frappant les deux camps.

Pour se protéger, il n'était pas rare que les Atorans finissent par se regrouper dans des quartiers précis. Certains étaient fortifiés. Leurs adversaires s'en réjouissaient et renforçaient l'isolement en exigeant la fermeture de ces quartiers la nuit. La haine et la peur étaient dans les deux camps. Il existait un tel quartier clos dans la capitale de l'empire. Tahito l'apprit dans les lettres de son cousin.

Mais un autre problème, désormais, commençait à préoccuper l'empereur. Le dieu unique des Atorans était plus économique, pour ses adeptes, que la foultitude de dieux de l'empire. Et il était jaloux, refusant d'être identifié à l'un ou l'autre des dieux traditionnels ou même d'être adoré aux côtés des autres dieux. La paix des dieux semblait impossible avec ce mauvais coucheur. Pire que tout, des non-Atorans se mettaient à se convertir à cette étrange foi.

Tahito savait bien que des étrangers se convertissaient. Il en recevait au temple de Puofai. En tant que Grand Prêtre, il tentait d'unifier la communauté. Mais ces conversions n'étaient pas acceptées par tous. Que des étrangers puissent honorer le dieu spécifique des Atorans soulevait l'indignation des factions les plus dures. A l'inverse, certaines autres factions rêvaient d'une conquête de l'empire par la foi, rendant caduque la recherche d'une restauration monarchique ou militaire du royaume d'Atora.

La lecture des courriers et la rédaction des réponses occupaient largement Tahito, en général le matin. Les messagers apportaient le plus souvent les missives le soir avant d'aller dormir à l'auberge. Ils repartaient le lendemain midi. Il fallait donc que les réponses aient été écrites auparavant. Ou alors il fallait utiliser d'autres messagers. Certains messagers s'étaient spécialisés sur une route donnée, desservant certains villages qu'ils parcouraient dans les deux sens. C'était le service le moins onéreux. Employer des messagers spécifiques coûtait évidemment une fortune. Malgré les moyens du temple, Tahito n'utilisait cette deuxième solution qu'en cas de nécessité absolue et d'urgence.

Mais il est vrai que les courriers reçus ou envoyés par Tahito relevaient rarement de l'urgence. Quand un prêtre transmettait une question compliquée perturbant sa communauté, Tahito envoyait un courrier indiquant que le Temple (comprendre l'ensemble des

prêtres et clercs présents dans le temple de la capitale) en débattrait. Puis, à la rotation suivante du messager, il envoyait une réponse rédigée après la réflexion et la concertation nécessaires.

Il soupirait souvent en lisant les courriers. Il se promettait alors d'améliorer la formation des prêtres de province. Bien sûr, il n'en faisait rien. Cela coûterait fort cher et, en plus, risquerait de vexer certains prêtres.

Parfois, il y avait non pas des questions théologiques mais un problème disciplinaire dans une communauté. Il y avait de plus en plus d'illuminés remettant en cause le magistère du Temple de la capitale voire certaines règles religieuses. Il fallait alors fermement condamner les hérésies. Parfois, il fallait obtenir du gouverneur l'autorisation de procéder à des exécutions tant l'offense était grave.

Ce matin là, Tahito reçut son lot habituel de courriers de tout le pays. Après un certain nombre de soupirs, il ouvrit une lettre en brisant un sceau qu'il connaissait bien. Matauran l'informait que, enfin, Hapihia avait eu un enfant vivant et se portant bien. Tahito s'apprêtait à lui répondre une formule polie et convenue de félicitations mais le texte se poursuivait.

Même si Matauran tentait, par son ton, de faire croire qu'il s'agissait d'une bonne nouvelle, il informait Tahito que sa petite cousine Matuahine était enceinte. Matauran ne pouvait pourtant pas ignorer qu'elle n'avait pas l'âge requis pour connaître un homme.

Tahito, qui était de bonne humeur, explosa soudain de fureur. Un prêtre s'enquit même des raisons de sa soudaine colère, s'inquiétant d'une hérésie grave dans quelque province lointaine. Mais Tahito ne voulait pas étaler ses histoires de familles, surtout les histoires honteuses, devant un trop large public.

Le Grand Prêtre rédigea tout d'abord une lettre de félicitations à Matauran et Hapihia. Il s'y réjouissait que le ventre de l'épouse ne fut plus stérile et que, enfin, le dieu unique ait entendu leurs prières. Il n'évoqua pas la situation de Matuahine, comme si cette information n'avait pas été fournie.

Il fallait qu'il se calme. Tahito savait que la colère était mauvaise conseillère. Il l'enseignait aux novices. Il eut pourtant du mal à poursuivre la lecture des autres courriers et à écrire des réponses de la qualité et de la subtilité habituelles.

Metuatan avait-il finalement cédé aux charmes de sa trop jeune épouse ? A son âge, il n'était pourtant pas déraisonnable de penser qu'il mourrait bientôt. Ou qu'il serait dans l'incapacité de satisfaire des femmes avant que son épouse n'atteigne l'âge requis. Tahito espérait même que cette dernière serait encore vierge lors de son remariage. Sa valeur, dans la conclusion de cette deuxième union, aurait alors été bien meilleure.

Or non seulement elle n'était plus vierge, avant même l'âge requis, mais, en plus, elle aurait désormais

un enfant. Une deuxième union deviendrait de ce fait bien compliquée.

Le plan de Tahito et de la mère de Matuahine s'écroulait. Cela se serait passé dans plus de deux ans, tant pis. La volonté du dieu unique aurait été que ce vieillard libidineux de Metuatan puisse encore honorer son épouse. Mais, là, la loi n'avait pas été respectée. L'honneur de Matuahine était remis en cause.

Quand le messager se présenta pour prendre les réponses aux courriers remis la veille, Tahito fut contraint de le faire attendre. Il lui fit offrir des fruits secs et des boissons fermentées pour prix de sa patience. Enfin, malgré sa mauvaise humeur, il put terminer son travail et le confier au messager.

Alors le Grand Prêtre se leva pour sortir. Il fallait qu'il aille voir sa cousine, la mère de Matuahine. La situation exigeait que la famille fut informée et prenne une décision. Mais quelle décision ? Il n'était pas possible de recourir aux herbes abortives : cela était interdit par les lois du dieu unique.

Mais Tahito n'eut pas le loisir de quitter le temple. Il vit soudain arriver sa cousine, la mère de Matuahine. Elle était furieuse. Sans le respect minimum dû au Grand Prêtre, elle agitait sa canne. Tahito craignit même qu'elle ne le frappe.

« Ah, elle était magnifique ton idée de marier ma fille avec ce vieillard libidineux ! »

13

Tant pis pour les chantiers en cours. Metuatan installa Matuahine sur un pupuia et ils partirent pour le village voisin où résidait Matauran. Il devait aller saluer le grand sage de la famille de son épouse qui venait d'avoir un enfant : c'est ce que Metuatan prétendit pour s'excuser auprès de ses clients.

En fait, c'est plus sa situation propre qui l'inquiétait. Tout le monde savait qu'il n'avait pas respecté l'âge minimum pour connaître sa femme. Les messagers, qui ne colportaient pas seulement des lettres mais aussi des rumeurs, prétendaient que Tahito et sa cousine, la mère de Matuahine, étaient absolument furieux. De fait, une femme n'a pas d'enfant en restant vierge !

Quand ils arrivèrent chez Matauran, celui-ci et sa femme les saluèrent avec une bien visible affection tandis que des voisins étaient présents. Dès que Matauran et Hapihia furent seuls avec Matuahine et Metuatan, dans le secret de la pièce principale de leur demeure, le ton changea radicalement.

Matauran s'adressa directement à sa petite cousine et son mari.

« Je ne vous cache pas que mes cousins, Tahito et ta mère, sont furieux. Ils en sont à espérer que

l'accouchement se passe mal et que la mère et l'enfant meurent ensemble. Ou qu'il y ait avortement spontané. »

Dans son ventre, Matuahine sentit l'enfant bouger. Il semblait protester contre ces vœux de mort. Et, dans son berceau, le bébé de Matauran et Hapihia se mit à pleurer. Sa mère alla le calmer en l'allaitant.

« Quand l'enfant naîtra, si tout se passe bien malgré la jeunesse de sa mère, quittez le pays. Tahito reste puissant. Ta mère veut ta mort et celle de l'enfant pour ne pas déshonorer la famille entière. Restez à l'étranger quelques temps. Une fois les choses calmées, vous pourrez rentrer. »

Metuatan regarda le vieux sage dans les yeux pour lui répondre.

« Espérons que tout se passera bien ! Que notre Dieu nous protège ! Je suivrai les sages conseils prodigués »

Bien qu'au bord des larmes, Matuahine acquiesça. Que sa mère, sa propre mère, souhaitât sa mort et celle de son enfant lui semblait tellement monstrueux qu'elle ne pouvait le concevoir. Mais elle se méfiait de Tahito. Le Grand Prêtre était non seulement puissant mais également très attaché à son pouvoir. Or son pouvoir supposait que tout le monde le respecte. Si, dans sa propre famille, il y avait une fille déshonorée, c'était évidemment un problème pour lui.

Et un problème, cela se résout.

14

Plusieurs mois passèrent. Matuahine continuait de garder des enfants pour tout le village. Metuatan travaillait sur tous les chantiers du village et des alentours. Le sujet de la grossesse de Matuahine était une sorte de tabou : personne n'en parlait. Personne ne compta les jours. Sauf la principale intéressée. Celle-ci s'arrangeait pour dissimuler l'avancement de son état dans des habits les plus amples possible. Elle était bonne couturière. Et de tabou, le sujet passa dans l'oubli.

Une nuit, ce qui devait arriver arriva. Un fils naquit. Un fils vigoureux. La mère de Metuatan fut la seule à aider. Elle décida de se charger de ses petits enfants de la première épouse.

« Mon fils, fais ce qu'a dit Matauran. Fais ce que tu t'es engagé à faire. Tahito est puissant. »

Le matin même, avant l'aube, Matuahine fut installé sur le pupuia, pratiquement attachée dessus. Elle était encore faible. Elle aurait été incapable de marcher. Même pour aller sur le pupuia, son mari avait dû la porter.

Puis son mari lui donna l'enfant, son fils. Les précautions nécessaires furent prises pour que lui non plus ne tombe pas tout en pouvant se nourrir sur la poitrine de sa mère.

Ils quittèrent le village encore endormi et dans l'obscurité.

Contrairement à ce qu'ils pensaient, ils n'étaient pas les premiers à partir ce matin là. Un fils d'une maison voisine quitta le village encore plus tôt. Il partit pour la capitale. Il savait qu'il serait généreusement rémunéré pour amener l'information qu'il allait colporter. Il avait écouté les cris dans la nuit. Il savait que la mère et l'enfant étaient bien vivants. Il savait que l'enfant était un fils.

Dans une famille du village des rois, la naissance d'un fils n'est jamais anodine. Même si personne n'envisage sérieusement que l'un ou l'autre ne montât jamais sur le trône d'Atora.

Au matin, la maison de Metuatan était déserte.

Les habitants du village furent surpris de trouver les enfants du premier lit chez la mère de Metuatan. Celle-ci leur expliqua que son fils était parti avec sa femme sur un chantier où il était requis, bien loin. Certains se mirent à compter les jours et se rendirent soudain compte que la naissance avait sans doute eu lieu.

Sur son pupuia, Matuahine serrait dans ses bras, le mieux qu'elle pouvait, son fils. Mais le pupuia marchait. Et, à chaque pas, la femme ressentait les contrecoups de l'accouchement. Elle refusa de se laisser mourir de souffrance : elle avait désormais un fils.

15

Les jeunes enfants d'Orota avaient pris l'habitude de jouer autour voire dans la grande salle centrale de la maison de Matuahine et Metuatan. Et comme le couple était absent pour un moment, personne ne vit d'inconvénient à poursuivre les choses comme avant, même si Matuahine était absente, remplacée par des filles suffisamment âgées du village.

Une nouvelle routine s'était installée en quelques jours. Bien sûr, les enfants demandaient où était partie leur nourrice habituelle. Personne ne le savait et donc, on disait la même chose aux enfants et aux adultes : dans un pays lointain.

Un matin, alors que les adultes étaient partis dans les champs ou, pour les artisans, dans leurs ateliers, et que les jeunes enfants s'amusaient dans la maison du tailleur de pierre, le drame survint.

La fille qui les gardaient eut soudain la gorge tranchée et s'écroula au milieu des enfants. Elle n'eut pas le temps de crier. Son sang se répandit sur le sol.

Les enfants, eux, hurlèrent. Pas très longtemps. Ceux qui pouvaient marcher et qui avaient tenté de fuir furent tués en premier. Les autres, les plus jeunes, le furent ensuite.

Que la paix soit avec vous !

Le sang couvrait le sol et les tapis. Le sang d'enfants innocents. Un sang qui, jamais, ne serait oublié dans le village d'Orota.

Les hurlements avaient été brefs mais suffisamment effrayés et puissants pour que des pères artisans sortent de leur atelier pour regarder ce qui se passait. Après tout, qu'un animal sauvage s'aventurât dans le village, cela arrivait.

Aucun ne vit réellement qui avait fui. Deux ombres. Deux hommes, sans aucun doute. Mais qui étaient ces hommes ? Jamais on ne le sut.

Pourquoi l'un des artisans se rendit dans la maison des enfants ? Sans doute pour vérifier que tout se passait bien. Il hurla à son tour.

Il ne fallut pas bien longtemps pour que les travaux des champs soient abandonnés et qu'une battue soit improvisée.

Jamais les assassins ne furent rattrapés. Jamais on ne sut qui ils étaient. Jamais on ne sut qui les avaient envoyés. Jamais on ne sut que la mère de Matuahine avait payé deux assassins pour tuer sa propre fille et l'enfant de celle-ci.

Quand, de la bouche même de Tahito, elle apprit ce qui s'était passé, qui avait été tué… Des enfants innocents. Une jeune fille qui les gardait et n'avait rien à voir avec l'affaire. Elle fut retrouvée morte, le matin suivant, chez elle.

Interlude

Suis-je un dieu méchant ? Quand je vois ce que certaines de mes créatures font, je me le demande. Dois-je les laisser faire ? Dois-je intervenir ?

Un peuple s'est mis à me prier. Je crois que certains ont senti ma présence. Pourquoi eux ? Je ne sais pas. Sans doute un des membres de ce peuple m'a-t-il senti et aurait alors transmis sa connaissance à d'autres.

Je me promène dans l'ensemble d'Aho. Je conçois même d'autres mondes, avec plus ou moins de richesse. Mais, évidemment, je suis plus attentif à Aho même. C'est le monde que j'ai créé en premier. Ses créatures, très similaires à moi-même, m'attirent évidemment.

J'ai ajouté des dragons, c'est vrai. Ils n'existent pas dans mon propre monde mais ils ont été imaginés par tant d'auteurs… Ils ont ainsi obtenu une sorte d'existence pour moi-même. Il était naturel que je les inclus dans ma propre création.

Peut-être faudrait-il que je me révèle à toutes mes créatures, que toutes me prient. Mais je me refuse à intervenir trop directement dans ce monde. J'ai trop peur d'en briser l'harmonie et la cohérence.

Je n'interviens pas quand un malheur nécessaire survient. Je n'interviens pas quand un méchant commet

de mauvais actes, quelqu'en soient les conséquences. Je n'interviens pas même si l'on me prie d'intervenir. Je ne vais donc pas intervenir pour que tous mes prient. Ce serait un manque de respect pour mon monde, un manque de respect pour sa cohérence.

Je demandais : dois-je intervenir ? Ma réponse est clairement non. J'ai donné à mes créatures de l'intelligence, du savoir, une histoire, un passé. Je leur ai donné tout ce dont ils pouvaient avoir besoin pour guider leurs âmes. Que, désormais, ils assument seuls leurs décisions. Je ne suis pas leur geôlier mais leur dieu. Je protège leur liberté. Je protège leurs droits. Je protège leur responsabilité.

Ils sont libres. Ils sont donc responsables.

Je ne dois pas me sentir coupable face au mal. Je ne dois pas ressentir cette affreuse culpabilité quand un crime est commis, fut-il horrible. Il y a des meurtres, de véritables assassinats. Il y a des tortures, des bourreaux, de l'oppression… Mais je ne suis coupable de rien.

Parfois, malgré tout, je me dis que c'est trop facile de se laver les mains de tout cela.

Mais ils sont libres. Ils sont donc responsables.

Je me promène, tel un esprit voguant dans les airs, et j'observe. C'est cela mon rôle.

Que la paix soit avec vous !

Deuxième partie

Que la paix soit avec vous !

1

La route traversait une plaine aride mais les buissons trouvaient toujours assez d'eau pour pousser ici ou là. En contrebas du monastère, les buissons étaient particulièrement denses. Dans la région, on disait que les buissons se repaissaient des nombreux cadavres enterrés là suite à une bataille, bien des années plus tôt, entre une troupe de l'Empire de Tagelda et des envahisseurs reptiliens de Wadul. On disait même qu'il y avait un dragon enterré là.

Depuis cette première incursion d'une certaine importance, de nombreuses autres avaient eu lieu. Les Waduliens testaient visiblement les défenses de Tagelda et les différents itinéraires possibles au travers du grand désert aride qui séparait les deux empires. Dans l'autre sens, les explorateurs de Tagelda revenaient rarement, du moins ceux ayant réussi à aller à une certaine distance au travers du désert dont on ignorait toujours la taille exacte.

Mais, marchant encore d'un pas vif, Taeo ne pensait guère à ces questions. Ce qui lui importait, c'était le dieu unique d'Atora. Il avait étudié avec son père, Matauran, mort depuis des années. Il avait longuement réfléchi aux côtés de sa mère Hapihia.

Tant que celle-ci avait vécu, il était resté à ses côtés. Il ne s'était absenté que quelques semaines à plusieurs reprises, pour aller poursuivre ses études au Temple de Puofai. Les prêtres l'avaient parfois sermonné, allant jusqu'à le considérer comme hérétique sur certains points.

Quand sa mère fut morte et les rites funéraires achevés, Taeo resta à méditer et prier dans la maison de la famille. Il ne s'était pas marié car, comme son père Matauran, il pensait avant tout à son dieu. Il avait cependant voulu connaître les plaisirs de la chair avec une prostituée afin de savoir quoi combattre. Il avait ensuite fait une longue pénitence dans le désert.

Puis il était revenu dans ce qui était désormais sa maison. Il avait de nouveau médité et prié. Il avait reçu plusieurs fois la visite de son cousin à qui il ressemblait beaucoup et qui vivait à Orota, le village des rois. Celui-ci avait assisté aux rites funéraires de Matauran en compagnie de sa mère. Mais, pour ceux d'Hapihia, il était venu seul.

Lors de leur dernière rencontre, Taeo lui annonça sa décision. Son cousin lui sourit en hochant la tête. Puis ils s'étaient étreints et quittés.

Et Taeo avait pris la route pour rejoindre le monastère. Il avait demandé au chef de son village d'installer dans sa maison les pauvres de passage. Puis il était parti.

2

La maison était toujours remplie d'enfants. Il en avait toujours été ainsi. A Orota, beaucoup ne l'appelaient pas la maison des tailleurs de pierre mais la maison des enfants.

Pourtant, bien des années plus tôt, il y avait eu un crime horrible. Plusieurs enfants avaient été assassinés par des tueurs qui ne furent jamais identifiés. Des rumeurs accusaient le gouverneur Iwali. D'autres le Grand Prêtre Tahito. D'autres accusaient tel ou tel. Qui savait ? Personne. Alors on inventait.

Iwali et Tahito étaient toujours vivants. Ils étaient toujours en poste. Pour Tahito, c'était étonnant car il était désormais un vieillard vraiment très âgé. Il restait à peu près valide et son esprit demeurait vif. Iwali était plus jeune mais son empereur semblait l'avoir oublié en Atora. Son premier poste de gouverneur dans une province médiocre aurait pu être le début d'une carrière brillante. Il n'en fut rien. Les escarmouches avec les Reptiliens aboutirent à trop de défaites et de pertes. Les tensions constantes avec les Atorans et l'obligation faite aux troupes de payer leurs collectes auprès des paysans avaient fini par ruiner la réputation (et donc la carrière) du jeune et brillant Iwali. Il était vu comme faible et incompétent. Bref, un gouverneur parfait pour une

province minable et sans intérêt. L'Empereur voulait oublier ce qui relevait d'Atora. Et il oublia aussi son gouverneur sur place.

Dans la maison des enfants, on se moquait bien de la carrière ratée d'Iwali ou de l'âge de Tahito. Les enfants courraient ici ou là, d'ici vers là, de là vers ici, sous la garde des plus grands d'entre eux. Ils riaient, ils jouaient, ils criaient. Matuahine n'avait plus l'âge de garder des enfants. Mais, dans le village, on continuait de la payer pour le faire. Après tout, elle supervisait le chaos, s'appuyant sur les plus âgés pour gouverner les plus petits. Chaque jour, les jeux des enfants vivants chassaient les ombres des enfants assassinés.

Matuahine avait d'abord vécu dans la capitale, Puofai, puis à Orota avec son mari Metuatan. Puis ils avaient fui, s'exilant dans une province voisine avec le tout jeune Faito qui venait de naître. Quand la mère de Metuatan était morte, il avait fallu rentrer rapidement pour venir s'occuper des enfants de la première femme de celui-ci. Metuatan avait peur. Mais, finalement, tout s'était bien passé. Après l'assassinat des enfants, plus aucun incident n'avait eu lieu. Sauf que Metuatan était mort. Certes, il était désormais âgé. Mais certains soupçonnèrent un assassinat par empoisonnement.

Faito était alors trop jeune pour travailler. Mais ses demi-frères avaient commencé à apprendre le métier. Les plus grands s'étaient mis à l'ouvrage. Ils avaient enseigné leur art à Faito.

La maison avait été agrandie au fur et à mesure. On ajoutait des pièces pour que toute cette grande famille continue de vivre plus ou moins sous le même toit. Même les enfants de la première épouse de Metuatan restaient dans cette demeure où ils avaient toujours vécu quand ils prenaient une épouse.

C'était bien la maison des enfants. Non seulement les épouses des uns et des autres enfantaient mais, en plus, on y gardait les enfants des autres familles du village.

Bien qu'elle fut encore très jeune quand Metuatan était mort, à la limite de l'âge pour connaître un homme, Matuahine n'avait pas pris d'autre époux. Et sa famille ne chercha pas à lui forcer la main. Personne ne venait jamais la voir. Personne ne lui écrivait. Et elle n'écrivait ou ne visitait personne.

Il y avait une exception à cette rupture avec sa famille. Il s'agissait du sage Matauran, qui mourut très âgé, et de son épouse Hapihia. Quand ils étaient encore en âge de le faire, Hapihia allait voir Matuahine régulièrement et les visites s'opéraient aussi dans l'autre sens. A chaque fois que Faito et son cousin Taeo se trouvaient ensemble, leur ressemblance sautait aux yeux. Ils ne pouvaient pas nier qu'ils appartenaient à la même famille.

Les années avaient passé. Taeo avait suivi la voie de son père. Il avait étudié la religion du dieu unique. Il avait plusieurs fois débattu avec les prêtres du Temple.

Il n'était guère aimé de ceux-ci car, trop souvent, il gagnait les débats. Et ses opinions frisaient parfois l'hérésie. Voire y plongeaient à pieds joints.

Un jour, Faito était rentré d'une visite à Taeo et avait annoncé que celui-ci était parti dans un monastère dans le désert. Il n'avait plus de famille à s'occuper. Il était libre de se consacrer à son dieu.

Imiter son cousin titillait Faito. Tout le monde le savait. Il avançait en âge mais ne se mariait pas. Il était le seul, dans la maison des enfants, à ne pas avoir d'enfant tout en n'étant pas lui-même un enfant.

Il est vrai qu'il s'occupait des enfants de ses demi-frères. Il participait à l'éducation des garçons, de futurs tailleurs de pierre, comme de filles, de futures épouses bien dotées grâce à la prospérité de la famille d'artisans.

Mais perdre des bras alors qu'il y avait tant de bouches à nourrir, c'était compliqué à admettre. Le désir de départ de Faito rencontrait donc une vive opposition de ses demi-frères et de sa mère. Et ses demi-frères appréciaient leur belle-mère mais ne trouvaient pas juste d'avoir à s'occuper d'elle. C'était Faito son fils, pas eux. Et Faito n'avait pas l'excuse de devoir nourrir une grande famille nombreuse. Il était célibataire, sans enfant.

Mais le destin ne s'arrête pas. Et il n'obéit pas aux désirs des uns et des autres.

3

La réunion avait été épuisante. Tahito avait passé l'âge de ces débats acharnés et surtout longs. Les prêtres du Temple s'étaient cette fois écharpés autour du moment précis à partir duquel il convenait de cesser de boire et manger pour honorer le dieu unique. Au départ, il y avait encore une fois un prédicateur itinérant.

Tahito avait fini par trancher. Il avait rappelé la règle telle qu'elle était interprétée depuis des siècles. Et il avait insisté sur la nécessité de préserver la tradition. Il était le Grand Prêtre et tous devaient lui obéir. Il avait juste l'obligation de, avant de trancher, prendre l'avis du collège des prêtres. Mais il sentait que, dans son dos, des alliances se formaient.

Il ne pouvait que mourir un jour prochain. Il le savait. Viendrait alors la question habituelle en tel cas : qui lui succédera ? Tahito savait qu'il ne pourrait guère influencer le collège des prêtres puisqu'il serait mort. Sa seule manière d'agir était de promouvoir tel ou tel prêtre. Sauf que certains prêtres qu'il estimait alliés se révélaient en fait être des hypocrites.

Les temps étaient troublés. Tahito le savait autant que le gouverneur Iwali. Si le gouverneur devait affronter des troupes infiltrées de Wadul et parfois

quelques désordres civils, Tahito, lui, affrontait ses propres démons.

D'abord, il y avait les prédicateurs itinérants. La plupart avaient été prêtres mais pas tous. Ils prêchaient et recevaient des aumônes. Certains s'enrichissaient en allant prêcher surtout auprès des élites urbaines. Mais prêcher auprès d'une masse de gens pauvres peut aussi être très lucratif : chacun paye peu mais beaucoup payent. Les escrocs étaient faciles à débusquer et à contrecarrer quand ils prêchaient en s'éloignant du dogme du Temple. C'était tout de suite plus compliqué quand les prédicateurs étaient pauvres et redistribuaient les aumônes qu'ils collectaient.

Les prédicateurs n'étaient qu'un signe de la décadence du Temple, de sa perte d'influence.

Curieusement, ce qui préoccupait Tahito le plus était la conversion massive d'habitants de l'empire à la religion du dieu unique d'Atora. D'une part, cela attirait inutilement l'attention de l'empereur sur une religion qui demeurait complexe à intégrer au Panthéon. D'autre part, la pureté doctrinale y perdait beaucoup. Car les étrangers apportaient dans les pratiques des innovations. Et certains convertis se retrouvaient prédicateurs itinérants.

Assis sur son trône, regardant l'entrée du Saint des Saints du Temple, Tahito priait son dieu de le guider mais le dieu restait silencieux.

4

Le palais du gouverneur était désert à cette heure. Il faisait nuit. Les derniers convives du dîner étaient partis. Les serviteurs étaient allés se coucher. Et, à moins d'être appelés, les gardes restaient à l'extérieur des appartements privés du gouverneur.

Revenant dans la salle de réception après avoir raccompagné le dernier convive et fait une rapide tournée d'inspection de la garde de nuit, Iwali s'assit dans son grand siège, en bout de table, une sorte de petit trône rappelant son statut de gouverneur. Il était épuisé. Il était las. Il regarda la grande table désormais vide et nettoyée. Il soupira.

Comment avait-il fait pour rater sa carrière à ce point ? Pourquoi l'empereur l'avait-il oublié en Atora ? Maudit pays ! Désert, agité, source d'ennuis divers. Quand l'empereur avait conquis la région, d'autres provinces l'intéressaient mais, dans le lot, il y avait aussi Atora. Et il fallait bien s'en occuper. On ne pouvait pas l'abandonner. L'empire ne pouvait pas perdre de territoire, c'était une question de principe.

Iwali se leva. Il fallait qu'il aille dormir. Demain, il serait de nouveau confronté aux mille devoirs d'un gouverneur. Après tout, même s'il était en Atora, il était gouverneur. Il disposait du pouvoir impérial sans limite.

Avait-il réellement raté sa carrière ? Ou bien l'avait-il réussie trop jeune ? Il aurait dû prendre une femme bien des années plus tôt. Désormais, c'était sans doute trop tard. Il prenait autant de femmes qu'il voulait : il était gouverneur. Mais elles n'étaient que des esclaves. Elles lui tenaient compagnie. Elles le craignaient. Elles recevaient sa semence en prenant garde d'aller se purger ensuite. Mais aucune ne l'aimerait jamais. Aucune ne lui donnerait d'enfant.

Le gouverneur décida de ne pas aller se coucher tout de suite. Il se leva de son petit trône et se rendit dans le Panthéon.

Sur le côté, Iwali avait fait aménagé une petite chapelle. De plus en plus d'officiers et même de simples soldats venaient y prier. Et pas seulement pour lui faire plaisir.

La statue avait certes forme humaine mais sa figure était remplacée par une sphère dorée. Elle était assise sur un rocher dont elle avait extrait un bloc qui commençait à prendre à son tour forme humaine. Elle était la déesse de l'Etoile du Matin, la première étoile à apparaître le soir quand Tane allait se coucher et la dernière à disparaître quand Tane se levait. Elle était une déesse vierge ayant engendré un fils sans connaître de mâle, dieu ou mortel, à partir d'un rocher où elle s'était assise. La Vierge avait engendré le Fils du Rocher.

Iwali pria un peu puis alla se coucher.

5

Alors que Tane disparaissait doucement à l'horizon, le village d'Orota sombrait petit à petit dans l'obscurité. Ce n'était que la nuit, un phénomène naturel qui se répétait chaque jour. Pourtant, certains craignaient la nuit. Pas Faito. Pourquoi craindre ce qui a été créé par le dieu unique de son peuple ?

Faito s'était assis sur une grosse pierre, devant la maison de sa famille. On avait amené cette pierre pour la tailler mais elle s'était révélée remplie de lignes de fractures. Elle était inutilisable. Alors, depuis, on l'avait laissée là. Et Faito s'était presque pris d'affection pour elle. Cette pierre rejetée lui offrait une assise confortable. Toute chose a sa place dans le monde du dieu unique, le père de toute chose, le père aimant de toute chose.

Il regardait Tane disparaître. Il souriait. Pourquoi ne serait-il pas heureux ? Le monde n'est-il pas magnifique ? Les reflets de Tane dans les nuages ne dessinent-ils pas de magnifiques œuvres d'art qu'aucune œuvre faite de main d'homme n'égalera jamais ?

Quelqu'un approcha. Il avait une démarche étrange. Il respirait de façon saccadée, comme s'il souffrait.

Faito se tourna vers lui, étonné et interrogatif. Aussitôt, l'homme s'arrêta, comme s'il avait été pris sur le fait d'avoir commis quelque crime. Il esquissa même un début de mouvement pour reculer. Faito lui sourit.

« Que puis-je pour toi, mon frère ? »

Faito aimait appeler tous les hommes qu'il croisait par le titre de « frère ». C'était une ancienne coutume des peuples du désert mais qui avait été oubliée par la plupart des habitants d'Atora. C'était une époque où il y avait peu de puits, où les tribus se déplaçaient sans cesse, allant d'un puits à un autre. Les choses avaient bien changé. La solidarité n'était plus une question de survie au quotidien.

L'homme hésitait. Il ne parlait pas, hésitant à prononcer un mot, comme si cela aurait pu lui attirer des ennuis. Il balançait sa jambe droite, hésitant à avancer ou à reculer. Faito continua de lui sourire, sans bouger, le regardant. Enfin, il se mit à parler.

« Bonsoir, fils de Matuahine. »

« Bonsoir... »

Faito connaissait cet homme qui habitait le village mais il ne se souvenait pas de son nom.

« On dit, dans le village, que tu peux rétablir ceux qui sont blessés. »

« On dit bien des choses dans le village. Mais dis moi ce qui te pèse. »

« Ma jambe a glissé cette après-midi, pendant que je travaillais au champ, et ma cheville me fait désormais très mal. »

Faito se leva, quittant sa chère pierre. Il vint soutenir le visiteur par le bras du côté de la jambe blessée. Il l'aida à s'asseoir sur le rocher. Celui-ci démontrait une fois de plus son utilité, lui qui avait été rejeté par tous les tailleurs de pierre. Puis il demanda à l'homme de tendre la jambe blessée tandis qu'il s'accroupissait à ses côtés.

La blessure ne posait pas de vrai problème. Faito passa le doigt comme il l'avait appris auprès de ses maîtres, quand il s'était rendu à la capitale pour ses études sur le dieu unique de son peuple, avec son cousin. Il s'assura qu'aucun os n'était cassé. Il n'y avait pas de vrais dégâts. Juste une fatigue d'un ligament.

« Prie le dieu unique de nos pères de te guérir et je reviens dans un instant » lui dit Faito.

Celui-ci rentra dans la maison, se dirigea vers un placard et y prit un onguent que l'on savait préparer dans toutes les maisons de tailleurs de pierre. Il se saisit également de quelques baguettes faites d'un arbuste de la région ainsi que de lanières d'écorces d'autres arbres.

Pendant que le visiteur psalmodiait à voix basse, Faito lui appliqua l'onguent et consolida la cheville avec les lanières et les baguettes. L'ensemble était désormais solide. Il aida l'homme à se relever.

« Durant cinq jours complets, tu veilleras à ne pas t'appuyer sur cette jambe qui a failli. Quand le délai de sa pénitence sera achevé, alors tu retireras les baguettes et les lanières que tu brûleras. Si ta foi dans ce qui t'a été dit a été suffisante, alors tu seras guéri. Ce dont le dieu unique a permis la rupture, le dieu unique permet sa réparation. »

L'homme s'inclina. Il avait failli se prosterner mais Faito le retint, lui rappelant qu'il ne devait se prosterner que devant le dieu de leurs pères. Et puis, il fallait éviter de blesser de nouveau la jambe.

« Que puis-je faire pour toi, Faito, pour te remercier ? »

« Va en paix. Et si tu le peux, fais un don à des pauvres pour remercier le dieu unique de ta guérison. »

« Oui, je le ferai, Faito. Béni sois-tu. »

L'homme s'éloigna, claudiquant toujours mais plus vif qu'à son arrivée. Il se retourna à plusieurs reprises pour saluer et remercier d'un geste de la main son sauveur.

Faito se rassit sur sa pierre. Mais, cette fois, Tane avait disparu. Sa lumière n'était plus qu'un fin liseré à l'horizon. Faito soupira. Il avait raté un spectacle qu'il aimait regarder chaque soir. Heureusement qu'il connaissait parfaitement les pourtours et les placards de sa demeure : il n'avait pas eu besoin d'allumer de torche pour soigner l'homme blessé.

6

Taeo méditait. Taeo priait. Quand il ne dormait pas, ne priait pas, ne dormait pas, ne mangeait pas, il travaillait. Chacun, au monastère, était astreint à cette règle : un tiers de temps pour dormir, manger, s'occuper de soi, un autre tiers pour prier le dieu unique d'Atora ou méditer et un dernier tiers pour le travail au bénéfice de la communauté. Et les moines étaient eux aussi répartis en tiers, chaque tiers étant occupé à une des trois tâches chacun son tour. Il y avait donc, à un moment donné, un tiers des moines qui travaillait pour la communauté, un tiers qui s'occupait de lui et un tiers qui priait, méditait ou discutait du dieu unique d'Atora.

Une autre règle était de ne dire que ce qui méritait d'être dit. Le silence régnait donc le plus souvent entre les murs du monastère car, en fait, bien peu de choses méritaient que l'on parlât avec des mots. Il était par contre nécessaire, pour les enseignements et discussions théologiques, voire pour les prières collectives, de parler.

Pour se consacrer au dieu d'Atora, Taeo fermait souvent les yeux. Mais, sans doute le dieu unique avait-il inspiré Taeo : il ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Deux moines travaillaient ensemble. Quoi de plus ordinaire ? Ils réparaient un puits qui donnait de l'eau au

monastère sans qu'il ne soit nécessaire de sortir. Mais Taeo était attiré par cette scène banale. Bientôt, il comprit pourquoi. Ces deux moines n'étaient pas n'importe quels moines. Il y avait un ancien officier de l'armée impériale et un ancien guerrier reptilien.

Tous les deux avaient combattu l'un contre l'autre. Le deuxième avait échappé à la mort et aux blessures ainsi qu'à la capture en se réfugiant dans le monastère avant la défaite finale. L'officier, lui, avait été soigné par les moines après la bataille.

Dans les deux cas, ils s'étaient officiellement convertis au culte du dieu unique en entrant au monastère. Mais les deux s'intéressaient au dieu unique avant cela. En se croisant, Taeo et le Reptilien avaient échangé quelques mots durant un court instant. Taeo avaient ainsi appris que les expéditions reptiliennes visaient bien sûr à tester les défenses de l'empire mais aussi à mieux comprendre l'étrange religion d'Atora.

L'empereur Umbusi qui dirigeait le peuple de Wadul – le vrai nom des Reptiliens – s'intéressait à cette étrange religion et envisageait de s'y convertir et d'y convertir son peuple.

Ce court échange, ces quelques instants accidentels, avaient profondément troublé Taeo. Car si ce que disait ce wadulien était vrai, le peuple d'Atora avait intérêt, pour la plus grande gloire de son dieu, à la défaite de Tagelda.

7

Faito marchait d'un bon pas. Il ne savait pas réellement où il allait mais cela importait peu : le dieu de ses ancêtres le savait pour lui. Finalement, ses frères avaient accepté son départ. Ils avaient même souhaité ce départ. Les rumeurs dans le village devenaient trop gênantes.

Eh bien, oui, Faito aidait ses voisins. Il réparait les blessures. Il n'y avait ni miracle ni magie dans tout cela. Il fallait juste avoir confiance dans le dieu unique d'Atora : ce qu'Il a créé est juste, approprié, parfait. Il convient donc d'utiliser cette perfection au lieu de la dissimuler. C'est ce que certains ignorants appellent de la magie. C'est ce que des imbéciles appellent commettre des actes contre-nature alors que, au contraire, cela n'est rien d'autre que la nature, ce qui a été voulu et créé par le dieu unique d'Atora.

Faito aimait ses frères mais ceux-ci ne lui rendaient pas toujours cet amour. Pourtant, il avait choisi de partir en confiance. Il n'avait emporté que peu de nourriture et d'eau. Après tout, « Dieu y pourvoira ».

Il quitta la vallée où se situait Orota. Rarement, il s'était réellement éloigné du lieu de sa naissance. Oh, bien sûr, sa mère lui avait raconté qu'il avait voyagé fort loin alors qu'il venait de naître mais il n'en avait aucun

souvenir. Il avait souvent rendu visite aux cousins de son père, les parents de Taeo. Il avait aussi accompagné Taeo à Puofai.

Il était resté moins longtemps dans la capitale que son cousin. Il avait démontré aux prêtres du temple qu'il maîtrisait la connaissance du dieu d'Atora et il gagnait toutes ses joutes oratoires. Mais il était vu comme une sorte d'hérétique, remettant en cause le bien-fondé de nombreuses coutumes. Plus le temps passait, à Puofai, moins Faito fréquentait les prêtres et plus il apprenait des médecins. Soigner les corps était au moins autant important que soigner les âmes. Comment peut-on aimer le dieu d'Atora sans aimer ses enfants ? Comment ne pas aider ce que l'on aime ?

Au fil de sa marche, Faito se remémorait les principaux épisodes de sa vie. Et il s'élevait dans les collines autour de la vallée d'Orota. L'endroit était désert, peu accessible faute de chemins. Les pupuias refusaient de monter trop haut dans les collines et, de ce fait, le peuple d'Atora ne s'y rendait presque jamais. Les hauteurs ne servaient donc qu'à fuir les hommes, la civilisation et les tracas du quotidien. Les hauteurs rapprochaient par contre du dieu d'Atora. Faito savait que le dieu était partout, pas dans un ciel. On s'en rapprochait par la solitude, pas parce que l'on montait vers les cieux.

Les collines, qui devenaient parfois des montagnes, étaient humides. Les vents provenant de la

mer y apportaient souvent une sorte de brouillard, de nuages bas. Et les pentes étaient de ce fait couvertes de buissons. Certains portaient des baies que Faito savait pouvoir manger. Et puis disposer d'un puits n'était pas nécessaire : l'endroit était parcouru de nombreux ruisseaux. Ce sont ces ruisseaux qui, en fait, alimentaient en eau les puits de la vallée.

Faito sourit : le dieu d'Atora avait vraiment pensé à tout. Et il suffit de Lui faire confiance. « Dieu y pourvoira ».

Mais la fatigue et la faim s'emparèrent du marcheur alors que Tane était à son zénith. Faito avait quitté le village à l'aube. Il était temps de faire une pause.

Il trouva une pierre lui rappelant celle où il aimait s'asseoir, devant sa maison. Il s'assit donc et ouvrit son sac. Il prit la gourde et but ce qu'il fallait. Puis il commença à manger des fruits secs.

Il fut surpris, tout en mangeant machinalement, de se sentir heureux. N'avait-il pas quitté sa mère et ses frères ? N'avait-il pas fui son village où il avait passé l'essentiel de sa vie ? Tout cela semblait sans importance. Après tout, ne les emmenait-il pas dans son cœur ?

Au bout d'un instant, Faito se dit que le bonheur survient lorsque l'on fait ce qui doit être fait. Et, par conséquent, s'il était ainsi heureux, c'est qu'il faisait ce que son destin exigeait.

Faito était en harmonie avec lui-même, avec l'univers, avec son dieu. Voilà pourquoi il était heureux.

Où allait-il ? Il l'ignorait toujours. Que ferait-il quand il serait arrivé ? Il l'ignorait. Un jour, il faudra bien qu'il redescende dans la vallée. Quand cela adviendra-t-il ? Dieu seul le sait. Et que deviendra-t-il alors ? Cela n'avait aucune importance pour l'instant.

Faito ayant fini de manger, il rangea son sac et le remit en bandoulière. Puis il se leva, caressa la pierre où il s'était assis en signe de gratitude envers elle et se remit à marcher. Il savait qu'il n'était pas arrivé.

Il se retrouva soudain, au détour d'un passage, dans un brouillard très dense, coincé dans une minuscule valleuse creusée au fil des siècles par un fin ruisseau. Il ne voyait plus à trois pas devant lui mais cela n'importait pas. L'essentiel était de pouvoir continuer à marcher, à monter vers le sommet.

En restant près du ruisseau, il y avait peu de broussailles. Sans doute, en cas d'orage, l'eau montait et arrachait les plantes qui s'étaient enhardies à vouloir conquérir les rives.

Entouré par le brouillard, Faito ne se rendit pas compte qu'il était arrivé au sommet avant de constater que, désormais, il ne montait plus. Le sommet était un plateau plein d'anfractuosités, de grottes et de petits lacs.

8

Le jeune Atoran marchait vite. Il courait presque. Il n'était qu'un adolescent et c'était même un grand mot. Mais il savait ce que valait l'argent. Dans sa famille, on en manquait souvent : trop d'enfants, pas assez de revenus. Alors il n'avait pas parlé de sa découverte, sauf à ceux qui pourraient le payer. Et il avait négocié un bon prix.

Il avait l'habitude de venir dans les collines cueillir des baies. Elles n'étaient pas cultivées, elles n'appartenaient à personne. Pas besoin d'argent pour en avoir. Elles n'étaient pas très agréables au goût. On les désignait comme des nourritures pour pénitents et exilés, précisément parce que personne n'en mangeait par plaisir. C'est ainsi qu'il avait fait sa découverte, en apercevant des sentinelles qui préféraient jouer avec des dés et des cartes au lieu de surveiller avec attention les alentours.

La troupe de soldats de Tagelda suivait l'adolescent. Il y avait presque deux cents hommes. La garnison avait quitté la ville, soi-disant pour un exercice. Les quelques militaires restés dans leur casernement s'y étaient barricadés. On craignait toujours qu'une ruse des Atorans ne vise à éloigner le gros des troupes avant de déclencher une révolte.

L'officier en second était resté en ville pour diriger le fort. Il ordonnait des patrouilles régulières le long des murs. Il avait peur d'une soudaine révolte. L'officier principal, lui, était en tête de sa troupe. Et c'est lui qui portait la bourse remplie d'or.

L'adolescent rêvait de cette bourse. Il avait hâte qu'elle soit sienne. C'est pourquoi il marchait vite.

Soudain, il ralentit un peu sa marche puis il s'arrêta. Il attendit d'être rejoint par les militaires en faisant mine d'être épuisé. Il voulait stopper quelques instants.

L'officier le regarda avec un air suspicieux. L'adolescent n'avait pas l'air si fatigué. Pourquoi cet arrêt soudain ? L'endroit ne comportait aucune difficulté particulière, si ce n'est qu'il était en pente. Les broussailles se densifiaient progressivement en montant la côte mais elles ne permettaient pas encore de dissimuler une troupe. L'officier fit, de son regard, le tour des environs. Rien ne semblait s'être caché. Aucun piège ne semblait pouvoir être tendu en cet endroit.

Mais l'adolescent avait aperçu l'un de ses frères aînés et trois de ses amis se diriger vers leur destination. Si son frère découvrait les ennemis avant la petite troupe, il exigerait la récompense à la place de l'authentique découvreur. Et, cela, l'adolescent ne le voulait surtout pas. Il comptait donc sur le fait que cette presque rencontre fut fortuite et que son frère irait dans une autre direction, cueillir des baies lui aussi. Après

tout, son frère et ses amis portaient de lourds sacs. Ils devaient avoir déjà réalisé leur récolte.

Quand l'adolescent jugea que le délai écoulé était suffisant, il reprit sa marche, cette fois plus lentement. Et il insista auprès de l'officier sur le parfait silence à respecter. Celui-ci transmit les ordres nécessaires pour que cette consigne soit respectée.

La troupe allait s'engager dans une crevasse, une valleuse profonde avec un petit ruisseau au fond. L'officier arrêta sa troupe et envoya des éclaireurs sur le pourtour, sur les crêtes de la crevasse. Puis il demanda à un sous-officier expérimenté d'accompagner l'adolescent jusqu'à l'endroit exact où se trouvaient les ennemis.

Le jeune Atoran et le vieux soldat approchèrent autant que possible, dissimulés dans les buissons, se penchant autant que possible, marchant le plus silencieusement qu'il le pouvaient. Bientôt, l'adolescent montra l'entrée d'une grotte, dans le flanc de la crevasse, à peine au-dessus du niveau du ruisseau. Deux gardes s'y tenaient à l'entrée, deux Reptiliens. Ils furent bientôt relevés par deux autres ennemis venus de l'intérieur de la grotte.

Le sous-officier rebroussa chemin avec l'adolescent. Il fit son rapport à l'officier principal. Celui-ci remit la bourse pleine d'or à l'adolescent et l'invita à déguerpir. Le jeune Atoran ne se fit pas prier.

Il disparut vers la vallée, heureux d'emporter avec lui bien assez pour acheter une demeure pour sa famille.

Les sentinelles postées sur les crêtes furent rejoints, de part et d'autre de la petite vallée, par un petit détachement d'archers. Il s'agissait de pouvoir arroser de flèches les Reptiliens qui tenteraient de quitter leur refuge. L'officier vérifia que le dispositif était en place puis redescendit avec le gros de la troupe.

Celui-ci commença sa progression dans la vallée. Cette fois, le silence n'était plus nécessaire. Les glaives furent sortis de leurs fourreaux, les boucliers s'entrechoquèrent et les pas martelèrent le sol. Les sentinelles reptiliennes sonnèrent l'alarme en soufflant dans une corne de vieux mâle pupuia taillée pour produire le son grave attendu.

Les soldats reptiliens jaillirent de la grotte en désordre et en poussant des grands cris. Mais les cris se muèrent en hurlements. Les cadavres barrèrent bientôt le chemin. Les archers de Tagelda remplissaient leur mission. L'assaut cessa rapidement. Mais on entendit que les grands cris étaient toujours produits dans la grotte tandis que les Reptiliens heurtaient leurs boucliers avec la poignée de leurs glaives dans un rythme harmonisé.

La troupe de Tagelda pénétra alors dans la grotte, protégée par un mur de boucliers.

9

Depuis de nombreux jours, Taoto méditait et priait. Il avait décidé de s'établir dans une petite grotte pour s'abriter des dangers de la nuit et des intempéries (il pleuvait souvent sur le haut plateau). La grotte était creusée dans le flanc d'une petite dépression sur le plateau. Des buissons portant des baies nourrissantes se trouvaient tout autour et une rivière coulait à peu de pas de là.

Un monticule aisé à gravir se trouvait également à proximité. Taoto y montait souvent pour méditer. De là-haut, on avait une vue impressionnante sur le plateau où, finalement, peu d'obstacles limitaient le regard.

Ce jour-là, Taoto monta de nouveau sur le monticule et il s'assit sur une pierre plate qu'il affectionnait particulièrement. Il ferma les yeux et réduisit volontairement sa respiration. Il tenta d'entrer en harmonie avec le monde qui l'entourait au-delà de la perception sensorielle.

Mais il fut dérangé dans sa méditation. On entendait des cris et des martèlements dans le lointain. Sur le plateau, les bruits se propageaient loin, faute d'obstacle. Et les anfractuosités servaient de caisse de résonance.

Taoto grimaça. Il aurait aimer saisir l'harmonie du monde mais il lui semblait se retrouver au cœur d'une bataille. Et l'affrontement semblait suivre un rythme, celui de l'alternance entre les cris et les martèlements.

Pourquoi cette alternance réveilla en lui le désir de la chair ? Il l'ignorait. Mais il revit soudain dans son esprit la prostituée avec qui il avait perdu son pucelage, dans la capitale, en même temps que son cousin Taeo. Il fallait qu'il sache à quoi il s'exposait pour savoir à quoi résister.

Mais Taoto ressentait comme une petite voix. A quoi bon s'isoler dans la montagne ? Pourquoi renoncer à la chair ? Pourquoi ne pas épouser une femme qui lui donnerait des enfants ? Sa main s'empara de son sexe et commença à lui donner du plaisir.

Mais il se ressaisit et cessa. Non, il devait se consacrer à son dieu et uniquement à lui. Il devait méditer, pas prendre un plaisir facile, vulgaire et avilissant.

Son corps n'était pas d'accord. La petite voix voulut que Taoto s'occupe de lui, de sa propre chair.

En sueur, Taoto ouvrit les yeux. Il haletait. Il s'empara de baies sur le fourré qui qui se trouvait à côté de lui. Ces baies étaient celles des pénitents et des exilés. Elles étaient nourrissantes et Taoto s'en nourrissait depuis des jours. Mais, pour la première fois, il en ressentit l'amertume.

Ne serait-il pas mieux, dans une auberge, à manger une côte de pupuia rôtie avec une sauce aux herbes ? Et même, renonçant aux nombreux interdits de sa religion, en l'accompagnant de crème issue du lait des mères pupuias ? « Tu ne mangeras pas la chair dans le lait de sa mère » était pourtant un des interdits alimentaires les plus fondamentaux.

Il avait souvent soigné des gens qui voulaient lui donner de l'argent. S'il avait accepté... S'il acceptait à partir de maintenant… Il pourrait vivre confortablement, manger de la viande et non des baies infâmes, se glisser aux côtés des plus belles prostituées...

La vision de cette vie à l'opposé de ce qu'il désirait fit sursauter Taoto. Il voulut la chasser de son esprit. Il mâcha longuement des baies.

Dans le lointain, on entendait toujours des bruits ressemblant à ceux d'une bataille. Des armées devaient s'affronter. Des empires se combattaient. Et lui, qui avait renoncé au combat… De sa voix de tribun, Taoto savait captiver la foule. Il savait entraîner l'enthousiasme. Il saurait mener une armée à la conquête, d'abord, d'Atora. Puis de Tagelda. Puis de l'empire reptilien. Il pourrait conquérir le monde pour la plus grande gloire de son dieu.

Il croqua une baie amère.

Voilà la vérité. Il n'était ni riche ni puissant. Il n'était pas un séducteur. Il était un pénitent, un exilé. Il ne mangeait pas du pupuia rôti assis sur d'immenses

coussins, entouré de courtisanes se disputant ses faveurs, la douceur de ses caresses.

Il croqua de nouveau une baie amère.

Le jus gicla dans sa bouche. Il fallait qu'il boive.

Taoto ouvrit les yeux. Il avait la gorge sèche. Il regarda autour de lui. Tout était calme. Un petit vent soulevait en tourbillons la poussière du plateau.

Dans le lointain, il n'y avait plus que le silence. Les armées ne s'affrontaient plus. Les prostituées dormaient. Les riches repus étaient rentrés dans leurs palais, loin de la vue du petit peuple, peut-être en craignant à chaque pas d'être assassinés et volés.

Taoto était assis sur un rocher plat, au sommet d'un monticule. Le plateau était désert. Le regard de l'exilé se perdit dans toutes les directions. Le silence occupait l'espace.

Taoto sourit.

Il était revenu dans le monde réel. Il avait vaincu les tentations, les démons et les illusions. Pour la plus grande gloire de son dieu.

Il était temps qu'il revienne parmi les hommes. Il était temps qu'il les aide à trouver le dieu unique d'Atora. Il était temps que les batailles cèdent la place au silence. Il était temps que les discours deviennent des méditations et des prières.

Le temps était venu. Non, presque venu.

10

L'officier regardait les cadavres que ses hommes alignaient à la sortie de la grotte. Il avait perdu des hommes, c'est vrai. Mais il avait anéanti les envahisseurs reptiliens. Ils n'étaient pas très nombreux, nettement moins nombreux que les troupes de Tagelda.

On trancha la tête du chef et on retira les casques des simples soldats. Voilà ce qui serait ramené en ville, avec les corps des quelques soldats de Tagelda morts.

Tout d'un coup, l'officier sursauta. Les corps que l'on sortait de la grotte à ce moment là étaient ceux de quatre Atorans. Voilà qui compliquait les choses. Pourquoi les Reptiliens auraient-ils enlevé et tué des Atorans ?

Il rassembla ses hommes et demanda si l'un ou l'autre savait comment ces Atorans avaient été tués. Deux soldats s'avancèrent et expliquèrent que ces Atorans se battaient aux côtés les Reptiliens.

L'officier décida alors d'emporter ces corps également. Il fallait les identifier et comprendre leur présence. Pourquoi des Atorans se seraient battus aux côtés des Reptiliens, connus pour voler les troupeaux de pupuias ?

En fouillant la grotte, les militaires trouvèrent un peu d'or, quelques armes et divers ustensiles. Cela fut considéré comme du butin et emporté également.

Ainsi chargés, les soldats de l'Empire de Tagelda repartirent vers la ville de garnison. Les cadavres restèrent alignés sur le sol. Ils pourriraient doucement, sans sépulture, sans rite funéraire. Leurs âmes, peut-être, erreraient sans fin à l'endroit de leur décès pour ces seules raisons. Ce serait leur châtiment pour avoir envahi l'Empire de Tagelda. Trop souvent, les bandes waduliennes repartaient impunies chez elles, au travers du désert.

La marche de retour fut plus rapide qu'à l'aller. Il s'agissait en effet de redescendre dans la vallée au lieu de monter les collines. Et puis l'appel du repas du soir motivait chacun. La journée avait été rude, fatigante et l'appétit serait ouvert en conséquence.

L'entrée dans la ville se fit au son des tambours et des trompettes : les instruments de la troupe dialoguèrent avec ceux des gardiens du casernement. La population locale fit spontanément une haie d'honneur aux soldats qui, pourtant, les occupaient et les dominaient. Les applaudissements fusèrent quand on vit, brandie au bout d'une pique, la tête d'un chef de voleurs de pupuias et des casques de soldats waduliens.

Mais l'officier restait grave, malgré la joie de la populace. Cette joie contaminait les soldats, pourtant. Les rangs se relâchaient. Certains militaires serraient des

mains ou même des poitrines d'habitants. L'officier fit rappeler les règles de discipline par les sous-officiers. On ne doit jamais fraterniser avec une population locale. Si la répression devenait nécessaire, cela compliquerait singulièrement les choses.

Et l'officier, encore une fois, craignait qu'il y eut, quelque part, un piège. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose n'était pas logique. Pourquoi un indigène les avait-il guidés alors que d'autres indigènes combattaient au côté des Waduliens ?

Tout d'un coup, dans la foule, au premier rang, l'officier vit l'adolescent qui les avait guidés. Derrière lui, une femme âgée qui semblait être sa mère. Tous deux étaient particulièrement heureux.

L'officier, enfreignant ses propres ordres, vint serrer la main de l'adolescent et posa son autre main sur l'épaule de la femme. Il ne lâcha ni l'un ni l'autre et les entraîna devant la colonne de militaires, sans cesser de sourire. Il disait des mots doux, des félicitations.

Mais l'adolescent et la femme avaient du mal à conserver leur propre sourire. Ils tentaient de faire bonne figure mais ne pouvaient cacher leur inquiétude, surtout quand on les força à entrer dans le casernement et que l'on referma la porte de celui-ci.

« Eh bien, mon garçon, est-ce là ta mère ? » lui demanda l'officier sans cesser de sourire, même si plusieurs soldats s'étaient placés autour de leur petit groupe.

« Oui, seigneur. »

« J'aimerais avoir une petite explication sur quatre corps d'Atorans qui ont été tués alors qu'ils combattaient aux côtés des Waduliens... »

Sur un geste de l'officier, on amena la civière où les quatre corps avaient été entassés. Puis on souleva le linge qui les couvrait. La femme hurla. Le jeune garçon fut saisi d'horreur. Ils montrèrent l'un des quatre. C'était le frère du garçon. Les autres étaient ses amis.

L'officier ordonna l'arrestation du garçon et de sa mère. On les mena dans la prison incluse dans le casernement. Et puis l'officier vint les interroger.

Ils ne résistèrent pas. Ils admirent que le frère parlait en termes amicaux des Waduliens, même quand on lui rappelait qu'ils volaient des pupuias et tuaient des bergers. Il fallut procéder doucement. Il fallut démêler les souvenirs des deux Atorans. Mais l'officier savait être patient quand c'était nécessaire. Il ne fit preuve d'aucune brutalité. Il fut compatissant.

Le frère du garçon et ses amis aidaient les Reptiliens parce ce qu'ils se convertissaient à la religion du dieu unique d'Atora. Et ils juraient venir libérer le pays de l'Empire de Tagelda et établir la religion d'Atora comme religion universelle partout sur Aho.

Quand il eut les informations qu'il voulait, l'officier relâcha l'adolescent et sa mère. Puis il écrivit un rapport destiné au gouverneur.

11

Taeo avait quitté la vallée où se situait le monastère. Il montait une colline vers le plateau. On lui avait dit, au village, que son cousin était passé par là, que lui aussi était monté, de nombreux jours plus tôt.

C'était après avoir parlé plusieurs fois avec les deux anciens officiers, celui de la troupe de Wadul et celui de l'armée de Tagelda, qu'il avait pris sa décision. Avait-il eu tort de venir au monastère ? Il hésitait sur sa réponse. S'il n'était pas venu, il n'aurait pas rencontré ces deux officiers. Peut-être sa compréhension en aurait été affectée. Peut-être sa foi se serait-elle appauvrie. Avait-il eu tort de quitter le monastère ? Cela, il en était certain, absolument pas.

Au fil des pas frappant la poussière, Taeo montait la colline et quittait progressivement la vallée. Et, au même rythme des pas frappant la poussière, Taeo réfléchissait. Il se souvenait de son cousin. Il se souvenait de son père. Il se souvenait de sa mère.

Le supérieur du monastère, élu par les moines, avait failli perdre son calme. Il avait eu du mal à cacher sa colère. Puis il avait remercié le dieu d'Atora de lui avoir infligé cette nouvelle épreuve pour démontrer sa foi. Il s'était apprêté à chasser Taeo en le maudissant

mais il n'en eut pas le temps. Taeo annonça son départ. Puis il partit.

Les départs du monastère étaient rares. Lorsqu'un moine partait, en général, c'était parce que la vie monacale ne lui convenait pas. De mémoire de moines, qu'un des leurs soit chassé n'était plus arrivé depuis des générations. Qu'un moine qui devait être chassé annonce de lui-même son départ, c'était inattendu. Et personne ne savait si cela avait déjà eu lieu. Dans le village, voir passer un ancien moine avait étonné. Certains hommes lui avaient demandé où il allait, s'il rejoignait un autre monastère. S'il voulait aller au temple de la capitale, ce n'était pas la bonne direction. Ils furent surpris que Taeo leur dise qu'il avait quitté le monastère car il pensait que les clercs ne servaient pas correctement le dieu d'Atora.

« Ne respectent-ils pas leurs propres lois ? » lui avait-on demandé.

« Si, ils les respectent parfaitement » avait-il répondu. Et c'était là pure vérité. Il sourit à ses interlocuteurs, restés bouches bées.

« Mais ces lois ne sont-elles pas ce qui fonde le service de notre dieu ? » avait alors relevé un vieillard.

« Vieil homme, ton expérience fait ta sagesse. Et tu as posé la bonne question. »

Le dieu d'Atora ne devait pas n'être que le dieu d'Atora. Et les lois absurdes s'empilant ne servaient pas le dieu d'Atora.

De ses discussions avec les deux officiers étrangers convertis, il en avait déduit que c'était bien le cumul de toutes ces lois absurdes qui empêchait d'autres peuples de se convertir au service du dieu d'Atora, le seul dieu de l'univers, pas un dieu parmi d'autres.

Taeo se remémora, au fil de son ascension, son séjour dans la capitale, avec son cousin Faito. Il était venu apprendre, perfectionner sa connaissance du dieu d'Atora. Il voulait faire comme son père, mieux que son père même. Il voulait tout comprendre en allant saisir la sagesse à la source ultime, au temple.

Il avait été bien déçu. Son cousin Faito s'était beaucoup opposé aux prêtres qui expliquaient toutes les lois destinées à bien servir le dieu d'Atora. Des livres entiers avaient été écrits pour que toutes ces lois soient connues en détail. Il fallait apprendre ces lois, apprendre par cœur le texte de ces livres.

Faito avait vite refusé de se plier à cet exercice. Ou, plus exactement, il soulevait des contradictions entre les lois et les principes fondamentaux de la foi dans le dieu d'Atora. Quand ce n'étaient pas des contradictions, il n'y avait, le plus souvent, aucun lien.

Alors, le cousin de Taeo avait préféré aller apprendre comment soigner les corps, laissant Taeo, lui, s'abîmer dans les longs apprentissages de toutes ces lois. Mais le feu avait été allumé. Taeo avait mis du temps à s'en rendre compte. Le feu, c'était celui de la volonté de servir le dieu d'Atora. Ce feu l'avait amené à revenir

dans son village natal puis à le quitter. Ce feu l'avait amené au monastère puis l'en avait éloigné.

Il se voulait sage comme son père l'avait été. Mais n'était-il pas plutôt fou ? Il disait que son père était sage parce que tout le monde le disait. Mais, au fil des pas frappant la poussière, le doute s'insinua dans l'esprit de Taeo. Son père était-il sage ? Ou bien avait-il simplement bien appris ses leçons ?

Qui connaissait suffisamment le dieu d'Atora pour avoir des certitudes ?

Il fallait que Taeo aille découvrir par lui-même ce qu'il en était. Si cela était possible.

Au détour d'un chemin encaissé, alors que l'ascension lui avait permis de déjà monter presque en haut des collines, jusqu'au plateau, Taeo fut surpris par une nappe de brouillard ou bien un nuage bas.

Il s'arrêta. L'humidité le saisit. Il eut froid.

Le dieu d'Atora ne cherchait-il pas à lui dire qu'il se trompait, que monter sur la colline était une erreur ? Ou bien devait-il, au contraire, franchir le brouillard comme une initiation, rejoindre la lumière que le brouillard couvrait ?

Taeo ne voyait pas à quelques pas de lui. Mais il décida de continuer d'avancer. Bientôt, il sortit du brouillard. Il était sur le plateau.

12

Les rues de Puofai, capitale d'Atora, étaient toujours animées. Même la nuit. Les activités n'étaient simplement pas les mêmes, voilà tout. La nuit, il était peu probable de voir des foules se déplacer vers le temple ou le palais du gouverneur. Les boutiques étaient fermées. Par contre, des hommes allaient dans des auberges où pourtant, ils ne logeaient pas toujours.

Les femmes étaient rares la nuit dans les rues de Puofai. Rares, mais pas absentes. La plupart des femmes qui ne dormaient pas étaient dans les auberges. Elles y travaillaient. Elles assuraient aux hommes le plaisir qu'ils recherchaient. Certaines auberges étaient prospères, d'autres moins.

En journée, on voyait certaines choses. La nuit, on en voyait d'autres. Pour bien comprendre la ville, il fallait voir les deux. Pour bien estimer la valeur d'un bien, surtout d'une auberge, il fallait voir les deux.

Faturi n'était pas une débutante, loin s'en faut. Elle avait commencé jeune à travailler. D'abord dans une auberge de Puofai. Puis dans une auberge sur la route d'Orota. Elle était jeune et belle à l'époque. Son patron n'avait pas compris pourquoi elle quittait la capitale pour s'enterrer dans un établissement isolé. Son patron ne savait pas compter, c'est tout.

Il est bien plus facile de faire dépenser de l'argent à un homme qui voyage, loin de son épouse. Et il y a bien plus d'hommes ayant des besoins à satisfaire sur la route d'Orota que dans la vieille ville de Puofai. Plus exactement : il y avait plus d'hommes par établissement. Sur la route d'Orota, on s'arrêtait là où on le pouvait. A Puofai, il y avait une grande quantité d'auberges. La concurrence y était plus rude et les affaires moins florissantes.

Elle n'était pas encore trop âgée quand Faturi avait pu racheter l'auberge où elle travaillait. Elle avait économisé le moindre sou. Elle savait ce qu'elle faisait. Contrairement à ses collègues, elle ne rêvait pas d'épouser un client. Cela arrivait, c'est vrai. Mais à quoi bon épouser un homme qui va dans des auberges pour y rencontrer d'autres femmes ?

Quand l'âge avançait, il devenait de plus en plus difficile d'avoir un nombre suffisant de clients. Et les filles étaient alors chassées. Le rêve du mariage demeurait généralement un rêve et les filles devenaient souvent des mendiantes ou s'exilaient, cherchant un emploi quelconque pour survivre.

Ce destin, Faturi n'en voulait pas. La vie ne lui avait pas été très favorable. Orpheline à l'adolescence, elle avait été dans la misère. Mendiante. Elle ne voulait en aucun cas revivre cette humiliation.

Elle était vierge. Mais elle venait d'atteindre l'âge où une femme pouvait connaître un homme. En

haillons, elle entra dans une auberge où les filles commençaient à être vieilles. Elle se présenta devant le patron de l'endroit. Celui-ci allait la jeter dehors quand elle laissa tomber sa robe. Le patron regarda sa nudité. Il interrompit son geste pour la chasser. Il sourit. Elle annonça qu'elle était vierge. Le regard de l'homme brilla comme l'or qu'il voyait.

Elle se tourna vers les filles assises lascivement sur des bancs et demanda combien les hommes payaient, combien elles touchaient. Faturi fit un petit calcul. Le patron devait être riche.

Elle demanda à assister à une prestation. On demanda à un client qui venait d'entrer si cela l'intéressait d'être regardé par une vierge pendant qu'il opérait. On lui demanda même un petit supplément. Faturi regarda. Elle fit le tour de la couche. Elle regarda tout. Elle se donnait déjà du plaisir par elle-même mais elle avait voulu voir de ses yeux un homme faire.

Quand le client eut fini, il vint caresser Faturi. Celle-ci lui claqua la main en disant « ce n'est pas gratuit ». Le patron hocha la tête en souriant.

« Combien peut-on vendre un pucelage ? »

Le patron donna un chiffre. Le client sembla horrifié. C'était cher.

« Combien pour moi ? » demanda Faturi.

La proportion du prix attribuée à la fille était la même, quelque soit la prestation. Le patron lui expliqua. Celui-ci ne cessait pas de sourire. Il souriait comme un

homme qui vient de trouver un trésor. Car il comprenait bien qu'il venait de trouver un trésor. Ou, plus exactement, il comprenait bien qu'un trésor était venu à lui dans le but d'être déterré.

Le client qu'elle avait regardé faire n'avait pas les moyens de se payer un dépucelage. Il partit la tête basse. Le patron et Faturi commencèrent à parler affaires. Elle accepta de travailler dans cette auberge et le patron lui offrit un bain et tous les onguents nécessaires. On la prépara. Dès le soir, elle vendit son pucelage aux enchères. Le prix en fut le double de l'estimation du patron.

Les premières années de travail, elle apprit son métier. Puis elle partit avec, déjà, une certaine quantité d'argent. Dans l'auberge sur la route d'Orota, son trésor s'accrut. Elle racheta son auberge alors que l'âge auquel elle devrait cesser d'exercer se rapprochait, même si elle avait toujours de nombreux clients.

Et, désormais, il était temps de revenir à Puofai. Son auberge sur la route était prospère. Mais elle sentait qu'elle devait prendre sa revanche, ici, à Puofai.

L'établissement qu'elle avait regardé n'était pas très prospère. C'est pourquoi son patron cherchait à le vendre, à changer de métier. Les filles qui y travaillaient n'étaient pourtant ni laides ni trop vieilles.

Faturi sentait qu'elle pourrait gagner beaucoup d'argent avec cet établissement.

13

Au sommet de la colline, sur le plateau, il y avait de multiples petits reliefs. Et il pleuvait assez souvent, alimentant des ruisseaux qui se regroupaient parfois en rivières avant de descendre vers la vallée aride, là où vivaient les Atorans. D'autres ruisseaux disparaissaient dans le sol.

Dans une sorte de cuvette, plusieurs petites grottes avaient été creusées par les pluies. Et les baies des exilés poussaient en grande quantité alentour. Taeo s'était installé là.

Un commerçant qui empruntait la voie que Taeo avait utilisé le découvrit. Il parla avec lui. Taeo n'était pas le seul ermite, bien sûr. Il en existait un certain nombre sur le plateau. Et le commerçant en avait déjà croisés, notamment un qui ressemblait à Taeo, plus loin.

Quand le commerçant redescendit dans son village, avec ses marchandises sur son dos, il expliqua qu'il avait découvert Taeo. Plusieurs jeunes, qui avaient discuté avec lui lors de son passage après son départ du monastère, décidèrent de le rejoindre.

Ils voulaient servir leur dieu, pas servir les clercs et moins encore servir l'empire de Tagelda. Et cet homme semblait avoir découvert un chemin approprié.

Ils partirent ensemble, emportant de l'eau et de la nourriture. Mais ils savaient que, sur le plateau, ils se nourriraient essentiellement de baies et boiraient l'eau des ruisseaux. L'exil, même volontaire, a ses règles. Et il était finalement assez fréquent de se retirer parfois quelques jours, parfois quelques mois. Cela pouvait aider une réflexion. Il était même fréquent de le faire avant une décision importante, comme un mariage par exemple. Les futurs époux pouvaient même partir quelques jours ensemble avant de célébrer leur union, vérifiant ainsi qu'ils pourraient vivre l'un au côté de l'autre jusqu'à la fin de leurs jours.

Les quelques jeunes montèrent donc sur la colline et trouvèrent sans difficulté Taeo. Celui-ci les accueillit. Et ils se mirent à prier, à méditer et à discuter du dieu unique d'Atora ainsi que des meilleures manières de le servir.

Taeo sentit le démon de l'orgueil le saisir. Et s'il créait un monastère ? Un maître, des disciples et un lieu : tout semblait concourir à cette fondation, pour la plus grande gloire du dieu unique d'Atora.

Ensemble, ils vivaient dans les anfractuosités pour s'abriter de la pluie. Assembler des pierres sèches pour créer les murs d'une sorte de salle commune fut le premier acte. Puis on croisa des branches de buissons pour faire un toit.

14

Les filles qui n'avaient pas de client ne restaient pas inoccupées. Elles rangeaient, elles nettoyaient, elles servaient les repas. Elles étaient si peu vêtues que les hommes passant devant l'auberge les regardaient travailler. Et les tâches domestiques ne les salissaient pas, faute de vêtement à salir.

Comme les travaux domestiques n'étaient généralement pas leur passion, les filles veillaient à aguicher les passants, leur souriant tout en œuvrant. Qu'un client les réclame était le meilleur moyen de ne plus avoir à faire le service. Et l'endroit était désormais bien propre, décoré avec soin et accueillant.

Faturi était satisfaite. Elle avait eu du mal à convaincre ses employées à s'astreindre aux travaux domestiques, elles qui étaient habituées à juste s'étendre lascivement. Mais elles touchaient toujours la même proportion du chiffre d'affaires. Et la croissance de celui-ci fit taire toute critique. Les filles n'étaient plus dans la misère. Voir une femme travailler semblait exciter les hommes.

Officiellement, l'établissement demeurait une auberge. Et même des clercs y venaient donc dormir. Les chambres pour les voyageurs se situaient dans les

étages supérieurs. Le premier niveau était réservé aux chambres des filles.

Et puis Faturi avait revu la cuisine. Désormais, on mangeait bien dans cette auberge et pour un prix raisonnable. Personne ne cuisinait le pupuia avec plus de talent que Faturi et la réputation culinaire de l'établissement se répandit plus vite encore que celle des prestations complémentaires.

Quand, enfin, l'établissement fermait les jours où il devait le faire afin de satisfaire les lois religieuses, les filles pouvaient se reposer. Mais Faturi les réunissait toujours pour tirer un bilan et entendre leurs suggestions. Si, les premières fois, il y eut surtout des récriminations sur le fait de devoir réaliser des tâches domestiques, la croissance du chiffre d'affaires orienta ces réunions vers l'amélioration de la décoration ou l'introduction de nouvelles recettes en cuisine. Les filles venaient de diverses régions d'Atora et chacune connaissait des recettes différentes.

Il suffit de quelques mois à Faturi pour amortir son achat. Celui qui l'avait vendu ignorait la valeur de son établissement. Il fallait juste qu'il soit mieux géré.

Et quand un voyageur devait repartir vers Orota, Faturi lui donnait un document qui le recommandait à la gérante laissée dans son premier établissement, avec un petit cadeau. En général, c'était un repas offert pour le prix d'une nuit sous le toit et d'une prestation sexuelle.

15

Dans le palais du gouverneur, à Puofai, l'heure était à une réunion de crise. Le chef d'une garnison située un peu plus loin qu'Orota avait débusqué, dans une grotte, une troupe wadulienne. La présence d'Atorans se battant à leurs côtés était une situation inédite et inquiétante, même si la troupe avait été débusquée suite à une dénonciation par un jeune Atoran.

Iwali regardait la carte de la province dont il avait la charge. Il connaissait le territoire parfaitement à force de le parcourir au fil des années ou l'Empereur l'avait laissé moisir ici.

Le gouverneur avait fait graver cette carte dans la surface d'une grande table de pierre. Cela permettait de discuter, lors des réunions, en voyant la carte tout en mangeant ou buvant. Chaque officier présent disposait d'ailleurs d'une coupe que les serviteurs remplissaient à chaque fois qu'un officier le réclamait. La boisson était à base de lait de pupuia et de fruits écrasés, sans alcool. Il s'agissait de travailler, pas de se saouler.

La carte sur la table en pierre avait aussi une autre utilité. On pouvait y placer des figurines, de pierre également, pour matérialiser les forces en présence ou bien des emplacements dont on parlait.

Les attaques waduliennes, notamment les vols de pupuias, avaient été portés sur la carte par des petites pyramides. Les batailles, y compris la dernière en date, eurent droit, elles, à des cubes. Le cas échéant, certains endroits comportaient un cube surmonté d'une pyramide.

Chaque pièce comprenait une petite fente où l'on pouvait glisser un morceau de parchemin. Pour la réunion, un petit parchemin avait été réalisé pour chaque pièce avec la date de l'incident. Iwali avait essayé de reporter tous les incidents depuis l'origine des incursions waduliennes. Il avait réalisé le travail de compilation d'abord sur parchemin puis sur cette carte.

Et, désormais, les officiers présents pouvaient constater les mêmes faits que le gouverneur.

Les Waduliens pénétraient toujours en Atora par une région précise du plateau et par les mêmes collines. De toute évidence, la route traversant le désert devait aboutir dans cette zone. Il fallait donc renforcer la protection de cette région, un peu plus loin qu'Orota. Peut-être y construire des fortifications ou des tours de guet. Sans doute y envoyer davantage de soldats.

Si les Waduliens avaient été surnommés les Reptiliens, ce qualificatif était lié à leur tenue en cuir de dragon. Les dragons, cependant, n'étaient utilisés que dans très peu d'attaques et jamais dans la deuxième moitié de l'été. Leur faire traverser le désert devait comporter des contraintes particulières.

Iwali s'assit dans son siège de gouverneur, une sorte de petit trône. Il réfléchissait. Si les constats étaient désormais clairs, il s'agissait de prendre les bonnes décisions. Atora ne pouvait pas tomber entre les mains des Waduliens.

Abandonné dans cette terre aride sans intérêt, oublié par l'Empereur, le gouverneur ne pouvait pas laisser sa province être conquise par un envahisseur étranger. Même s'il survivait à l'attaque, il paierait une telle faute en étant exécuté. Et si Atora chutait, d'autres provinces tomberaient ensuite car les Waduliens disposeraient d'une tête de pont.

Les officiers s'étaient tournés vers leur gouverneur. Un silence pesant avait rempli la pièce. Tout le monde sentait que la moindre erreur serait critique, inacceptable.

Iwali plongea la main dans la caisse où se situait les pièces de pierre à poser sur la carte. Il s'empara de deux parallélépipèdes et les posa sur leur plus petite face sur deux routes traversant le plateau.

« Nous allons bâtir deux tours de guet à ces endroits, avec un petit logement dedans. Nous y laisserons toujours au moins une dizaine d'hommes pour faire des patrouilles et, en cas d'attaque wadulienne, aller chercher des renforts. »

Les officiers approuvèrent du chef, en silence.

De telles construction ne posaient aucune difficulté et pouvaient être réalisées sur le budget

courant de la province. Il suffirait de recourir à de la main d'œuvre atorane. La pierre pouvait être prélevée sur place.

Deux officiers furent désignés pour organiser les travaux. Le trésorier de la province les emmena dans la salle du trésor pour leur remettre l'argent nécessaire. Le coût de tels bâtiments, assez fréquents, était connu.

Un scribe fut convoqué pour envoyer un rapport détaillé à l'Empereur. Une nouvelle fois, Iwali demanda qu'on lui envoie des troupes supplémentaires, insistant sur la faiblesse des garnisons et le risque que les Waduliens se servent d'Atora comme tête de pont pour mener des opérations dans des provinces plus riches.

La réunion fut alors levée. Les officiers repartirent vers leurs casernements respectifs.

Resté seul, Iwali appela une servante et lui demanda de convoquer une fille qu'il avait déjà utilisée, une de cette auberge qui était à la mode, tenue par une certaine Faturi. Le gouverneur avait besoin de se détendre. En attendant la fille, une autre servante lui servit une boisson alcoolisée.

Il détestait cette province sans intérêt qui lui avait été confiée. Il détestait son destin médiocre. Il détestait le dieu stupide de ce peuple idiot. Il se détestait sans doute aussi. Mais il se dit que le mieux à faire était encore de profiter des derniers avantages dont il pouvait jouir.

16

Faito se préparait depuis plusieurs jours, de nombreux jours même. Il savait que le temps venait où il devrait retourner parmi les hommes. Il devrait délivrer le message que son dieu attendait qu'il délivre. Il hésitait, cependant. La mission était essentielle mais était-il capable de la réussir ? Etait-il suffisamment prêt pour réussir ?

Alors il s'assit une dernière fois sur sa pierre favorite. Il leva la tête vers le ciel. Il savait bien, évidemment, que son dieu n'était pas réellement situé dans un quelconque ciel. Son dieu était partout. Il était chez lui en chaque endroit de son monde.

Le jour commençait à avancer : Tane s'était levé depuis longtemps déjà et il commençait à parcourir son trajet habituel dans le ciel. Il éclairait l'anneau de glace qui encerclait Aho. Et il se reflétait également dans les deux lunes, la blanche tirant sur le bleu Ofai et la rousse Maohi. Comme l'été débutait, Fatia était apparue dans le ciel. Petit à petit, cette deuxième étoile grossirait jusqu'à marquer le coeur de l'été avant de, progressivement, s'éloigner, laissant l'hiver triompher.

Faito n'était pas seul à regarder le ciel.

Pas très loin de là, en réalité, son cousin Taeo s'était lui aussi assis sur une pierre et regardait le ciel,

voyant évidemment les mêmes choses que Faito. Ses disciples s'étaient assemblés autour de lui.

« Mon cousin Faito n'est pas loin » dit soudain Taeo.

« Tu nous en as déjà parlé mais pourquoi ne nous rejoint-il pas ? » demanda un disciple.

« Il viendra nous chercher s'il a besoin de nous. Mon cousin comprend notre dieu bien mieux que moi. Si je peux vous enseigner quelque peu sur notre dieu, lui pourra vous apprendre tout ce qu'il y a à savoir sur notre dieu et son service. »

« Pourquoi serait-il plus sage que toi ? »

« Il est infiniment plus sage que moi. Quand nous étions tous les deux à Puofai, étudiant notre dieu auprès de ceux qui auraient dû être nos maîtres, il mettait en difficulté les mauvais serviteurs, les prêtres corrompus du temple. Je n'en étais pas capable. Il nous quitta avant la fin de notre séjour pour apprendre auprès de ceux qui soignaient les corps. Et il se justifia en disant que l'on ne pouvait pas soigner les âmes sans soigner les corps. »

« Viendra-t-il ? »

« Je l'espère. Je le crois. Quand il serait prêt, il passera par cette route que nous avons empruntée. Il passera par notre campement. »

Les disciples hochèrent la tête de manière parfaitement synchronisée. Taeo n'était plus seul à attendre Faito.

17

Des hommes, Faturi en avait évidemment vu beaucoup. Elle en avait eu beaucoup en elle, par divers orifices. Ce n'était pas toujours désagréable, elle se l'était avoué bien des fois. Il lui était même arrivé de connaître un véritable plaisir avec un client. Pas forcément beau, pas forcément riche, juste humain et venu prendre un plaisir que les prêtres interdisaient, un plaisir charnel que le dieu unique avait pourtant placé dans les corps.

Quand elle signalait ce dernier petit détail à un prêtre, celui-ci hurlait au blasphème. Alors Faturi riait. Elle riait d'autant plus si le prêtre en question venait de se servir de l'une de ses pensionnaires. Ou, jadis, d'elle-même.

Avec les années, les femmes exerçant sa profession apprenaient toujours à juger rapidement, efficacement et judicieusement chaque homme qui les croisait. Les gentils timides plaisaient bien à Faturi. D'autres préféraient les hommes expansifs, vantards. Finalement, il y avait des hommes pour tous les goûts des femmes. Le dieu unique avait bien fait les choses. Cela aussi provoquait des hurlements des prêtres quand Faturi leur signalait.

Mais il faut croire que le dieu unique aimait bien Faturi. Les affaires marchaient bien. Elles marchaient même très bien. Son établissement dans la capitale était devenu le dernier lieu à la mode. On y mangeait bien. On y dormait confortablement et en sécurité. Et puis les prestations complémentaires étaient appréciées.

Certains demandaient même à bénéficier des prestations complémentaires à domicile. Y compris le gouverneur. Et, chose amusante, y compris le Grand Prêtre. Vu l'âge de ce dernier, la fille envoyée chez le Grand Prêtre ne se fatiguait pas beaucoup. Il fallait surtout le masser, le caresser et lui faire de petits plaisirs.

Le registre des services, la comptabilité de l'établissement de Faturi, était bien plus détaillé qu'exigé par l'administration fiscale. Et il existait deux exemplaires dont un était bien dissimulé. Faturi s'était toujours dit que les informations contenues dans ces registres pourraient toujours servir. On ne sait jamais. On n'est jamais trop prudent.

Faturi était consciente d'être désormais trop âgée pour exercer régulièrement son métier même si, parfois, des clients la réclamait, de riches clients car ses tarifs étaient élevés. Elle n'était pas mariée et pouvait se permettre quelques prestations.

Mais, si elle savait que les hommes se marient rarement avec des filles comme elle, il lui arrivait de rêver finir avec un seul homme qui lui tiendrait chaud

l'hiver, qui la verrait nue l'été et l'aimerait toute l'année.

Elle n'en disait rien, bien entendu. Elle se moquait de ses employées qui discutaient de l'éventualité de se marier. Elle était particulièrement cruelle quand une fille disait que tel client allait lui proposer le mariage, c'était sûr. Mais elle était aussi la première à prendre cette fille dans ses bras et la consoler quand le beau projet de mariage tombait à l'eau. Certaines étaient récidivistes. Et chaque déception les rendait plus aigries.

Et puis il venait un moment où les filles n'avaient plus assez de clients. Il fallait les remplacer. Ce moment, Faturi le détestait par dessus tout. C'était ce qu'elle détestait le plus dans son métier. Même un client brutal et méprisant était plus agréable que ce moment où elle devait dire à une fille d'aller voir ailleurs.

Parfois, certaines continuaient de roder dans le quartier, d'essayer d'attirer des clients dans une ruelle discrète, voire d'attiser la pitié afin d'être réadmises dans une auberge. Beaucoup devenaient mendiantes. Certaines étaient alors ramassées par la police impériale et finissaient dans des bordels militaires un peu partout dans l'Empire. Jusqu'au jour où même les soldats étaient lassés d'elles. On leur laissait le choix d'en finir rapidement, la tête tranchée, discrètement un soir à l'écart des campements, ou bien d'être abandonnées

dans le désert. La plupart choisissait de se faire trancher la tête.

Certaines des anciennes prostituées, comme Faturi, avaient réussi à économiser suffisamment d'argent et se lançaient dans les affaires. Mais c'était rare. Très rare.

Et puis, il faut reconnaître que, oui, il arrivait que certaines des mendiantes finissent au service domestique d'un homme. Elles assuraient toutes les tâches ménagères et servaient de vide-semence au maître de maison voire de déniaiseuse aux fils de ce dernier.

Des mariages ? Oui, sans doute y en avait-il eu. Combien ? Qui ? Difficile à dire. Ce n'était que des ouï-dires. Des rumeurs. Des légendes.

Faturi était donc furieuse contre elle-même chaque fois qu'elle croyait qu'elle pourrait rencontrer un homme qui voudrait d'elle comme épouse, comme compagne, comme égale, pas comme esclave, pas comme putain domestique, pas comme moins que rien.

Elle se souvenait pourtant d'un garçon et de son cousin. Deux étudiants en religion. Le plus jeune était le plus charismatique. L'autre l'admirait. Pourtant, c'était l'aîné qui suivait le plus assidûment ses études. L'autre exprimait plutôt un certain mépris pour les prêtres hypocrites. C'est peut-être pour cela que Faturi le trouvait plus intéressant.

18

Faito se reprochait chaque jour de rester dans le désert. C'était une facilité, une faiblesse. Il avait une mission : aider chacun à découvrir et correctement servir le dieu unique d'Atora. Pourquoi continuer d'attendre ? C'était une lâcheté. Il le savait.

Mais Faito avait peur. Il avait peur d'échouer. Et, pire que tout, il avait peur de réussir. Il avait peur que le peuple ne le croit être un guide à la place du Grand Prêtre. Il ne devait plus y avoir de Grand Prêtre. Il ne devait donc pas le remplacer. Chacun était également aimé par le dieu unique d'Atora. Les prêtres devaient bien sûr aider, guider, car ils avaient été instruits mais ils n'étaient que des enfants du dieu parmi les autres.

Il savait cependant que fuir dans le désert n'était pas la solution. Tant qu'il n'aurait pas accompli son destin, il serait tourmenté par sa conscience.

Alors, ce matin là, il se leva.

Il s'était assis sur sa pierre préférée. Il avait regardé le ciel. Il avait vu Tane se lever. Il avait vu l'anneau de glace, Ofai et Maohi n'être d'abord éclairé que par Fatia, alors qu'il faisait encore nuit, puis par Tane. Plus l'été avançait, plus la lumière de Fatia était constante, à divers niveaux de l'horizon. Tane, lui,

restait imperturbable, se levant le matin et se couchant derrière l'horizon le soir.

Faito se leva.

Il prit son bâton de marche et sa sacoche portée en bandoulière. Il remplit sa sacoche de baies et y plaça sa gourde, en panse de pupuia, pleine d'eau.

Il soupira.

Il savait que son destin était de se mettre en marche. Il savait que la volonté du dieu d'Atora était qu'il se mette en marche. Alors il avança d'abord d'un pas hésitant. Puis d'un deuxième.

Il soupira de nouveau.

Il se redressa, regarda devant lui et commença à marcher d'un pas ferme. Il ne voulait plus hésiter.

Il fallait qu'il retourne parmi les hommes. Il fallait qu'il délivre le message attendu par tous, même s'ils l'ignoraient. Il fallait qu'il serve le dieu unique d'Atora.

Il y a bien longtemps, un prophète avait demandé au dieu unique d'Atora comment il devait le nommer pour le présenter aux hommes. Alors le dieu avait juste répondu : « je suis le dieu unique d'Atora. »

Depuis, ce dieu n'était désigné qu'ainsi.

Tous les autres dieux du monde d'Aho avaient des noms, des attributs, des talents spéciaux. Pas le dieu unique d'Atora. Il était uniquement le dieu unique d'Atora. Cela suffisait.

19

La petite chapelle sur le côté du Panthéon, dans le palais du gouverneur, recevait de plus en plus de visites. Le culte de la déesse de l'Etoile du Matin et de son fils, le Fils du Rocher, progressait chaque jour. Une vierge ayant engendré un fils sans connaître de mâle, humain ou divin, voilà une croyance bien stupide pourtant. Au début, c'était par des moqueries que ce culte avait été accueilli.

Mais les cultes traditionnels des différents peuples de l'Empire perdaient chaque jour des adeptes. Et le culte de l'Etoile du Matin, lui, en gagnait chaque jour. L'Empire misait sur la Paix des Dieux et rien n'indiquait que ce culte pourrait remettre en cause cette paix. La déesse était juste indifférente aux autres dieux. Elle possédait sa propre légende. Elle n'avait aucun amour avec un quelconque autre dieu. Elle se promenait parmi les humains sans que cela n'entraîne de liaison affective avec l'un ou l'autre, homme ou femme. Elle était juste au-dessus de tout cela.

Plongée dans sa prière, Iwali se demandait pourtant de nouveau si son affection pour la déesse était ou non une trahison envers son Empereur. Le culte n'était pas interdit. Il n'était pas non plus suspect. Dans la capitale de l'Empire, il existait un temple à la déesse.

Les prêtres de la déesse reconnaissaient l'Empereur comme leur maître, le Premier Clerc de tous les clergés.

Alors pourquoi douter ?

Ce qui gênait Iwali, c'était que son amour et sa dévotion pour la déesse devenaient de plus en plus exclusif. Il avait construit un panthéon, comme exigé par l'Empereur, avec des statues des principales divinités de l'Empire. Mais la seule devant laquelle il venait prier, depuis très longtemps, était celle de la déesse.

Pourquoi cette exclusivité ? Iwali se le demandait aussi. Mais les raisons étaient simples et elles suffisaient pour attirer toujours plus d'adeptes.

D'abord, il y avait le Fils. Celui-ci se promenait parmi les hommes, comme s'il était l'un d'eux. Rien ne le distinguait. Mais il enseignait aux hommes à s'aider, à se soutenir, même dans les pires épreuves. Et ces épreuves, seules, permettaient d'éprouver les âmes. Plus la déesse pensait une âme apte à progresser, plus elle lui envoyait d'épreuves. Etre confronté aux difficultés de l'existence obtenait dès lors une justification.

Et puis la déesse était compatissante. Elle aidait et soutenait. Il lui arrivait d'être déçu par une âme à qui elle avait envoyé une épreuve car cette âme échouait. C'était dommage. Et l'âme ne progressait donc pas voire, si l'échec était important, régressait.

La déesse justifiait ainsi tout. Et elle incitait à être solidaire les uns des autres.

20

« Maître, maître ! Venez vite ! »

Taeo fut dérangé par ses disciples alors qu'il priait, assis à l'écart du groupe. Il fut d'abord irrité de cette perturbation. Mais il se ressaisit rapidement.

« Que se passe-t-il ? »

« Un homme approche et il ressemble à celui que vous nous avez décrit, votre cousin Faito. »

Taeo tressaillit.

Il se leva et suivit les disciples jusqu'au chemin qui traversait le plateau. On y voyait, au loin, un homme approcher. Et, effectivement, il semblait à Taeo que l'homme pourrait bien être son cousin Faito. Mais, à une telle distance, il était difficile de le savoir.

« Attendons qu'il approche. Il passera nécessairement devant notre refuge s'il continue sur le chemin. Pour notre part, nous pouvons poursuivre chacun nos prières. »

Le temps restait la chose la plus compliquée. Attendre. Savoir attendre. Trouver le bon moment. Mais ne pas le laisser passer.

Faito, de son côté, vit bien des gens s'agiter à son approche. Ils ne semblaient pas hostiles. Il continua sa marche du même pas assuré, sans hésitation. Du moins, sans laisser apparaître d'hésitation.

En effet, il allait, dans quelques instants, il le savait, rencontrer sa première épreuve. Il allait savoir comment des hommes allaient l'accueillir du retour de sa retraite sur le plateau. Même s'il refusait de se l'avouer, il avait peur. Il craignait ce moment de vérité alors qu'il savait que la vérité ne devait pas être crainte.

Mais après tout, ces gens s'agitaient peut-être simplement parce qu'ils craignaient une attaque, l'arrivée d'un grand guerrier solitaire, d'un pirate des grands chemins. Ils se calmeraient en constatant que Faito n'était rien de tout cela.

Son cœur battait la chamade. Il savait que les petites histoires qu'il se racontait ne correspondaient pas à la réalité. On ne s'agite pas ainsi à la simple vue d'un voyageur isolé. Surtout quand on est une troupe d'hommes dans la force de l'âge. Même le pire criminel pourrait être défait par autant d'hommes assemblés.

A l'inverse, Faito se demanda si ces hommes n'étaient pas eux-mêmes des criminels, réjouis à l'idée d'attraper une proie. Mais la déception serait alors leur lot. Il ne portait que des frusques sales et usées, un sac en bandoulière avec juste de quoi manger et boire. Même de loin, il était compliqué de le confondre avec un riche marchand.

Enfin, à l'approche du campement, Faito vit Taeo s'approcher de lui. « Nous t'attendions depuis si longtemps... » lui dit-il.

21

Dans le temple, Tahito présidait toujours les grandes cérémonies. C'était son rôle le plus important et il veillait à poursuivre son office. Mais son âge avançait. Il vieillissait chaque jour, comme chaque homme sur la planète Aho. Et il était déjà très vieux. Trop vieux.

Parfois, le matin, perclus des douleurs de la vieillesse, il envisageait de démissionner, de se retirer dans quelque monastère. Et d'y attendre que le dieu unique d'Atora accepte de lui accorder enfin la mort.

Il était rare qu'un grand prêtre se retire volontairement. Quelques uns avaient bien été assassinés. Mais les cas de démissions demeuraient presque introuvables.

Pourquoi le dieu unique lui donnait-il autant d'épreuves et autant de durée de vie ? C'était une question à laquelle Tahito ne parvenait pas à trouver de réponse. Bien peu atteignaient son âge. Et, parmi les grands prêtres, il étaient probablement celui qui avait officié le plus longtemps.

La journée avait été particulièrement fatigante.

D'abord, il y avait eu cette réunion avec le gouverneur, dans son palais. Eh bien, oui, les Reptiliens menaçaient l'Empire. Mais que des Atorans se rangent à leur côté avait surpris le Grand Prêtre. Surtout que les

envahisseurs, grands voleurs de pupuias, prétendaient vouloir embrasser le culte du dieu unique. Que des étrangers vénèrent le dieu unique, ma foi, Tahito le savait mais, s'il ne s'y opposait pas, il ne l'encourageait pas non plus. Le culte du dieu unique devait autant que possible rester le facteur d'unité exclusif des Atorans.

Ensuite, il y avait eu la réception de prêtres de villages éloignés. Ils venaient se recueillir dans le temple comme ils devaient le faire régulièrement. Et ils en profitaient pour recevoir des enseignements de tel ou tel clerc reconnu maître en religion.

Enfin, il y avait eu une cérémonie religieuse. Il avait dû la présider, guider les prières. Il n'avait aucun moyen d'échapper à ce devoir, sauf démissionner. Mais, malgré la tentation, chaque matin, il se refusait, chaque soir, à envisager une telle possibilité. Il ne démissionnerait pas. Il mourrait en poste, auréolé de la gloire d'avoir été le Grand Prêtre ayant officié le plus longtemps.

Mais il était fatigué. Et il s'était retiré dans son appartement, seul, sans même un serviteur.

Enfin, on frappa à sa porte. Il alla ouvrir lui-même puisque, comme il l'avait demandé, il était seul.

La jeune femme était belle, comme il s'en souvenait. Elle était douce. Tahito lui sourit et la fit entrer. Il lui donna l'argent convenu dont une part enrichirait Faturi.

22

Le destin de chacun doit s'accomplir. Taeo avait laissé son cousin et ses disciples ensemble, dans le petit monastère provisoire. Il était parti vers la capitale. Il fallait annoncer la venue de Faito, préparer la réforme du culte au dieu unique.

Quand il lui avait dit son projet, Faito avait été surpris. Mais il ne s'y était pas opposé. Il lui avait confirmé qu'il comptait se rendre à Puofai. C'est là-bas qu'il devrait rencontrer les prêtres, notamment le Grand Prêtre. C'est là-bas qu'il affronterait les traditions pour accroître la foi et améliorer le service du dieu unique.

Et puis, pourquoi réserver le culte du dieu unique au seul peuple atoran ? Les prêtres évitaient les conversions. Faito voulait les multiplier. Le combat serait difficile. Alors, préparer sa venue, pourquoi pas ?

Rester avec les disciples quelques jours sur le plateau reculait d'autant son retour parmi les hommes. Faito craignait de perdre sa résolution. Mais, d'un autre côté, c'était un peu de repos après sa longue marche sur le plateau et cela lui permettait de faire connaissance avec ses premiers disciples.

« Je suis parmi vous mais n'oubliez pas que seul le dieu unique compte ! Je viens juste vous aider, vous guider. »

Faito répétait cela, sous diverses formulations, à chaque fois qu'il le sentait nécessaire. Taeo avait transmis une admiration de son cousin à ses disciples et cette admiration gênait Faito. Il ne pensait pas la mériter. Il n'était qu'un guide. Mais, quand le nombre de disciples augmenterait, le problème serait sans doute dilué. Faito décida donc de commencer son chemin vers Puofai au bout de seulement quelques jours.

Mais, pendant que Taeo marchait toute la journée en s'arrêtant peu pour rejoindre la capitale au plus vite, Faito, lui, avançait bien plus lentement. Il prêchait un peu partout, auprès de paysans, d'artisans, de voyageurs… Les gens étaient séduits par son discours et, régulièrement, de nouveaux disciples le rejoignaient. D'autres partaient devant lui annoncer sa venue dans le village suivant.

De ce fait, la foule grossissait de jour en jour. Il y avait un effet de masse évident, un cercle vertueux de l'audience croissance. Plus il y avait de personnes présentes pour écouter Faito, plus sa réputation grandissait. Plus sa réputation grandissait, plus il y avait de gens qui se déplaçaient pour l'écouter. Et beaucoup voyaient dans les discours de Faito une critique des dérives des prêtres. Beaucoup en déduisaient qu'il fallait cesser de verser les impôts au temple.

Cela inquiéta des prêtres qui, village après village, envoyaient des rapports à la capitale.

23

En arrivant à Puofai, Taeo fut surpris. On y parlait déjà de son cousin. De toute évidence, des messagers avaient voyagé encore plus vite que lui. Il est vrai qu'il se permettait de s'arrêter régulièrement pour prêcher. Il préparait le terrain à l'arrivée de son cousin. C'était sa mission.

Mais Taeo redécouvrait la capitale qu'il avait quittée quelques années plus tôt. En si peu de temps, la ville n'avait guère changé. Une auberge était cependant devenue à la mode, avec des prestations complémentaires réputées. Certains s'y rendaient même sans être des voyageurs en quête d'un logement.

Taeo, lui, devrait bien se loger mais comment payer sa chambre et ses repas ? Il mendiait sa nourriture, prêchait et dormait où il pouvait, dans des endroits plus ou moins abrités. Son stock de baies s'était épuisé au cours de son voyage.

Et auprès de l'auberge maudite, les clients satisfaits et repus étaient aussi plus généreux qu'ailleurs. Taeo s'en était aperçu. Il prêchait donc souvent dans ce quartier.

Puis il la vit passer. Il la reconnut. Elle se tourna vers lui en l'entendant prêcher. Elle lui sourit. Elle aussi l'avait reconnu.

Quand Taeo eut fini un long discours, Faturi s'approcha de lui.

« Est-ce vrai ce que l'on dit ? Ton cousin revient ? »

« Oui, il arrive. »

« Où dors-tu ? Comment manges-tu ? »

« Je mendie ma nourriture et je dors où le dieu unique me le permet. »

« Je peux te libérer une petite chambre, dans les hauteurs de mon auberge. Je vous aimais beaucoup, toi et ton cousin, quand vous étiez venus étudier au temple, il y a quelques années, quand j'étais une simple employée dans une auberge. »

« Je t'avais reconnue. Mais je ne céderai pas à la tentation de la chair. »

Faturi haussa les épaules. Elle était habituée à ce genre de discours, surtout de la part de prêtres qui venaient ensuite acheter des prestations complémentaires dans son établissement.

« Fais comme tu veux mais je vais donner des ordres. Si tu as faim, viens à l'auberge et tu seras nourri gratuitement. Et si tu veux une chambre, je ferai en sorte d'en libérer une pour toi. »

« Pourquoi fais-tu cela ? »

« N'es-tu pas le premier à proclamer qu'il faut s'aider les uns les autres ? »

Riant, Faturi s'éloigna.

24

Sortant d'une entrevue avec Iwali, Tahito descendait les marches du palais du gouverneur. Il était toujours de mauvaise humeur quand il était obligé de sortir, de faire le tour de la colline et de remonter les marches du temple alors que, jadis, il existait un passage direct.

Mais, cette fois, ce n'était pas de la simple mauvaise humeur. Tahito était furieux. Et son assistant, qui l'accompagnait, échouait à le calmer. Ses paroles appelant à comprendre le gouverneur, à être plus diplomate, amenaient en fait Tahito à s'énerver davantage. Et les insultes pleuvaient sur le pauvre assistant comme une pluie drue sur le plateau montagneux en plein orage.

Tahito était pourtant confronté à une véritable crise dont Iwali n'avait que faire. Le Grand Prêtre avait même eu l'impression que la situation amusait le gouverneur et que celui-ci, ayant de très rares raisons de se réjouir de sa présence en Atora, était particulièrement amusé par cette distraction face à ses propres soucis.

Les prêcheurs errants, mendiant leur nourriture en échange de beaux discours, étaient nombreux dans le pays. Il y en avait toujours eu. Il y en aurait toujours. La plupart respectait globalement les dogmes et

interprétations du Temple. Il y avait de temps à autre de petites hérésies qu'il convenait de réprimer mais rien de bien grave.

Cette fois, il en était tout autrement.

Première différence : il étaient deux, agissant de façon coordonnée. Taeo, le premier, n'était pas n'importe qui : il s'agissait du fils de Matauran. Et invoquer ce nom était tout sauf anodin. Matauran était un sage respecté, connu et que nul ne critiquait à la légère. Mais cela n'empêchait pas ce fils maudit de condamner le Temple et donc tout l'enseignement de son père.

Et tout cela parce qu'il « annonçait » son cousin, un cancre qui n'avait pas achevé ses études mais s'évertuait à critiquer le Temple. Ce cousin, Faito, remettait en cause tout l'enseignement traditionnel. Pire que tout, il remettait en cause le clergé, ses pratiques voire son existence même.

Et des gens se mettaient à refuser de payer les impôts au Temple. C'était même une véritable épidémie.

Iwali avait juste répondu que seuls les impôts à l'Empereur lui importait. Ceux au Temple n'était pas de son ressors. Mais la coercition était désormais un monopole impérial !

Enfin, ce Faito n'hésitait pas à inciter des étrangers à se convertir à la religion du dieu unique. Et cela remettait en cause tous les équilibres.

25

Sur sa couche, Faturi avait du mal à dormir. Elle pensait à cet homme, Faito. On parlait beaucoup de lui en ville. Il approchait. Il y a quelques années, Faturi l'avait initié aux plaisirs de la chair, avec son cousin Taeo. Elle s'en souvenait très bien.

D'ailleurs, elle s'était longtemps demandé pourquoi elle s'en souvenait ainsi, pourquoi ces deux hommes l'avait marquée. Les hommes, surtout à l'époque, beaucoup moins désormais, se succédaient pourtant avec une grande fréquence sur sa couche. Alors, pourquoi eux ? De simples étudiants, pas même encore des prêtres. Et ils ne devinrent finalement pas des prêtres.

La conclusion était évidente mais elle faisait sourire Faturi. Eh bien oui, elle était tombée amoureuse de cet homme et son cousin lui était associé dans sa mémoire. Elle se moquait tellement de ses employées qui croyaient pouvoir être épousées ! Il est sans doute bien vrai que l'on est puni par là où l'on a péché. A force de se moquer des filles qui croyaient susciter de l'amour chez des clients, elle était tombée amoureuse d'un client qu'elle n'avait servi qu'une seule fois.

Il lui arrivait de se faire plaisir seule sur sa couche. Souvent, pour se rappeler sa jeunesse, elle

songeait alors à celui qui l'avait dépucelée. Parfois à tel ou tel client qu'elle avait croisé. Ce soir là, elle se fit plaisir en songeant à Faito et Taeo.

Si son cœur s'emballait, sa raison, elle, tentait à toute force de garder les pieds sur terre. Croire qu'un homme pourrait l'aimer, croire qu'il se souviendrait d'elle, quelle bêtise ! Alors, que sa main se promenait sur son corps et ses doigts dans son corps, cela réconciliait les différents aspects de son être. Mais elle ne parvenait toujours pas à dormir. Se tourner et se retourner sur sa couche aggravait plutôt son insomnie.

En soupirant, exaspérée, Faturi se décida à se lever. Son appartement se trouvait au deuxième étage de son établissement. Au même niveau, il y avait des chambres de clients mais tout était calme. Elle était la seule à ne pas dormir. Elle regarda par une fenêtre et constata que la nuit était bien noire, Tane étant, lui, bien parti se coucher, même si la lueur de Fatia, elle, rougeoyait dans le ciel.

Faturi chercha dans ses placards et trouva ce dont elle avait besoin. Une petite bouteille contenait de la liqueur d'herbes calmantes. Elle en versa une petite dose au fond d'un bol et couvrit de vin. Elle mélangea les deux liquides avec une cuillère et but la boisson calmante. Elle retourna se coucher et s'endormit.

26

La garnison s'était installée dans une grotte naturelle, là où des Reptiliens s'étaient eux-mêmes cachés. Au-dessus, la tour de guet s'élevait doucement, au fil des rangées de briques ou de pierre taillées qui s'ajoutaient chaque jour. Le chemin passait au pied de la grotte, dans une sorte de petite vallée inondée en cas de pluie.

D'un côté, le chemin descendait vers la vallée, vers les villages atorans. De l'autre, il serpentait sur le vaste plateau et allait se perdre, au-delà, dans le grand désert qui séparait Atora de Wadul.

Il n'y avait que quelques dizaines d'hommes destinés à résider ici. Aux soldats impériaux s'ajoutaient, durant le chantier, les ouvriers atorans. Des porteurs ramenaient, tous les deux ou trois jours, de la nourriture depuis la vallée. L'eau se trouvait sur place. Les matériaux de construction aussi.

Mais les officiers étaient inquiets. Il faudrait de longues heures pour aller chercher des renforts dans la vallée. Si les Waduliens attaquaient en force, il était hautement probable que la garnison serait massacrée.

Les attaques dispersées avaient décru ces derniers temps. Mais personne n'était dupe. Les Waduliens avaient sans doute ramené chez eux

suffisamment de pupuias pour en faire l'élevage mais leur volonté de conquérir Atora et, au-delà, sans doute la totalité de l'Empire de Tagelda, n'avait pas dû faiblir. Une attaque massive était donc à redouter.

La grotte avait été aménagée en base permanente : on avait creusé son plafond pour accéder directement à l'intérieur de la tour de guet. Son entrée avait été dotée d'une porte et fermée par un mur solide percé de meurtrières. Un puits avait été aussi aménagé, au fond, pour accéder aisément à un petit réservoir d'eau douce et pure au milieu des stalagmites et des stalactites. Si la tour avait un rôle opérationnel de surveillance, la base de vie avait été plutôt aménagée dans la grotte, éclairée par des lampes à huile. La grotte était destinée à permettre aux soldats de dormir en paix, bien protégés.

En attendant une prochaine et probable attaque wadulienne, des patrouilles circulaient dans l'ensemble de la zone, notamment sur le chemin menant vers le désert.

Un officier regardait le lointain, vers l'intérieur du vaste plateau rocheux, vers le désert que l'on devinait à l'horizon. Une patrouille ne devrait pas tarder à rentrer. Mais il ressentait une crainte diffuse. Comme si cette ombre étrange et mobile qu'il voyait sur le sol constituait une menace.

Puis il leva la tête vers le ciel.

27

Sur la route entre Orota et Puofai, Faito marchait doucement et en silence. Il était suivi par une douzaine de disciples. La plupart de ceux qui l'écoutaient restaient dans leurs villages et c'était d'ailleurs ce qu'il leur demandait : il fallait continuer de cultiver, de fabriquer des objets artisanaux et de réaliser les mille activités nécessaires à la vie quotidienne. La vie d'un prédicateur itinérant n'était pas un modèle pour tous.

Jusqu'à présent, il n'avait rencontré aucune difficulté à se nourrir ou se loger. Sa réputation le précédait. Il lui arrivait de soigner des gens, simplement pour les aider. Même si, pour certains, il s'agissait de miracles ou, pour d'autres, de magie.

Faito marchait en tête mais, régulièrement, il se retournait et vérifiait que ceux qui l'accompagnaient ne rencontraient pas de difficultés à le suivre. Il réalisait, au fur et à mesure de son voyage, combien tout était lié. Il mangeait, il défèquait, ses fèces nourrissaient des plantes qui nourriraient des pupuias et, pour finir, les pupuias seraient sa propre nourriture. Le dieu unique n'était unique que parce que tout était lié, tout était l'Unique.

Il fallait qu'il parvienne à expliquer cela à ses disciples. Mais cela allait beaucoup plus loin que la

seule contestation de rituels et de hiérarchies. Est-ce que ce message serait bien compris ?

Soudain, il vit trois hommes assis sur une grande pierre sur le bord du chemin. De toute évidence, ils l'attendaient. De loin, le groupe ne semblait pas être particulier mais, en s'approchant, les disciples s'agitèrent et Faito en comprenaient bien la raison. Il s'agissait de trois Reptiliens.

En arrivant à leur niveau, celui qui était le chef des trois Reptiliens se leva et vint se placer au milieu de la route. Faito s'arrêta. Les deux se saluèrent.

« Es-tu bien Faito, celui dont tout le monde parle ? »

« Je ne sais pas si tout le monde parle de moi mais mon nom est Faito. Que puis-je pour t'aider ? »

« Ta vision du Dieu Unique nous intéresse. Plusieurs de mes hommes ont assisté, discrètement, à tes prédications. Accepterais-tu de nous accompagner à la cour de l'Empereur de Wadul, Umbusi ? »

« Je suis désolé mais je dois me rendre au Temple pour me confronter au Grand Prêtre. Je dois délivrer le message que le dieu unique m'a demandé de répandre. »

« Je comprends. Et, ensuite, accepterais-tu de nous accompagner ? »

« Nous verrons cela en temps utile. Mais, avant d'être un digne adorateur, respectes-tu les lois du dieu unique ? »

« Je suis soldat. Je me dois de me battre, de tuer parfois. Je sais que le dieu unique n'aime pas cela. »

« En effet. Mais tu poursuis pourtant ton œuvre tout en sachant qu'elle est mauvaise ? »

« Ai-je réellement le choix ? »

« Oui. Tu peux choisir de ne pas être violent. Quand tu seras prêt, tu pourras nous accompagner mais ce n'est pas encore le cas. »

Faisant un écart pour contourner l'officier, Faito reprit son chemin. Les disciples s'entre-regardèrent tout en suivant leur maître. Seuls les trois Waduliens ne bougèrent pas.

Tout d'un coup, un cri déchira le silence tombé sur la route. Un dragon, dissimulé sous une couche de poussière, s'était redressé et regardait avec appétit le petit groupe de disciples. Certains voulurent fuir devant cette apparition effrayante mais aucun n'osait doubler Faito. Celui-ci s'était retourné, avait vu le dragon mais ne changea pas le rythme de sa marche.

L'officier wadulien donna un ordre bref et le dragon s'aplatit sur le sol. Les soldats waduliens se révélèrent alors, soulevant à leur tour la poussière sous laquelle ils s'étaient dissimulés. Bien qu'ayant subi de lourdes pertes lors de la bataille dans la montagne, la troupe restait imposante et comportait encore plusieurs dizaines de soldats.

« Que fait-on désormais ? » demanda un adjoint de l'officier principal.

Ce dernier, qui était celui qui avait parlé avec Faito, lui répondit sèchement : « nous poursuivons notre mission. Ce prédicateur est intéressant mais, pour l'instant, les ordres directs de l'Empereur ne le concernent pas. Nous devons, de toute façon, chercher à nous concilier les habitants du pays. »

Tane était haut dans le ciel. La journée était loin d'être terminée. Fatia, pour sa part, commençait à s'éloigner. L'été ne durerait plus très longtemps. La troupe wadulienne avait encore bien des tâches à faire, surtout que la bataille de la montagne, qui n'était pas prévue, les avait bien affaiblis.

Heureusement, le dragon qui les accompagnait avait repéré la construction de la tour de guet. Il avait pu alerter la troupe qui avançait vers le piège tendu par les militaires de Tagelda. Il avait ensuite apporté sa contribution à la victoire en fondant depuis le ciel vers les ennemis, tuant notamment un officier avec son nuage de venin corrosif. Ses victimes, comme toujours, s'étaient senties brûler sous l'effet de l'acide.

La troupe de renfort devrait bientôt arriver dans la région. Il s'agissait désormais de détruire une garnison et d'installer une base permanente. Wadul abattrait Tagelda. C'était leur défi historique.

Loin de ces enjeux militaires et géopolitiques, Faito poursuivait son chemin avec ses disciples.

28

Dissimulé dans l'ombre d'un mur, alors que Tane était déjà couché, Taeo regardait l'auberge de Faturi. Il vit sortir, encore une fois, comme les jours précédents, la même jeune femme. Taeo la suivit dans les rues étroites de Puofai, veillant à rester le plus invisible et silencieux possible. Il savait où cette jeune prostituée se rendait. Il voulait simplement être certain de l'identité de son client.

Malgré l'invitation de Faturi, Taeo s'était refusé à demander le gîte et le couvert dans l'auberge. Cela aurait été trop impur. Et ce n'était pas nécessaire, de toute façon. Il pouvait dormir dans des abris variés, de simples cagibis ou bien sous des arches. Et il parvenait à se nourrir grâce aux offrandes de ceux qui l'écoutaient.

Taeo savait que Faito approchait. Il avançait bien lentement mais il prêchait sur la route, restant souvent plusieurs jours dans le même village. Quand les deux cousins seraient-ils réunis ? Pas encore avant de nombreux jours, sans doute.

Mais cela ne devait pas l'empêcher de préparer le terrain et de prêcher lui-même.

La jeune femme monta les marches du temple. Cette fois, Taeo la suivit en restant au maximum silencieux et dans l'ombre des murs des bâtiments

latéraux. Mais ces précautions étaient sans doute inutiles : la jeune femme ne se retourna pas une seule fois. Elle savait où elle allait et était sans crainte.

La voyant approcher, deux gardes s'écartèrent en riant entre eux. Ils descendirent l'escalier en se retournant pour regarder la prostituée. Taeo put ainsi les contourner sans que nul ne s'occupe de lui ou ne le remarque. Puis, une fois suffisamment éloignés, les deux gardes reprirent leur faction, conservant un air joyeux et moqueur.

La jeune femme frappa à la porte de la résidence du Grand Prêtre. Le cœur de Taeo battait la chamade. Il se doutait de ce qu'il pouvait désormais constater de ses propres yeux. Le Grand Prêtre ouvrit la porte lui-même et fit entrer la prostituée, visiblement habituée des lieux.

Taeo était partagé entre la colère de voir le Temple ainsi profané et la satisfaction d'avoir eu raison dans ses doutes. Sans doute, malgré tout, un petit cri lui échappa-t-il. Les gardes se retournèrent vers lui. Taeo put s'enfuir mais il avait été vu. Il avait été reconnu. Un des gardes le poursuivit quelques minutes dans les rues sombres avant d'abandonner et de revenir au Temple.

L'autre garde se précipita pour informer le Grand Prêtre de l'incident. La prostituée eut bien du mal, ensuite, à le détendre.

Des ordres furent donnés.

29

Faturi voyageait à dos de pupuia. Elle veillait à aller vite. Il fallait qu'elle arrive à sa première auberge avant Faito. L'auberge dans la capitale avait été confiée à une des filles, plus dégourdie que les autres et qui, souvent, l'aidait à gérer le lieu. Comme pour la première auberge, Faturi réfléchissait à la nommer gérante.

Au rythme de la démarche du pupuia, Faturi laissait vagabonder ses pensées. Elle continuait de songer à Faito tout en se moquant d'elle-même. Elle ne pouvait pas être plus indulgente avec elle-même qu'elle ne l'était avec les filles qui rêvaient de se marier avec un client.

Même si elle était une imbécile de penser que Faito se souviendrait d'elle, elle ne pouvait pas s'en empêcher. On commençait à beaucoup parler de ses prédications dans la capitale. Et puis il y avait le discours de Faito, qui remettait en cause les pesantes hiérarchies, les cultes interminables, les lourds impôts religieux qui s'ajoutaient aux impôts impériaux… Tout cela plaisait à Faturi.

La prédication de Taeo préparait la capitale à l'arrivée de Faito. Mais si ce dernier ne semblait pas avoir pris de position au sujet des auberges, celles-ci semblaient devenir une obsession chez Taeo. Ce n'était

pas bon pour le commerce. Faturi se dit qu'il faudrait en discuter avec Faito pour qu'il calme son cousin.

Elle arriva à sa première auberge suffisamment de temps avant Faito. Elle put donner des ordres.

Faito prêchait sur la place d'un village proche. Faturi emporta un linge précieux et un parfum coûteux et se rendit à pied dans ce village. Elle attendit la fin de la prédication. Les villageois et les autres Atorans venus assister à la prédication exprimèrent leur enthousiasme puis se dispersèrent.

Puis, tandis que Faito se concertait avec ses disciples sur l'endroit où ils dormiraient, Faturi s'approcha. Elle s'agenouilla aux pieds du prédicateur et lui lava les pieds avec le parfum précieux.

Les disciples furent saisis d'horreur : la profession de Faturi était connue. Mais Faito ne réagit d'abord pas.

« Me reconnais-tu ? » demanda Faturi en continuant son ouvrage.

« Oui, je te reconnais. Mais j'ai renoncé aux femmes, tu le sais. »

« Tous les prêtres disent cela. Tous les prédicateurs en font de même, comme si les plaisirs que notre dieu unique nous accorde étaient mauvais et, donc, que notre dieu était mauvais. »

« Il n'est nul mal à se marier et à tirer plaisir de ce mariage. »

« Quelle différence fais-tu ? Est-ce que la bénédiction d'un prêtre changerait quelque chose ? »

« Ce n'est pas la bénédiction qui change les choses mais l'esprit de l'acte. La femme doit être respectée et son plaisir est autant important que celui de l'homme. Le mal consiste en l'égoïsme de l'homme recourant à des femmes vénales. »

« Tu demandais à tes disciples où tu pourrais loger. Tu viendras dans mon auberge. Je t'y invite. Tu y mangeras et tu y dormiras. Mais nulle femme ne te tentera, tu en as mon engagement. Tu dois te reposer avant d'entrer dans Puofai dès demain. Affronter les prêtres sera une épreuve. »

« Je sais. Mais c'est ma mission, mon destin. Cependant, je marquerai plusieurs étapes jusqu'à Puofai. Il me faut encore prêcher. »

Faturi se releva et saisit la main de Faito. Elle le regarda dans les yeux. Jamais elle n'avait regardé ainsi un homme. Mais cet homme était plus qu'un homme, un client potentiel. Cet homme allait, elle en était sure, changer sa vie.

« Venez ! » ordonna-t-elle aux disciples.

Elle garda la main de Faito dans la sienne et elle le guida jusqu'à son auberge. Ils étaient suivis par les disciples d'un pas hésitant. Se fourvoyer dans un tel endroit...

Plusieurs chambres avaient été libérées. Voyant des couches confortables et des plats abondants les

attendant, les disciples oublièrent rapidement leurs hésitations, leurs réticences et leurs craintes.

Les disciples se répartirent entre plusieurs chambres. Faito bénéficia d'une chambre particulière.

Restée seule avec le prédicateur, Faturi l'aida à se déshabiller et elle lui servit son bain comme une jeune apprentie. Elle était heureuse d'être ainsi sa servante.

Fidèle à sa promesse, elle ne tenta pas d'exciter les désirs de Faito. Et celui-ci resta stoïque, la laissant réaliser son ouvrage. Oui, cette femme avait raison. Il ne devait pas craindre ce que le dieu unique avait conçu et voulu.

Il s'allongea sur sa couche confortable. Il n'en avait pas connue de pareille depuis bien longtemps. Il s'endormit rapidement.

Faturi resta quelques instants à genoux à côté de la couche. Elle le regardait dormir. Elle le regardait respirer. Elle le regardait, c'est tout.

Cet homme allait changer sa vie. Elle le savait.

Elle ne sortit pas de la chambre. Elle fit ce qu'aucune fille ne fait jamais dans les auberges sauf quand elle est punie. Faturi s'allongea sur le sol à côté de la couche de Faito.

Elle s'endormit en le regardant. Elle était heureuse d'être à côté de lui et de le servir.

30

Tane se levait doucement et sa lueur commençait à illuminer l'horizon. Les murailles de Puofai semblaient protéger la ville contre la lumière et maintenaient leur proximité dans l'ombre tandis que, à leur sommet, apparaissait la lumière crue de l'étoile. Les pierres protégeaient la ville non seulement d'attaques ennemies mais aussi des premières lueurs du jour.

Les hauts murs comprenaient un chemin de ronde et, au sein de celui-ci, de nombreuses niches où pouvaient s'abriter des soldats. Certaines permettaient à des sentinelles de s'abriter de la pluie ou même de dormir tandis que d'autres assuraient la garde.

C'est dans une telle niche que Taeo avait trouvé refuge. C'était un endroit où il passait souvent la nuit. Il dormait encore quand la lumière de Tane le réveilla en sursaut. En suivant la prostituée jusqu'au domicile du Grand Prêtre puis en fuyant dans les rues sombres de la capitale pour échapper au garde qui le poursuivait, il s'était couché tard.

Mais il devait prêcher. Il devait dénoncer la corruption du Temple. C'est ainsi qu'il préparerait la venue de son cousin. C'est ainsi qu'il préparerait la grande réforme du culte du dieu unique. C'est ainsi qu'il accomplirait son destin.

Il quitta sa cache et se dirigea vers une petite place, pas très éloignée de l'auberge de Faturi. Il avait l'habitude d'y prêcher en se juchant sur une grosse pierre qui se trouvait dans un coin, en pleine lumière de Tane dans l'après-midi.

Sur le chemin, il s'arrêta à une fontaine pour boire de l'eau et se laver un peu. Il devait être pur pour prêcher et abreuvé pour parler toute la journée. Oh, bien sûr, il s'accordait des pauses, notamment pour boire et manger. Il savait que les meilleurs plats, des côtes de pupuias grillées par exemple, étaient souvent des cadeaux de Faturi apportés par des serviteurs.

Il traversa la place. Des gens l'aperçurent approcher. Ils appelèrent des amis. Certains venaient spécialement dans ce quartier pour écouter Taeo.

Alors qu'il arrivait à sa pierre, située contre un mur, au débouché d'une ruelle, Taeo fut tiré vers l'obscurité. On lui avait placé un petit coussin sur le visage pour l'empêcher de crier. Taeo avait du mal à respirer. Il se débattait.

Une douleur épouvantable le traversa.

Il s'effondra à genoux sur le sol. Plus rien n'obstruait sa bouche. Ce n'était plus nécessaire. Le sang jaillissait de son ventre et de son dos. Taeo tentait de retenir sa vie en plaquant ses mains sur la plaie de son ventre. Il devait prêcher, pas déjà mourir.

La lame glissa sans bruit sur sa gorge.

31

Tous les pèlerins voyageant en groupes respectaient une coutume : celle de partager un repas la veille de se rendre, dès le matin suivant, au Temple. Il s'agissait que chacun mange la même chose, un plat simple de pauvre, une sorte de galette, accompagnée d'un vin doux. Pas de pupuia pour ce repas rituel. Pas de fruit. Juste une galette et du vin.

Alors que Faito, portant son bâton de marche, se tournait vers Faturi pour la remercier de son hospitalité et la saluer avant de la quitter, celle-ci l'interrompit.

« Où comptes-tu réaliser ton repas rituel avec tes disciples avant de te rendre au Temple ? »

« Je comptais prêcher et demander l'aumône dans la capitale, attendant qu'une famille nous invite. »

« Tu as ton invitation. Mon auberge possède une salle à l'arrière pour les repas de groupe. Aucune fille ne t'y importunera. Tu pourras dormir au deuxième étage, comme ici, comme tes disciples. »

« Pourquoi nous aides-tu ainsi ? »

« Parce qu'il me faut aider mon prochain. N'est-ce pas ce que tu prêches ? »

« Je te remercie, Faturi. »

« Et moi je te rends grâce de vouloir changer ce pays, changer ce monde. Nous en avons besoin. Pas

seulement pour mieux servir notre dieu unique. Il nous fait aussi vivre davantage heureux, tous ensemble, les uns avec les autres, les uns pour les autres. »

« Bientôt, tu prêcheras, toi aussi ! » se moqua gentiment Faito.

« A chacun son métier… Mais je vais te suivre, à mon tour. »

Elle ne put s'empêcher de le serrer dans ses bras. Il se laissa faire et, à son tour, la serra dans ses bras. Serrer ainsi un corps de femme ne lui était pas indifférent. Il ne pouvait pas le nier. Mais il devait accomplir sa mission. Elle ne le tentait pas : s'il était tenté, c'était de sa faute.

Ils se séparèrent. Il sortit du bâtiment pour retrouver ses disciples qui attendaient dehors. Elle alla voir un messager professionnel qui avait dormi dans l'auberge. Elle le paya pour faire parvenir une lettre à l'autre auberge, pour que tout soit prêt quand ils arriveraient.

Quand Faturi eut saisi elle aussi un bâton de marche, renonçant à voyager sur un pupuia, et eut rejoint le groupe des disciples, Faito se mit en route. Et les disciples, dont Faturi, le suivirent au rythme de son pas.

Faito avait prévu plusieurs haltes dans divers villages pour prêcher. Il faudrait encore plusieurs jours pour rejoindre la capitale.

32

Le palais du gouverneur résonnait de cris, d'ordres, de bruits divers liés à l'agitation. Iwali hurlait sur ses subordonnés, ce qui était inhabituel. Désormais, il savait que sa vie ne tenait plus qu'à un fil.

L'invasion wadulienne n'était plus une crainte. Elle était désormais une réalité. Une garnison entière avait été défaite. Une des nouvelles tours de guet avait été prise, amorce d'une tête de pont permanente. Et si les Reptiliens arrivaient jusqu'à la capitale, Iwali ne survivrait pas. Même s'il fuyait et échappait aux Waduliens, il serait sans aucun doute arrêté et exécuté pour incompétence voire trahison par son propre empire, celui qu'il avait servi toute sa vie.

Des messagers avaient été envoyés à travers toute la province pour que toutes les garnisons se mobilisent. Il s'agissait de faire converger l'essentiel des troupes dans la région d'Orota. Seuls quelques soldats seraient maintenus dans chaque ville pour garantir l'ordre au mieux. Le grand risque, c'était que les habitants d'Atora en profitent pour mener une révolte. Iwali avait envoyé un nouveau message à l'Empereur. Il avait besoin, absolument besoin, des renforts qu'il réclamait depuis longtemps.

Mais il fallait parer au plus urgent. Il ne s'agissait plus de prévoir des catastrophes, d'envisager des risques. Iwali devait devait faire face aux menaces réelles. Déjà, il fallait stopper l'attaque, stopper la progression des envahisseurs. Ensuite, il faudrait contre-attaquer, reprendre la tour de guet.

Une fois cela fait, il faudrait mener des expéditions par la route du désert. Des troupes importantes laissent nécessairement des traces. Il serait alors possible de les suivre, de savoir par où passer, de trouver les points d'eau. Peut-être faudrait-il détruire ou empoisonner les points d'eau afin d'empêcher les Waduliens de revenir en force.

Iwali était dans la salle de réunion. Il était debout et s'appuyait sur la table comportant la carte de la province. Il l'examinait dans ses détails, tentait de calculer ses chances de succès en regardant les différentes figurines posées sur la table.

Iwali était désormais seul. Ses officiers étaient partis. Tous avaient une mission. La guerre que redoutait Iwali était désormais une réalité. Et il n'avait reçu aucun soutien, aucun message, de la part de l'Empereur, si ce n'est, il y a longtemps déjà, un message lui disant de se débrouiller.

Iwali était seul. Et il le savait.

33

Le trajet prit encore plusieurs jours. Faito devait s'arrêter plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité : des foules se précipitaient à sa rencontre, lui demandaient de prêcher et peinaient ensuite à se disperser. Parfois, on demandait à Faito de soigner des malades. Il appliquait alors son savoir mais n'était pas médecin. Et toutes les maladies ne se guérissaient pas forcément facilement. Mais nul n'était déçu. Au moins, Faito consolait.

Le soir venu, Faito et ses disciples étaient le plus souvent invités à dormir chez un notable qui les nourrissait. Etre appelé à ne plus payer les impôts au Temple, cela plaisait. Bizarrement, quand Faito rappelait la nécessité de partager la richesse avec les pauvres, l'enthousiasme était moindre.

Enfin, les remparts de Puofai furent en vue. Là encore, une foule considérable se massait le long de la route. Faito dut de nouveau s'arrêter, prêcher, accepter qu'on le promène sur un pupuia. Il était gêné qu'on lui rende tant d'honneurs, lui l'humble serviteur du dieu unique.

Quand l'arrivée dans la capitale sembla imminente, Faturi signala à Faito qu'il conviendrait de prévenir son auberge pour que tout soit préparé. Le

prêcheur envoya alors deux disciples en avance. Ils savaient où aller : un puits sur une place célèbre.

En effet, en arrivant, ils trouvèrent des serviteurs transportant de l'eau pour l'auberge. Les activités de l'établissement supposaient de nombreux trajets et rencontrer les porteurs d'eau ne nécessitait donc que d'attendre peu de temps. En les suivant, ils ne se trompèrent pas d'auberge.

En recevant les messagers, la gérante donna les ordres prévus. Elle aussi attendait avec impatience de rencontrer celui que l'on présentait comme un prophète, un messager du dieu unique. Et les filles de joie étaient elles aussi dans l'attente, même si elles savaient que leur métier consistait à commettre des péchés selon les règles fixées par les prêtres du Temple. Après tout, les prêtres aussi étaient leurs clients réguliers. Alors ces péchés ne devaient pas être si grave.

Faito réussit à franchir les portes de Puofai, malgré la foule. Il prêcha une dernière fois sur une place qui fut remplie de monde. Quand, enfin, la foule se dispersa, Faito soupira.

Il était temps d'aller dîner. Il fallait se préparer à affronter les clercs du Temple.

Il s'inquiéta de ne pas avoir de nouvelles de son cousin. Mais on lui dit qu'il avait disparu depuis plusieurs jours.

34

Faito était contrarié de ne pas avoir de nouvelles de Taeo. Celui-ci, lui avait-on dit, avait appris qu'il arrivait et qu'il devait donc laisser la place. Il avait préparé le terrain mais, désormais, venait celui qui planterait les graines. Face à tant de déférence, Faito était gêné voire même mécontent. On lui donnait une importance qu'il ne voulait pas avoir.

Mais, avant d'affronter les prêtres du Temple, il devait suivre la coutume, respecter les rites. Il n'irait pas seul au Temple. Il serait accompagné de ses disciples. Il devait donc dîner avec eux, partager cet ultime repas. Puis il devrait dormir.

Comment allait réagir le Grand Prêtre ? Faito avait quelques craintes. Même si Tahito était un vague cousin de la mère du prophète, il ne devait guère aimer les positions hétérodoxes prêchées par Faito, en particulier celles sur les impôts. Connaissait-il ce lien de famille, d'ailleurs ? Savait-il que Faito était le fils de Matuahine ? Se souvenait-il seulement, après toutes ces années, que Matuahine était membre de sa grande famille ?

S'il devait y avoir un incident, Faito devait donner ses instructions dès le dîner.

Les disciples s'étaient répartis dans les chambres réservées par Faturi dans l'auberge. Ils partageaient à plusieurs chaque chambre mais personne ne s'en plaignait : il était déjà extraordinaire d'être ainsi invité dans une auberge à la mode. Faito, lui, fut invité dans la chambre de Faturi. Elle lui céda sa couche et fit installer une paillasse posée à même le sol dont elle se contenterait.

L'auberge poursuivait son fonctionnement ordinaire et les chambres du premier étage continuaient de recevoir les clients des filles. Bizarrement, ce soir-là, il y eut une affluence particulière et chaque fille travailla bien plus que d'habitude, même si les clients se plaignaient de ne pas croiser cet homme dont on parlait dans tout le pays.

Faturi accompagna Faito dans la salle de réception particulière. Elle était séparée de la salle principale du premier étage et on y accédait par l'escalier qui desservait les étages de chambres ordinaires, pas celles des filles. Et on ne risquait pas, dans cette partie de l'auberge, de croiser une fille ou un des clients d'une fille.

La cuisine, cependant, desservait les deux parties de l'auberge par deux portes séparées. Quand l'heure fut venue, Faturi donna les ordres nécessaires à la cuisine.

La maîtresse de maison fit installer Faito à la place d'honneur, en bout de table. Elle-même se mit à sa droite, en tant qu'hôtesse. Puis les différents disciples se

placèrent spontanément plus ou moins loin selon leur ancienneté dans le groupe. Il n'y eut aucune dispute.

Le dernier repas avant de se rendre au Temple devait suivre un rituel précis. Les plats servis n'étaient pas n'importe lesquels. Le lendemain, personne, parmi les présents, n'absorberait la moindre boisson ou la moindre nourriture jusqu'à sa sortie du Temple.

Comme la coutume l'exigeait, le guide du groupe, normalement un prêtre, devait prendre la parole avant le premier plat. Faito se résigna à se lever devant l'insistance par gestes de Faturi et le silence attentif des autres.

« Ma sœur, mes frères, demain nous nous rendrons au Temple. Nous affronterons une épreuve pour le plus grand service du Dieu Unique. Si tel est Son désir, Tahito pourra nous faire mettre à mort. Mais nous ne devrons jamais renoncer à notre foi dans notre dieu. Certains d'entre vous auront peur. Certains renieront leur engagement et leur foi. Sachez leur pardonner. »

Il se tut un instant, regardant chaque disciple, l'un après l'autre, avec un sourire triste mais compatissant. Tous, sauf Faturi, semblaient outrés que leur maître puisse douter d'eux. Faturi savait. Faturi connaissait les hommes. Faturi reconnaissait dans les prédictions de Faito des évidences.

Faito reprit ensuite son discours.

« Ma mission parmi les hommes s'achève. Je vous quitterai bientôt. Ce sera alors à vous de poursuivre

la mission. Vous irez parmi les peuples prêcher l'amour du Dieu Unique. Que nul n'ignore son existence et ses lois. Que la paix soit avec chacun dans l'amour du Dieu Unique. »

Faito se rassit. Les disciples s'entre-regardaient, se demandant ce que signifiaient ces paroles.

Puis Faturi claqua trois fois dans les mains. Le service débuta. On amena des cuisines des galettes rituelles sur un grand plat et du vin dans des amphores massives.

Faito se leva de nouveau et s'adressa à ses disciples.

« Je suis ce que je mange. Mon sang est ce que je bois. C'est pourquoi l'impur ne doit pas approcher ma bouche car, dès lors, je deviens impur. Nous devons partager ce que nous avons, ce que nous savons, ce que nous mangeons. »

Il marqua une pause dans un silence complet. Nul n'osait même, peut-être, respirer.

Faito se saisit alors d'une galette.

« Ceci est mon corps. »

Il la déchira en deux. Puis il fit le tour de la table en donnant un morceau de la galette à chacun. Il garda le dernier morceau et le mangea, alors imité par les autres.

Puis il prit une coupe, y versa du vin. Il brandit la coupe en disant : « ceci est mon sang ». Il recommença le tour de la table, invitant chacun à boire une gorgée de vin. Il termina, à la fin, la coupe.

Les disciples continuaient de se regarder les uns les autres. Beaucoup ne comprenaient absolument pas ce que leur maître avait fait. Faturi observait Faito, comme illuminée. Elle savait qu'il serait son maître jusqu'à la fin de ses jours.

Comme l'exigeait le rituel, le reste du repas se déroula dans un silence de recueillement.

Lorsque tout fut achevé, Faito se leva pour prononcer les dernières paroles qui devaient être dites.

« Vous ferez cela en mémoire de moi. Vous ferez cela pour honorer le Dieu Unique. Et, demain, nous irons au Temple pour servir la gloire du Dieu Unique. En attendant, il convient de dormir dans la paix. »

Faito fut le premier à quitter la salle, suivi par Faturi. Les autres disciples les imitèrent. Chacun retourna à sa chambre.

Contrairement à son habitude, Faito eut du mal à s'endormir. Il craignait de ne pas avoir été compris par ses disciples. Il craignait, le lendemain, la visite du Temple. Il craignait d'affronter Tahito, du moins si celui-ci acceptait l'affrontement. Il craignait de ne pas avoir la carrure et la foi pour défendre son dieu.

Sur sa paillasse, Faturi regardait Faito. Elle avait refusé qu'ils échangent leurs places. Elle voulait, avait-elle justifié, que Faito dorme au mieux pour son épreuve du lendemain. Comment une patronne d'auberge, une prostituée, pouvait-elle espérer qu'un tel homme pose son regard sur elle ? Qu'importe ! Faturi aimait Faito

d'un amour tel qu'il n'avait pas besoin d'être réciproque.

Dans l'auberge, les clients ordinaires étaient eux aussi partis se coucher. Il était temps de servir les clients extraordinaires, ceux que l'on visitait mais que l'on ne devait pas voir dans une auberge. Et l'activité intense de la soirée avait bien fatigué les filles.

La fille dédiée à la visite la plus importante quitta malgré tout l'auberge et se dirigea vers le Temple. Elle baillait tous les trois pas mais elle savait qu'elle n'avait pas le choix. Et ce client payait bien pour un office, finalement, peu fatiguant.

Les gardes du Temple firent mine, une nouvelle fois, de ne pas la voir. Elle frappa à la porte du Grand Prêtre. Celui-ci lui ouvrit et la fit rentrer.

« Tu as l'air bien fatiguée, ce soir » lui reprocha-t-il.

« Oui, nous avons beaucoup travaillé. Que Faito dorme à l'auberge avant de se rendre demain au Temple a attiré beaucoup de clients. Mais je vais faire mon travail comme il convient ! »

Tahito se prêta aux jeux érotiques habituels mais avec moins d'entrain. La fille lui dit qu'il devait, lui aussi, être fatigué. Il ne démentit pas.

Mais, en fait, il réfléchissait.

Il devait se débarrasser de Faito avant une joute verbale qu'il craignait de perdre publiquement.

35

Faito se leva de bonne heure. Tane n'était pas encore réellement levé. Il y avait juste une vague lueur émanant de l'horizon. Mais Faito avait mal dormi tant il était préoccupé. Faturi l'entendit et se leva elle-même.

Elle lui prépara de l'eau pour les ablutions matinales. Mais pas de repas : le rituel exigeait que les visiteurs soient à jeun jusqu'à leur sortie du temple.

Tandis que Faturi, à genoux devant lui, nettoyait le corps de Faito avec un linge blanc humide, Faito ne put s'empêcher de désirer cette femme, ce qui la fit sourire. Enfin, cet homme daignait être un homme.

« Pourquoi m'aides-tu ainsi et me sers-tu bien au-delà d'un simple soutien charitable ? » lui demanda-t-il.

« Je crois en toi et je t'aime » répondit-elle.

Il hésita à répondre. De quel amour s'agissait-il ? Etait-ce un amour charnel (ce que Faito craignait) ou bien un amour mystique ? Et méritait-il cet amour ?

Devant le silence qui s'installa, Faturi s'enhardit.

« Maître, puis-je poser une question ? »

Faito l'invita, d'un geste, à s'exécuter comme s'il s'agissait d'une évidence. Pourquoi demander ?

« Pourquoi craindre l'amour charnel ? Le dieu unique n'a-t-il pas conçu l'homme et la femme pour

qu'ils se complètent ? Tout ce qui a sens dans ce monde ne vient-il pas de la volonté du dieu unique ? »

Faito regarda Faturi. Il savait que la question était difficile. Il y eut un silence assez long puis Faito répondit.

« L'amour qui sert l'union des êtres, l'amour vrai, est en effet voulu par le dieu unique. Il ne saurait être condamné. Mais parodier cet amour pour le réduire à un désir physique, pour soumettre sa partenaire, la réduire en esclavage de son désir personnel, voilà qui est mauvais. Il n'y a plus d'union entre deux êtres mais soumission, destruction de l'amour vrai. »

« Je comprends ce que tu veux dire mais bien des femmes qui vendent leurs services à des hommes vivent de cela et ont besoin de cela pour vivre. Je suis née pauvre. J'étais orpheline et abandonnée. Mon corps m'a donné un travail, une utilité pour aider les hommes, leur donner du plaisir. »

« Ce n'est pas la fille dans le besoin qui est pécheresse mais bien celui qui la réduit à son service. Il pourrait lui donner un autre travail ou, simplement, partager sa richesse avec elle par charité. »

Faturi sourit. Comme si des hommes pouvaient accepter de partager sans rien espérer en retour. Cet homme était bien naïf. Mais elle l'aimait.

Comme elle avait terminé les ablutions, elle se leva et fit face à Faito, leurs visages étant plus proches qu'il n'aurait fallu.

« Je voudrais m'unir à toi. Je t'aime plus que tout au monde. »

« J'ai une mission à... »

Il ne put finir sa phrase. Elle l'embrassait. Il la serra contre lui. Oui, cette femme était une pécheresse car elle incitait au péché mais ne voulait-elle pas le bien de chacun ? Même si, parfois, elle était dans l'erreur.

Quand elle n'eut plus de souffle, elle s'écarta de lui. Il ne la retint pas. Il la regarda comme s'il la voyait pour la première fois. Elle eut peur de l'avoir mis en colère même si elle ne pouvait s'empêcher de lui sourire car elle l'avait embrassé.

« J'ai une mission. Quand elle sera terminée, voudras-tu partir avec moi ? »

« Oui, je le veux. »

Elle n'avait pas réfléchi. C'était une évidence. A peine ces mots prononcés, elle se mit à réfléchir. Ce n'était pas compliqué : une gérante par maison. Leur couple aurait de l'argent pour vivre et élever des enfants. Lui, il pourrait continuer à prêcher.

Il lui sourit enfin.

« Merci pour tout » dit-il.

Puis il sortit de la chambre. Ses disciples dormaient encore. Il n'en réveilla aucun. Il irait seul au Temple. S'il devait en mourir, qu'il soit le seul à mourir.

Elle le suivit dans l'escalier.

Tous les deux ne faisaient aucun bruit. Il était de bonne heure. Il ne fallait pas réveiller les dormeurs, ni

les clients ni les disciples accueillis. Mais Faturi était inquiète. Elle ne pouvait s'en cacher.

Comment cette journée allait-elle se passer ? Elle craignait de le perdre. Elle le craignait d'autant plus qu'il lui avait suggéré de partir avec elle, elle qui n'était qu'une pécheresse, une moins que rien. Elle se moquait des filles rêvant de partir avec un client, d'épouser un client amoureux. Et la voilà qui allait partir avec un saint homme. Après tout, l'amour n'était-il pas le plus grand miracle du dieu unique ?

Il sortit dans la rue. Faturi restait derrière lui, à une distance certaine, suffisante pour que l'on ne puisse repérer au premier coup d'oeil qu'elle le suivait mais pas trop grande non plus pour éviter de le perdre de vue.

Tane commençait à illuminer l'horizon. Il allait jaillir bientôt au-dessus des toits de la ville.

Faito avançait. Il traversait la place, déserte à cette heure, là où un puits avait été le point de rendez-vous entre ses disciples et les serviteurs de l'auberge.

Un détachement imposant déboucha à cet instant sur la même place. Il s'agissait de gardes du Temple. L'officier reconnut Faito.

Faito ne bougea pas. Il attendit d'être arrêté. Son destin devait s'accomplir par la confrontation avec le Grand Prêtre et le reste du clergé. Faturi s'empêcha de hurler et fit promptement demi-tour.

36

Au pied des marches menant au palais du gouverneur, Tahito attendait avec impatience et appréhension. Il craignait des heurts, des débordements. Une révolution, peut-être. Voire une guerre civile. La place des prêtres, sa place en particulier, ses privilèges, pourraient être mis à bas au profit du petit peuple.

Arrêter cet agitateur de Faito au petit matin limitait les risques. Mais si ses disciples avaient résisté, appelé à l'aide…

Enfin, au bout de la rue, apparut le détachement que Tahito avait envoyé. Le Grand Prêtre regarda avec attention. Le détachement semblait entier, sans excitation particulière. Au milieu, on voyait un civil, grand et mince. Oui, cela devait être Faito. Il suivait sans résister. Il n'était pas même attaché.

D'abord, Tahito fut soulagé. Tout semblait s'être déroulé sans anicroche. L'agitateur avait été arrêté. Tout était fini pour lui. De tous les prédicateurs errants, celui-ci avait sans doute été le plus dangereux. Mais qu'importe, l'affaire était sur le point d'être terminée.

Le fait qu'il marche au milieu du détachement sans être entravé fit, soudain, germer une abominable idée dans la tête du Grand Prêtre. Et si le détachement avait été converti aux idées de cet agitateur ? Et si, de

suspect appréhendé, Faito était devenu le chef du détachement ? Et si ce détachement venait en fait non pas livrer Faito à la justice mais tuer Tahito, renverser le Temple et établir un nouveau pouvoir ?

Soudain, Tahito eut peur. Devait-il attendre le détachement ou bien fuir ? Certes, il saurait bientôt ce qu'il en serait mais ce serait alors trop tard pour fuir. A son âge, il ne pouvait, de toute façon, plus fuir. Alors, hésitant entre satisfaction et panique, Tahito attendit.

Le détachement s'arrêta à quelques pas du Grand Prêtre. L'officier s'avança, salua le Grand Prêtre avec déférence et le rassura aussitôt.

« Nous avons appréhendé le nommé Faito. Il n'a pas résisté et il était seul sur une place. »

Tahito soupira. Puis il donna l'ordre attendu.

« Montez la garde en bas de ces marches. Que l'officier choisisse trois hommes pour m'accompagner avec l'accusé afin de le mener devant le gouverneur. »

Faito fut visiblement surpris et osa protester.

« Grand Prêtre, c'est devant les prêtres du temple que je dois être mené afin que la vérité sur le meilleur service du dieu unique puisse être démontré. »

Mais Tahito ne daigna pas répondre. Il fallut, cette fois, emmener de force l'accusé. Le petit groupe commença l'ascension des marches vers le palais du gouverneur.

37

Une fois les gardes passés, dans la salle d'audience, Tahito trouva le gouverneur Iwali assis sur son trône. Il discutait avec deux officiers généraux en tenue de combat. Le Grand Prêtre resta à une certaine distance du trône pour éviter de s'immiscer dans des affaires qui ne le regardaient pas.

Derrière le Grand Prêtre, Faito était retenu de force par les gardes du Temple mais ne cherchait qu'à s'échapper, pas à blesser quiconque. Il regardait le Grand Prêtre, qui lui tournait le dos. Il regardait le gouverneur, qui avait visiblement d'autres affaires à traiter que la sienne.

Enfin, les deux officiers généraux saluèrent le gouverneur et se retirèrent. Ils passèrent devant Iwali, Faito et les gardes sans même leur adresser un regard. Ils étaient visiblement préoccupés. L'un avait été blessé et portait des bandages autour d'un bras.

Iwali soupira suffisamment fort pour être entendu de Faito. Il fit signe au petit groupe d'avancer.

« Eh bien, quelle est l'affaire ? Cet homme qui a été arrêté par les gardes du Temple est-il un Reptilien ? »

« Euh, non… Mais... » répondit Tahito, sans réfléchir tant la question lui sembla déconnectée de la situation.

« Alors en quoi est-ce que cela me concerne ? J'ai une invasion à juguler. »

« Votre Excellence, cet homme, nommé Faito, sème le trouble dans toute la province. »

Iwali soupira de nouveau. Puis il posa quelques questions au prisonnier.

« Eh bien, as-tu aidé les Reptiliens ? »

« Non, Votre Excellence. »

« As-tu souhaité le départ de l'Empire de la province d'Atora ? »

« Non, Votre Excellence. Seul le service du dieu unique m'intéresse. Je laisse les questions politiques à d'autres. Il m'importe peu que les Reptiliens se battent contre Tagelda. Il faut juste que le dieu unique soit bien servi. »

Tahito l'interrompit brutalement, montrant son agacement et tentant de dissimuler sa colère.

« Mais c'est le Temple qui connaît les voies du service du dieu unique. Et cet homme appelle à ne plus payer les impôts au Temple, à ne plus respecter le clergé… Cela sème le trouble dans toute la province d'Atora. »

« Ca suffit ! » hurla Iwali.

Puis le gouverneur reprit plus bas mais pas moins en colère.

« J'ai d'autres sujets de préoccupations que vos histoires de meilleur service de votre dieu unique. Je me moque de ces querelles. Je laisse le Temple gérer le cas de cet homme : son sort ne m'importe pas. Et je ne veux pas être comptable de ce que vous lui ferez. C'est devant votre peuple et votre dieu que vous répondrez de vos décisions et de vos actes. Maintenant, disparaissez. »

« Bien, Votre Excellence. Nous allons donc traiter cette affaire selon nos lois. »

Iwali ne chercha pas à comprendre ce que la réponse de Tahito impliquait. Il se leva et quitta la pièce sans même prendre la peine de saluer le Grand Prêtre.

Très attaché à l'étiquette et aux marques de respect dues à son rang, Tahito ne se vexa pourtant pas. Il se mit même à sourire. Puis il ordonna aux gardes : « nous allons au Temple avec le prisonnier. »

Il fallut donc une nouvelle fois descendre les marches du palais, tourner autour de la colline et remonter les marches du Temple. Le Grand Prêtre, en franchissant la porte du Temple, ordonna à un garde d'aller sonner la trompe de rassemblement du clergé.

Tandis que résonnait dans une bonne partie de la ville le son grave de la trompe, Tahito entra dans le bâtiment réservé aux réunions du clergé. Il alla s'installer sur son trône puis attendit que tout le clergé du Temple soit présent, assis sur les bancs sur le pourtour de la salle.

Faito, lui, attendait, entouré des gardes. Il ne s'agitait plus. Enfin, la confrontation allait avoir lieu.

Le Grand Prêtre sembla retrouver une certaine jeunesse, une énergie qui l'avait quittée depuis longtemps. C'était le Temple qui était menacé. C'était sa position qui était menacée.

« Frères, l'homme qui vous est présenté aujourd'hui n'est pas prêtre. Pourtant, il prêche en prétendant mieux connaître que nous les voies du dieu unique. Il remet en cause la supériorité du Temple. Il appelle à ne pas payer les impôts dus au Temple. Il sème le trouble dans toute la province au risque d'allumer une guerre suicidaire contre Tagelda et, peut-être, demain, Wadul. Je réclame donc sa mise à mort immédiate. »

Faito fut sidéré. Il resta bouche bée.

Autour de lui, les bras se levèrent à l'instigation du Grand Prêtre et sa condamnation à mort fut votée sans qu'il ait ouvert la bouche. Aucun prêtre n'aurait osé s'opposer à Tahito sur un tel sujet. Même ceux qui rêvaient de renverser Tahito pour prendre sa place ne pouvaient supporter l'idée d'un homme du commun osant remettre en cause l'autorité du Temple.

Les gardes lui lièrent les mains dans le dos. On le bâillonna. Il hésita à résister mais c'était de toute façon inutile : les gardes l'emmenèrent.

La plupart des présents restaient graves. On n'envoie pas quelqu'un à la mort avec gaîté. Mais,

Tahito, lui, souriait. Il souriait pour éviter de rire. Le Temple était sauvé. Son règne était sauvé.

Deux gardes amenèrent une poutre sur les marches accédant au Temple. On allongea Faito sur les marches, présentant son dos aux gardes, et on le lia à la poutre.

Le bourreau se présenta. Il regarda l'homme qu'il allait tuer. Ce dernier était malingre. L'office du bourreau serait donc facile et rapide. Il déchira les vêtements du condamné de manière que son dos soit nu.

Puis il prit un large fouet en lanières de cuir de pupuia. Faito tenta de se lever, de s'échapper, mais le premier coup lui arracha un hurlement de douleur et le plaqua aux marches.

En hurlant, il avait fait tomber le bâillon mais il ne pouvait plus prêcher. Il ne pouvait plus qu'hurler à chaque coup et tenter de reprendre son souffle entre les coups.

La trompe avait surpris, dans la ville. Elle était d'un usage rare. Des gens s'étaient donc approchés du Temple et, désormais, regardaient l'exécution se dérouler.

Faturi cherchait son maître depuis son arrestation. Elle venait de le retrouver. Elle devait le sauver. Mais provoquer une révolte serait compliqué. Une simple femme, une simple prostituée, ne serait pas écoutée. Les quelques disciples qui l'avaient suivie étaient apeurés. Ils hésitaient à fuir mais craignaient

d'être repérés à cause de cette fuite et arrêtés. Et puis, il voulaient voir. Peut-être le dieu unique réaliserait un miracle...

D'un pli de ses vêtements, Faturi sortit une petite amphore de vin. Elle l'ouvrit et y fit tomber dedans une poudre d'herbes. Une forte dose. Elle reboucha l'amphore et l'agita. Si elle en donnait au bourreau...

Le bourreau s'arrêta soudain. La foule qui commençait à s'amasser retint son souffle. Mais il ne s'agissait pour lui que d'aller boire de l'eau fraîche apportée par un garde.

Sans réfléchir, Faturi se précipita vers Faito.

« A boire » murmurait-il.

Le bourreau rit de la supplique du condamné et laissa la femme verser du vin dans la bouche de Faito. Il attendit même que tout le vin disparut dans le gosier du futur cadavre. Faturi se releva et quitta les lieux, tête baissée, humble et simplement charitable.

Le bourreau reprit son office. Un hurlement. Un autre, plus bas. Encore un autre, beaucoup plus faible. Puis plus rien.

Le bourreau redressa la tête de Faito. Ses yeux étaient fermés. Son teint était pâle. On ne sentait plus son cœur battre. L'affaire était terminée.

Le bourreau détacha le condamné et laissa des hommes, sans doute charitables, emmener le corps.

38

Les disciples étaient revenus dans l'auberge mais ils débattaient dans la salle où ils avaient pris leur repas rituel la veille. Ne fallait-il pas mieux fuir ? N'allait-on pas venir les arrêter eux aussi ? Maintenant que le Temple savait que Faito avait logé ici, sans doute d'autres gardes allaient venir arrêter les autres partisans de leur hérésie. D'autres pensaient que l'auberge était un lieu discret où ils pourraient rester jusqu'à la nuit en sécurité.

Faturi les rejoignit et les regarda débattre avec un profond mépris.

« Ecoutez moi » hurla-t-elle.

Le silence se fit. Tous regardèrent l'ancienne prostituée.

« Restez ici. Vous êtes à l'abri. Cette partie du bâtiment est difficile à trouver quand on entre par la grande porte. Ne sortez pas et attendez quelques jours. Je pourvoirai à votre nourriture et vous pouvez garder vos chambres. Et, désormais, jusqu'à ce que je revienne vous parler, priez. Notre maître en a besoin. »

« Mais notre maître est mort ! » pleurnicha l'un des disciples.

Faturi se contenta de sourire et sortit.

Elle passa par ses appartements et mis quelques linges et potions dans un sac. Elle s'apprêtait à partir mais prépara d'abord un petit sachet d'herbes pour la fille qui allait se rendre au Temple le soir. Elle alla la voir dans sa chambre et lui expliqua sa mission, lui donnant une pièce d'or au passage. Puis Faturi sortit.

Quittant le centre de la ville, elle se dirigea vers le cimetière, au-delà des murailles. En ce jour et à cette heure, il n'y avait guère de raison pour quiconque de se rendre au cimetière et celui-ci était donc désert quand Faturi y pénétra.

Dans un coin, une sorte de petit temple, occupant une surface au sol à peine plus grande qu'un cercueil, était destiné à devenir la tombe de Faturi. Une grille métallique en fermait l'accès. D'autres mausolées du même genre existaient à divers endroits dans le cimetière.

Faturi ouvrit la grille métallique. Son sceau garantissant sa clôture avait été retiré plus tôt dans la journée. Elle souleva une planche qui couvrait un trou rectangulaire occupant la quasi-totalité de la surface intérieure du mausolée. Les parois et le fond du trou étaient maçonnés. Et dans ce trou gisait un homme, nu, allongé sur le ventre et gémissant.

Descendant dans le trou, Faturi s'agenouilla à côté de l'homme et commença à enduire le dos constellé de marques de fouet avec la crème qu'elle avait apportée. La couche était épaisse. Elle chantonna une

sorte de berceuse en demandant à l'homme de ne pas bouger, de rester allongé sur le ventre et de se taire.

Elle le regarda. Même dans cet état, elle l'aimait. Il faudrait attendre un peu avant de lui donner à manger mais elle lui donna à boire un peu de vin. C'était du vin sucré qui lui donnerait un peu d'énergie et endormirait la douleur.

Combien de temps faudrait-il le garder ici ? Plusieurs jours sans doute. Il fallait soigner ses plaies. Il fallait lui redonner des forces. Puis il faudrait s'en aller, quitter la ville. Faturi le savait. Ce serait une gérante qui s'occuperait de son auberge. Elle l'avait déjà choisie.

Mais Faturi ne put s'en aller sans, d'abord, s'allonger quelques minutes au côté de Faito en le caressant doucement, comme pour apaiser un enfant meurtri. Elle l'embrassa sur le front.

« Le… le vin sur les marches... » murmura Faito.

Faturi lui sourit.

« Oui, le vin. Tu as raison. Il était fortement chargé en herbes. Tu t'es endormi profondément. J'ai même eu peur de te tuer tant la dose était forte. Mais mes serviteurs ont récupéré ton corps. Ils t'ont amené ici, dans ce qui sera peut-être un jour mon tombeau, ce qui aurait dû être mon tombeau. Mais si je pars, si je quitte la ville, avec toi... »

« Faturi, pourquoi ? Pourquoi m'aides-tu autant ? »

« Parce que je t'aime, ô mon maître. »

Faito baissa la tête qu'il avait tenté de relever pour parler. Faturi essuya les larmes qui perlaient de ses yeux. Elle lui embrassa de nouveau le front.

« Merci. Merci pour tout. »

« C'est moi qui te remercie, ô mon maître, d'avoir donné un sens à ma vie, à moi l'humble prostituée. »

Elle se leva puis ressortit de la tombe. Elle remit en place la planche puis referma le mausolée. Elle vérifia que le cimetière était toujours désert et repartit chez elle.

Le soir venu, la fille prévue se rendit au temple, comme d'habitude. Les gardes ricanèrent en refusant de la voir. Elle leur sourit malgré tout. Puis elle entra dans l'appartement du Grand Prêtre.

Cette fois, celui-ci était de bonne humeur. Il avait préparé du vin. La fille en versa deux coupes, versant les herbes dans celle destinée au Grand Prêtre.

Quelques instants plus tard, elle sortit, affolée, de l'appartement. Elle alla secouer un garde qui n'avait pas voulu la voir.

« Le Grand Prêtre est mort en prenant son plaisir. Il a soudain poussé un grand cri et s'est écroulé. Il faut faire quelque chose ! »

Le garde se précipita dans l'appartement et constata que la fille disait vrai. Il ordonna à la fille de partir et de se taire puis il remit l'endroit en ordre.

39

Le bruit avait couru dans toute la ville plus vite qu'un messager chargé d'une dépêche urgente. Le Grand Prêtre était mort. On ajoutait des détails au fil de la propagation : son sang s'était répandu dans le lit, la terre avait tremblé, les tentures s'étaient spontanément enflammées… Rien de tout cela ne fut jamais constaté.

Mais, comme le rituel l'exigeait, le prêtre chargé des rites funéraires des personnalités s'était aussitôt rendu chez le Grand Prêtre. Il avait croqué un doigt et constaté une absence de réaction. Alors il avait ouvert la poitrine du Grand Prêtre, en avait extrait le cœur et l'avait placé dans une solution d'alcool dans un pot qu'il scella aussitôt. Puis il referma le cadavre et le nettoya. Le corps allait être incinéré tandis que le cœur serait placé dans les catacombes du temple, à côté de ceux de ses prédécesseurs.

Le rituel fut décrit, comme à chaque décès de personnalité, par les crieurs publics annonçant la nouvelle officiellement sur chaque place de la ville. En écoutant un des crieurs, Faturi sourit. Elle savait que les herbes rendaient les battements cardiaques peu sensibles. Elle savait que le sommeil était suffisamment profond pour que le Grand Prêtre ne réagisse pas quand

on lui croqua un doigt. Elle savait que le prêtre avait tué son maître.

Durant plusieurs jours, le matin et le soir, Faturi disparaissait de son auberge. Elle laissait les disciples de Faito abuser de son hospitalité : ils n'avaient qu'à prier. Ils le faisaient dans la salle du dîner. Mais ils ne pouvaient s'empêcher de craindre une arrestation.

Les craintes des disciples, pourtant, ne pourraient pas se réaliser avant de nombreux jours. Aucune décision importante ne pourrait être prise avant l'élection d'un nouveau Grand Prêtre. Et l'affaire était complexe. Plusieurs camps s'affrontaient. Plusieurs candidats s'étaient présentés. On disait, en ville, que les prêtres du Temple s'étaient même battus à coups de poings.

Faturi laissait le monde tourner. Elle se contentait de se rendre au cimetière, de soigner Faito et de s'allonger à côté de lui. Elle commença à le nourrir. Puis, enfin, elle accepta, un soir, qu'il puisse se lever et rejoindre l'auberge.

Elle l'avait habillé d'une large robe avec une grande capuche comme celles portées par certains pèlerins pénitents. Il marchait difficilement et lentement, comme quelqu'un qui venait de traverser le pays à pieds. Il suivait Faturi pour retrouver le chemin de l'auberge dans une ville qu'il connaissait peu.

Puis il rentra discrètement dans l'auberge. Il faisait nuit et les disciples étaient partis se coucher. Faito

se rendit dans sa chambre. Faturi l'aida à se déshabiller puis il s'allongea sur le lit et Faturi, cette fois, s'allongea à côté de lui. Il l'embrassa. Elle sourit, heureuse. Enfin, il s'endormit.

Le lendemain matin, Faito se réveilla avec l'apparition de Tane à l'horizon. Après plusieurs jours passés dans l'obscurité d'un tombeau, la moindre lueur fut comme une lumière brillante pour l'homme meurtri.

Réveillée par ses mouvements, Faturi l'aida à se lever et se préparer. Ils se rendirent dans la salle de repas. Là, Faito s'assit et attendit. Faturi s'occupa de lui préparer à manger en allant chercher ce qu'il fallait à la cuisine. Puis elle amena de quoi nourrir les premiers disciples qui se lèveraient.

Quand les deux premiers se présentèrent, tristes comme au premier jour de l'arrestation de leur maître, ils restèrent stupéfaits en l'apercevant, assis, mangeant et buvant avec appétit. Faito leur sourit et les invita à s'asseoir à côté de lui, où se trouvait déjà Faturi. Celle-ci semblait bien gaie, amusée par l'expression des disciples.

Soudain, ils se précipitèrent près de leur maître et se prosternèrent, poussant des exclamations joyeuses. Faito avait beau leur demander de se calmer et, surtout, de ne pas se prosterner devant lui, ils s'en allèrent réveiller tous les disciples qui dormaient encore.

Bientôt, tous furent là, à regarder Faito, louant le dieu unique d'avoir sauvé leur maître. Enfin, ce dernier consentit à parler.

« Oui, je suis revenu parmi vous. Mais le temps est venu pour moi de vous quitter. Je suis venu vous dire que, désormais, c'est à vous de répandre le message pour le véritable service du dieu unique. »

« Mais, Maître, que devons-nous faire ? » s'inquiéta l'un des disciples.

« Prêchez et montrez l'exemple. Partagez votre repas comme nous l'avons fait la veille de mon arrestation. Allez par toutes les routes et apprenez à chacun comment bien servir le dieu unique. »

Faito se leva. Les disciples s'écartèrent pour le laisser passer. Il marchait encore d'un pas parfois hésitant mais les soins de Faturi avaient été efficaces. Il retourna dans sa chambre prendre un sac de voyage. Faturi saisit le sien. Elle glissa dans chaque sac de quoi se nourrir durant plusieurs jours ainsi que des gourdes d'eau.

Elle donna ses dernières instructions à la gérante qu'elle avait désignée. Puis Faito et Faturi quittèrent l'auberge avec discrétion. Les disciples se mirent à les suivre, à une certaine distance, ne formant pas une troupe mais plutôt un ensemble de gens écartés les uns des autres et marchant dans la même direction.

40

Faito savait où se rendre pour connaître la paix. Il commença l'ascension d'une colline pour rejoindre le haut plateau qui menait au grand désert. Faturi était à côté de lui et marchait à son pas. Il était encore faible et le suivre n'était pas difficile.

Plus loin, les disciples les suivaient sans oser s'approcher. Au fil de la route, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de Puofai, ils s'étaient regroupés, marchant désormais ensemble mais parlant peu. Ils suivirent Faito et Faturi pour monter vers le haut plateau.

Au détour d'un chemin, Faito et Faturi rencontrèrent un disciple de Taeo que Faito connaissait déjà. Il était resté ermite dans les montagnes. Il se saluèrent. Faito lui expliqua qu'il se retirait mais que ses disciples ne comprenaient pas qu'il leur incombait désormais de porter le message du bon service du dieu unique.

Puis ils se séparèrent. Le disciple de Taeo grimpa sur un grand rocher où poussait un arbuste portant des baies. Bientôt, la brume vint couler du haut de la montagne jusqu'en bas du rocher. Faito et Faturi continuaient leur chemin et ils disparurent dans la brume.

Que la paix soit avec vous !

Quand les disciples de Faito arrivèrent, ils hésitèrent devant la brume qui devenait dense. Ils cherchèrent du regard leur maître sans le voir. C'est alors que l'ermite leur apparut du haut du rocher.

« Qui cherchez-vous ? »

« Notre maître », répondit l'un des disciples.

« Il vous a quittés car son temps était venu. Ne vous a-t-il pas dit que vous deviez, désormais, répandre le message qu'il vous a transmis ? »

« Oui mais nous ne savons pas comment... »

« Alors, allez prêcher. Faites ce qu'il vous a dit. »

L'ermite disparut à son tour de la vue des disciples, retournant cueillir des baies.

Alors les disciples, après un temps d'hésitation, firent demi-tour et, penauds, s'en retournèrent dans la vallée. Oui, ils avaient à faire.

De leur côté, Faito et Faturi arrivaient sur le plateau. En utilisant un chemin isolé, en bordure du désert, ils pourraient avancer plus vite qu'à l'aller. Faito n'aurait pas à s'arrêter pour prêcher et bénir dans chaque moindre hameau. La zone était déserte. Les seuls habitants étaient quelques ermites qui veillaient à ne pas être dérangés dans leurs prières et leurs méditations.

Faturi avait saisi la main de Faito. Elle marchait avec entrain. Aurait-elle seulement besoin de l'argent de ses auberges ? Elle était avec Faito. N'était-ce pas tout ce dont elle avait besoin ?

Interlude

Je regarde mon monde. Je regarde ses habitants. Je regarde leurs actions. Ne suis-je pas leur dieu unique ? Même si la plupart ne me connaissent pas et adorent de nombreux dieux qui n'ont jamais existé, certains m'ont découvert.

Si moi je peux créer un monde, est-ce que, en priant un dieu, mes créatures pourraient créer un dieu ou même plusieurs ? Je l'ignore. De même que j'ignore si mon monde a été créé par un dieu. Y-a-t-il ainsi une succession de dieux qui se créent les uns les autres au sein de mondes successifs ? Je l'ignore.

Ce monde que j'ai créé, que j'aime regarder, me survivra-t-il ? Je l'ignore. N'est-il qu'une simple vision dans mon esprit ou a-t-il réellement acquis une substance ? Si je meurs, je ne le saurais sans doute pas. Et mes créatures non plus.

Le temps que je vis n'est pas leur temps. Quand je visite Aho, je vois leur évolution, les changements. Entre deux visites, des siècles peuvent s'être passés. Parfois, j'ai même du mal à comprendre ce qui s'est déroulé en mon absence.

Si j'ignore tant de choses, suis-je réellement un dieu ? Un dieu ne doit-il pas être omniscient ?

Mais qu'importe !

Les créatures de mon monde sont libres. Elles agissent à leur guise. Et moi je les regarde. C'est là mon plaisir, la raison d'être de ce monde.

L'adoration de mes créatures m'a donné des pouvoirs dans mon propre monde. Et je sens mes forces s'accroître au fil des années. De plus en plus de mes créatures m'ont en effet découvert et me prient. Des prophètes répandent mon culte.

Et moi, que fais-je ?

Rien. Absolument rien. Si ce n'est les avoir créés.

Suis-je un dieu méchant ou égoïste ? Peut-être. Je profite du culte qui m'est fait mais, en retour, je laisse la liberté à chacun.

Bah.

Peut-être est-ce que je me pose trop de questions. J'ai créé un monde, Aho. Je l'ai créé et je le possède. N'y ai-je, de ce fait, pas tous les droits ?

Je continue pourtant de me refuser à intervenir. La liberté est un don que j'ai fait à mes créatures. Si j'intervenais, je les priverais de cette liberté. Un miracle, un changement des règles que j'ai moi-même posées, pourrait fragiliser la substance de ce monde.

C'est de cela, surtout, dont je dois me méfier. Si j'aime ce monde, je ne dois pas le fragiliser.

Que la paix soit avec vous !

Troisième partie

Que la paix soit avec vous !

1

Les années passent, des gens naissent, d'autres meurent. Quoi de neuf sous la lumière de Tane ?

Fatia tourne autour de lui, réchauffant les différentes planètes durant leurs étés. Parmi celles-ci, il y a Aho. Cette planète est entourée d'un anneau de glace qui réfléchit la lumière des étoiles, que l'on parle de Tane, de Fatia ou même des plus lointaines. Et puis, n'oublions pas la grise Ofai et la rouge Maohi, deux petits satellites orbitant au-delà de l'anneau de glace.

Tane brille et rien ne change.

Le monde d'Aho possède ses terres et ses océans. Il possède ses plantes, ses animaux et ses hommes. Tout ce qui vit s'entre-tue. Les pupuias mangent les végétaux. Les humains mangent les pupuias. Quand ils meurent, on enterre les humains et ceux-ci, à leur tour, nourrissent les plantes.

Les humains s'organisent en nations. Les nations se font la guerre. C'est ainsi.

Et c'est ainsi, donc, qu'en Atora la guerre se poursuivait même si la région d'Orota était la plus touchée. Les troupes de l'empire de Wadul avaient échoué à installer une base permanente et l'armée de Tagelda était désormais bien installée sur les hauteurs de la vallée centrale, avec des tours de guet et des

fortifications sur les routes. Même les dragons ne pouvaient plus rien contre les soldats retranchés.

Iwali continuait de réclamer des renforts mais force était de constater qu'il avait su gérer la situation avec ses moyens limités. Un général de la cour impériale avait été envoyé en inspection et avait tenu à féliciter le gouverneur au nom de l'empereur. Puis il était reparti.

Iwali était aussi seul que le dieu unique d'Atora. Et, comme lui, il se débrouillait très bien.

Mais Iwali refusait de s'occuper des affaires religieuses des Atorans. Il acceptait que le Temple fasse le nécessaire avec ses propres gardes armés. Le nouveau Grand Prêtre, Fatoa, était énergique. Il avait su convaincre Iwali de lui confier le maintien de l'ordre. Le gouverneur savait que reprendre cette prérogative serait compliqué une fois la crise terminée. Mais avait-il le choix ? Son propre empereur s'était dessaisi de la situation de cette province. A quoi bon défendre l'empire dans ces conditions ?

Pourtant, Iwali s'acharnait. Il avait voué sa vie à l'empire. Il ne pouvait pas s'avouer que tout cela était vain et vide de sens. Il ne voulait pas admettre que, quoiqu'il advint à Atora, à Tagelda ou à Wadul, Tane continuerait de briller et Aho de tourner autour de lui.

Et puis il y avait le dieu unique d'Atora. Mais bien des manières de l'honorer.

2

Le Temple était vaste. Il était beau. Et Fatoa avait toujours aimé s'y promener pour l'admirer. Depuis qu'il était Grand Prêtre, il aimait le parcourir plus que de s'y promener. Il vérifiait que ce qui était, quelque part, désormais, son domaine, était bien en ordre.

Comme tous les prêtres du dieu unique, Fatoa n'avait aucun bien personnel. Tout appartenait au Temple. Mais il était le maître du Temple. Il était donc le maître de ses possessions.

Tahito avait régné longtemps, très longtemps, trop longtemps. Il avait été élu jeune, trop jeune peut-être. Et il était mort vieux. Beaucoup trop vieux, c'est certain. Fatoa était un peu plus âgé que Tahito au moment de son élection mais évidemment bien plus jeune que lui lors de sa mort.

Il régnerait sans doute longtemps. C'est ce que chacun lui souhaitait, du moins devant lui. Pas plus que n'importe quel individu détenant un pouvoir, souhaitant le garder et ayant le minimum d'intelligence requis pour cela, Fatoa n'était dupe. Il savait que tous rêvaient de prendre sa place et donc qu'il meure.

Comme tous les nouveaux maîtres du Temple, Fatoa avait juré qu'il ne permettrait plus la corruption, notamment la corruption des mœurs. Il avait donc

signifié aux différents bordels de la ville de ne plus envoyer de filles aux prêtres, en particulier dans l'enceinte du Temple. Et si un prêtre se déplaçait pour bénéficier des charmes d'une pensionnaire, il devrait être dénoncé afin qu'il soit castré et chassé dans le désert. Les gardes reçurent des instructions claires : empêcher toute prostituée d'entrer dans le Temple.

Officiellement, tout le monde applaudit. Aucun prêtre n'avait évidemment jamais eu recours à une prostituée. Si certaines avaient été vues dans l'enceinte sacrée, c'était évidemment pour le service d'un autre. Le corrompu Tahito -maudite soit sa mémoire- par exemple. Les conversations adoptaient un autre ton dans le privé. Fatoa, là non plus, n'était pas dupe.

Une chose, cependant, réunissait sans la moindre hypocrisie tous les membres du clergé du Temple. C'était la haine des partisans de Faito. Que son nom se prononce de manière proche de Fatoa était un petit problème qui avait déjà été réglé : Faito se présentait sous un tel nom pour tromper les croyants et se faire passer pour un Grand Prêtre qu'il n'avait jamais connu.

Fatoa avait obtenu du vieux gouverneur Iwali d'avoir les mains libres pour régler le problème posé par Faito. Iwali avait d'autres problèmes à régler. Et c'était très bien ainsi. Fatoa rêvait de rétablir une assez large autonomie, voire une indépendance de fait d'Atora mais par petites touches successives, en douceur.

3

Contrairement à Tahito qui recevait, depuis des années, la plupart de ses visiteurs dans un petit salon, gardant la grande salle du trône pour les cérémonies officielles, Fatoa aimait s'installer sur le trône. Il s'y asseyait. Il s'y calait bien. Il se réjouissait d'être là. Pourtant, le siège était dur, même avec un coussin rembourré de laine de pupuia.

Et même quand il ne recevait qu'une seule personne, il s'asseyait sur le trône. La salle était impressionnante. Elle pouvait contenir tous les prêtres du Temple et plusieurs dizaines de visiteurs. Elle était décorée avec beaucoup de métaux et de pierres précieux. Et le trône du Grand Prêtre était placé sur une estrade qui ne contenait que lui, avec quelques marches pour y accéder. Nul ne pouvait prendre place à la même hauteur que le Grand Prêtre.

Quand on annonça l'arrivée de Taoto dans la ville, Fatoa exigea qu'il lui fut amené en audience dès qu'il arriverait au temple. Il alla immédiatement s'installer sur son trône.

Quand Taoto se présenta au temple, des gardes l'amenèrent à l'entrée de la salle du trône. Ils ouvrirent les deux battants de la grande porte. Et le jeune Taoto fit donc son entrée dans une salle gigantesque mais

totalement vide si on excepte le trône, en face de la grande porte, tout au fond.

Alors Taoto marcha vers son oncle, le Grand Prêtre Fatoa. Il marchait comme un guerrier qu'il était, portant son épée au côté et son casque sous le bras. Mais il était aussi un prêtre secondaire. Et il portait donc la tunique sous son armure.

Fatoa le regarda approcher, écoutant le son des pas de son neveu se répercutant dans toute l'immense salle. Le Grand Prêtre était fier de ce neveu. Celui-ci était à la fois un guerrier qui avait fait ses preuves en affrontant des Reptiliens, à la tête d'une troupe de gardes du Temple, aux côtés des soldats impériaux, et un prêcheur de talent.

« Votre Sainteté, mon oncle, je vous salue » prononça-t-il en s'inclinant comme il convenait.

« Je te salue, mon neveu et mon envoyé. Alors, où en est ta mission ? »

« J'ai, comme vous me l'avez demandé, conduit une patrouille de gardes du Temple à travers tout le territoire d'Atora pour repérer les partisans de l'hérésie. Il y en a partout. Il y en a de plus en plus. »

« Aurais-tu échoué ? »

« Pas encore. J'ai surtout remarqué que les hérétiques ont converti de nombreux soldats de Tagelda. Et même des Waduliens. »

« Comment ont réagi les autorités face à cette vague de conversions qui met à mal le modèle impérial ? »

« Pour l'heure, tant que les soldats obéissent, pas de problème. »

« Dois-je comprendre que les soldats n'obéissent pas toujours ? »

« En effet, mon oncle. Comme je l'ai dit, des Waduliens se sont convertis. Et les convertis à l'hérésie fraternisent parfois, sans tenir compte du fait qu'ils sont dans des armées en guerre. Ils ont un cri de ralliement : que la paix soit avec vous ! »

« C'est ennuyeux. »

Fatoa souriait à l'idée que cela devait gêner Tagelda en même temps que Wadul. Mais, d'un autre côté, le lien entre la doctrine de Faito et celle du Temple devait être connu de l'Empereur. Et si l'hérésie se répandait, le Temple pourrait en être jugé comme responsable.

« Pas nécessairement, mon oncle. Pas nécessairement. Du moins pour nous. »

« C'est à dire, mon neveu ? »

« Dès lors que nos ennemis se convertissent, ils se reconnaissent un lien avec Atora. De ce fait, ils ont bien plus de respect pour nous. »

« Où veux-tu en venir ? »

« Votre Sainteté, mon oncle, il faudrait que tous les peuples étrangers se convertissent. J'en suis

persuadé. Mais, bien entendu, comme il s'agit d'une hérésie qui remet en cause le financement du Temple et le respect dû à celui-ci, il ne faut pas que les Atorans, eux, se convertissent. »

« Voilà un équilibre qui sera compliqué à mettre en place. Mais comment empêcher les Atorans de se convertir à l'hérésie ? Parviens-tu, par tes prêches... »

« Les prêches… Oui, bien sûr. Parfois, ce n'est pas suffisant et les hérétiques sont alors tués. »

« Et les hypocrites cachant leur conversion à la doctrine de Faito ou prétendant s'être éloigné de lui tout en continuant de le suivre et de l'honorer ? »

« Je tente de les débusquer. Lorsque je repère un tel hypocrite, je m'empresse de l'exécuter. »

« Bien, bien... »

Fatoa réfléchissait à ce que signifiait véritablement les paroles de Taoto. Si l'on ne parvenait pas à juguler l'hérésie, pouvait-on l'éloigner des Atorans en convertissant les étrangers ? Ces étrangers convertis pourraient-ils alors devenir des relais de la grandeur d'Atora ?

Peut-être.

Taoto n'était pas le seul neveu de Fatoa mais il était son préféré. L'enjeu était tel qu'il faudrait peut-être le sacrifier. Fatoa regarda Taoto avec un regard doux, amical voire admiratif, avant de le renvoyer en mission.

4

Juché sur son pupuia, Taoto approchait d'Orota. Dans le dernier village, il avait fait exécuter trois hommes et deux femmes. Orota était l'endroit d'où l'hérésie était partie. Ce village était décidément la source de tous les problèmes d'Atora. D'abord, il avait engendré une lignée de rois incapables de régner en assurant la grandeur du pays et du dieu unique, ensuite il avait engendré le père de l'hérésie, Faito.

Et si la solution était d'anéantir cet endroit, d'en tuer tous les habitants, de brûler chaque maison avant de raser ce qui resterait ? Et puis tout faire pour que l'endroit cesse d'être présent dans la mémoire des Atorans. Pour éviter tout problème d'acceptation, même par les prêtres du Temple, on pourrait même accuser les Waduliens.

Emporté dans ses pensées, Taoto se laissait bercer par la marche de son pupuia. Il avait chaud. Fatia était au plus proche d'Aho. C'était le cœur de l'été. Taoto se saisit d'une gourde d'eau accrochée à la bricole de son pupuia pour boire un peu.

Il regarda alors derrière lui : il n'avait avec lui qu'une dizaine de gardes qui marchaient en colonne avec leur armement léger et une petite cuirasse. C'était bien insuffisant pour mener une expédition de massacre

et d'anéantissement d'un village de plusieurs centaines d'habitants. Serait-il possible de tendre un piège à des Waduliens, de les attirer là pour qu'ils opèrent eux-même le massacre et la destruction ? C'était une stratégie très hasardeuse. Et encore faudrait-il qu'il y ait des Waduliens dans les environs.

Taoto ne portait pas de casque. Il avait juste relevé la capuche de sa tunique légère sur sa tête pour se protéger un peu de la force de Fatia. Mais il avait chaud.

La chaleur, les rayons de Fatia et le doux bercement de la marche de sa monture se cumulaient pour le pousser à s'endormir. Mais il ne fallait pas qu'il s'endorme. Il avait une mission.

Détruire l'hérésie était devenu une mission essentielle. Le nombre d'adeptes de Faito croissait chaque jour. Depuis quelques temps, une légende circulait : il était revenu d'entre les morts. On l'avait vu sur une route, dans un village. Il avait vaincu la mort. Il pouvait donner la vie éternelle. Comment combattre l'espoir de la vie éternelle ? Il n'y avait plus d'argument assez fort pour lutter. Les gens qui qui croyaient cela devenaient impossibles à ramener à la raison. La mort est la source de toutes les peurs. Supprimer la mort, c'est supprimer toute source de crainte.

Détruire l'hérésie de l'extérieur devenait impossible. Taoto crut voir, plus loin sur le chemin, Faito rire de lui. L'ennemi croyait avoir gagné.

5

Les habitants d'Orota qui n'étaient pas partis travailler dans les champs se rassemblèrent progressivement autour de la route traversant le village. Un détachement de gardes du Temple marchait. Un soldat tenait par le licol un pupuia harnaché ne portant que quelques bagages. Et quatre soldats portaient une civière de fortune, faite de branchages et d'un manteau, sur laquelle reposait un officier portant la tunique des prêtres secondaires.

L'officier ne semblait pas blessé, si on excepte les marques d'une chute, comme s'il était tombé du haut du pupuia. Mais il n'était qu'à demi conscient, murmurant dans son délire.

Orota n'était qu'un gros village. Il n'y avait pas de véritable médecin mais juste un guérisseur, une sorte de soigneur capable de redresser une jambe brisée et d'y poser une attelle. On l'appela.

Il ordonna que l'on mette à l'ombre l'officier, sous une halle de bois et de branchages qui servait, sur la place centrale, à s'abriter du soleil comme de la pluie tout en y vendant tantôt des fruits, tantôt de la viande, tantôt de multiples marchandises. Il lui donna à boire de l'eau fraîche et posa sur lui divers linges humides.

Autour de l'abri, les habitants d'Orota commençaient à se réunir en étant de plus en plus nombreux. Voir arriver dans le village un détachement de gardes du Temple n'était pas forcément une bonne nouvelle. Mais un officier malade, cela faisait de la distraction.

Comme beaucoup d'autres, Matuahine vint voir ce qui se passait. Elle vit le bel officier malade. Elle était trop vieille, désormais, pour envisager de séduire quiconque mais elle fut émue. Elle se pencha vers le guérisseur et lui susurra : « pourquoi te contentes-tu d'eau fraîche ? Il lui faut un onguent que tu connais autant que moi. »

Le guérisseur lui répondit en murmurant lui aussi. « Il coûte cher. Et celui-là ne me paiera pas. En plus, cet officier pourchasse ceux qui suivent ton fils. Il en tue régulièrement. Peut-être veut-il tous nous tuer. Alors, pourquoi le sauver ? »

Les gardes devenaient nerveux en voyant des habitants du village toujours plus nombreux autour d'eux. Surtout, certains portaient des armes ou des objets pouvant être utilisés comme des armes, tels que des bâtons de berger. Si les choses tournaient mal...

L'officier cessa de prononcer des sons incompréhensibles. Il se mit à parler très bas mais le guérisseur et Matuahine purent l'entendre.

« Faito. Faito était là, sous le soleil. Il me regardait. Il a ri de me voir perdre. Et il m'a dit... »

Taoto s'évanouit de nouveau. Ou, du moins, sembla s'évanouir. Il se dit qu'il aurait dû devenir acteur au lieu de prêtre-soldat. Il réussissait parfaitement à simuler une insolation.

Quand Matuahine revint de chez elle en portant de l'onguent, elle s'approcha de Taoto. Elle prit de la crème dans le pot et en couvrit le visage de Taoto. Celui-ci fut tellement surpris par la soudaine fraîcheur qu'il ouvrit les yeux. Il regarda cette femme qui le soignait.

« Qui es-tu ? » lui demanda-t-il.

« Je suis Matuahine. Faito est mon fils. »

Taoto poussa un cri de surprise. Puis il sembla perdre de nouveau conscience tout en murmurant de plus en plus bas le nom de Faito.

Cette femme ne pouvait pas ignorer la mission de Taoto. Celui-ci mit un certain temps à comprendre ce que les soins qu'elle prodiguait impliquait. « La paix soit avec vous ! ». Ce n'était pas qu'un slogan. Les adeptes le vivaient au quotidien. Pardonner à ses ennemis. Soigner ceux qui veulent vous tuer. Croire en la vie éternelle. Comment vaincre ces gens animés d'une telle foi aux espérances infinies ?

Il savait que le fait de croire voir Faito sur la route, riant de lui, était une illusion. Il le savait mais c'était peut-être là la solution. Si on ne peut pas détruire l'hérésie de l'extérieur, peut-être peut-on la détruire de

l'intérieur, comme il l'avait sous-entendu auprès de son oncle.

On aurait pu croire que Taoto avait fermé les yeux. Mais, en fait, il les avait maintenus très légèrement ouverts. Et il pouvait voir Matuahine sourire en s'apprêtant à se relever et s'éloigner. Taoto n'hésita pas longtemps. Il prit un risque sans mesurer toutes les conséquences possibles. Mais il n'avait pas le temps de davantage réfléchir. Que le dieu unique le guide !

Avec un grand cri qui effraya autant le guérisseur que Matuahine, Taoto se redressa brutalement sur sa couche en ouvrant complètement les yeux. Il saisit Matuahine par un pli de sa robe.

« J'ai vu Faito. Il m'a demandé pourquoi je le persécutais. Pourquoi je ne voulais pas l'honorer et devenir l'un de ses disciples. »

« L'honorer ? » s'étonna, tout bas, Matuahine.

Les gardes du Temple, qui surveillaient les mouvements de la foule, se retournèrent brutalement vers Taoto, bouche bée. Qu'avait-il dit ?

Matuahine tenta de le faire se rallonger. L'onguent allait mettre un peu de temps à agir. Il fallait qu'il dorme. Mais une vieille femme a moins de force qu'un guerrier. Taoto résista.

Un garde, furieux, dégaina sa dague pour frapper Taoto mais un bâton de berger s'interposa.

6

Les messagers s'inclinèrent respectueusement devant Fatoa, juché sur son trône. Le Grand Prêtre les salua et les invita à se retirer. Les nouvelles provenant des différentes provinces étaient mauvaises.

Il y avait en effet des heurts ici ou là, un peu partout. L'hérésie, désormais, n'était plus tolérée. Elle avait pris une dimension qui déplaisait même aux plus tolérants des Atorans. Beaucoup de disciples de Faito, depuis quelques temps, désavouaient les doctrines associées à ce faux prophète. Au sein du peuple atoran, l'hérésie reculait donc nettement. Mais, parfois, des disciples de Faito défendaient une vision plus acceptable des prêches de leur maître. Il y avait alors des batailles entre orthodoxes et différentes branches de l'hérésie. Même en absence d'orthodoxes, les hérétiques se battaient entre eux.

Pendant ce temps là, l'hérésie progressait chez les étrangers. Aussi bien parmi les Waduliens que parmi les troupes impériales de Tagelda, les conversions se multipliaient. Et le renouvellement régulier des troupes entraînait une dispersion des disciples de Faito. Ils colportaient donc de plus en plus loin l'hérésie. Des conversions avaient ainsi lieu dans des provinces éloignées, sans aucun lien avec Atora.

Que la paix soit avec vous !

Fatoa restait assis sur son trône, les bras appuyés sur les accoudoirs. Il était grave. Il réfléchissait. Une chose, en particulier, lui posait un vrai problème. Son neveu favori, Taoto, s'était converti et semblait diriger la branche dominante de l'hérésie, celle qui se répandait dans l'Empire comme chez les Waduliens.

La position politique de Fatoa s'en était trouvée très affaiblie. Certains prêtres du Temple appelaient désormais ouvertement à sa démission. Comment pouvait-il diriger le Temple tout en étant l'oncle du principal ennemi du même Temple ? Jusqu'à présent, Fatoa avait réussi à argumenter que son neveu n'était pas lui, qu'il ne pouvait pas croire ces racontars, que sa volonté de détruire l'hérésie ne pouvait être mise en doute puisqu'il pourchassait son propre neveu… Mais Fatoa savait que cela ne durerait pas.

Fatoa n'avait plus de nouvelles de Taoto depuis, déjà, trois étés.

Entrant depuis la petite porte latérale donnant accès aux appartements privés du Grand Prêtre, une servante s'introduisit dans la salle du trône. Il s'agissait d'une très vieille servante qui était dans la famille de Fatoa depuis des années et des années. Elle s'était occupée de Taoto quand celui-ci était enfant.

Elle vint donner au Grand Prêtre une courte lettre signée de Taoto. Son neveu voulait le voir.

7

Fatia s'éloignait de jour en jour : l'été était achevé. Le troisième été depuis que Fatoa avait vu son neveu Taoto pour la dernière fois. Tane, quant à lui, disparaissait derrière l'horizon. Dans l'obscurité du crépuscule qui envahissait la ville, une ombre venait de sortir d'une porte dérobée du Temple, une porte débouchant sur un petit escalier discret ne servant qu'aux livraisons.

L'ombre se faufila avec une discrétion maximale dans les rues de la capitale. Elle savait où elle allait mais veillait à ne pas être repérée. En particulier, il ne fallait pas allumer de torche. L'ombre n'utilisa que des ruelles, aucune grande rue, aucune place, sauf quand elle n'avait vraiment pas le choix et, en tel cas, elle franchissait l'étendue trop publique en avançant au plus vite.

A cette heure, en cette saison, les rues étaient largement désertes. L'ombre n'eut aucun mal à arriver dans la discrète maison sans être vu. Elle frappa à la porte le nombre de coups attendu. Un homme qui fut soldat ouvrit. Il était grand, encore musclé, même s'il commençait à être vieux.

Sans un mot, il fit entrer l'ombre. Il la guida jusqu'à une petite pièce où un homme était assis sur un fauteuil et attendait, éclairé par une lampe à huile.

L'homme était Taoto. L'ombre attendit d'être seule avec lui. Quand son guide fut parti, l'ombre retira sa capuche et révéla ainsi qu'il n'était autre que Fatoa.

Taoto lui sourit et lui montra un siège.

« Je vous en prie Votre Sainteté, mon oncle. Asseyez vous. »

« Pourquoi m'as-tu envoyé cette invitation alors que tu as trahi le dieu unique, que tu m'as trahi moi ? »

Taoto sourit. Fatoa, lui, ne souriait pas.

« Mon oncle, je n'ai trahi personne si ce n'est les hérétiques eux-mêmes. Je remplis ma mission. »

« Tu devais éliminer l'hérésie, pas y souscrire ! »

« C'est ce que je fais. Les Atorans sont choqués par les dogmes que j'ai introduit dans la doctrine de Faito. Et j'ai fait en sorte que ces dogmes paraissent logiques, incontournables, incontestables. A l'inverse, ils constituent une religion plus simple d'accès, plus proche des religions habituelles, sans les multiples interdits du vrai culte du dieu unique. Les étrangers sont donc facilement séduits. »

« Mais tu as fait de cet homme un dieu ! »

« Ce qui fait que ceux qui croient en un dieu unique n'en veulent pas. Mais, pour les étrangers, s'il a vaincu la mort, c'est qu'il est nécessairement un dieu. Quant à sa mère, elle était trop jeune pour connaître un homme licitement. Elle n'a donc pas connu d'homme, elle était vierge et c'est le dieu unique qui l'a engrossée. »

« Mais c'est… monstrueux ! Sacrilège ! »

« Je détruis l'hérésie de l'intérieur. Du moins pour les Atorans. Pour les étrangers, s'ils adhèrent à cette version du culte du dieu unique, cela les rapproche de la vérité. »

« Qu'est devenue sa mère, d'ailleurs ? »

« Elle a quitté Orota. Elle est partie sur le plateau du désert. On dit que son fils s'est aussi réfugié là-bas. »

« Il aurait donc bien vaincu la mort ? »

« Il aurait juste survécu à son supplice, ce qui n'est pas fréquent mais pas inédit non plus. »

« Et maintenant ? »

« Qu'entendez-vous par là, mon oncle ? »

« Tu ne pourras pas revenir parmi les vrais croyants. C'est trop tard. Et, en plus, cela détruirait ton œuvre... »

« Non, en effet. Considérez moi comme mort. Considérez moi comme un martyr même si tous les autres me prendront pour un hérétique. Je voulais que vous sachiez. »

« Je t'en remercie. Cela apaise mon cœur mais je ne vais rien pouvoir faire pour te protéger. Tu finiras sans doute par être capturé et tué. »

« J'ai accepté ce sacrifice ultime pour la plus grande gloire du dieu unique. »

Fatoa hocha la tête mais ne put s'empêcher de faire couler une larme qu'il s'empressa d'écraser du bout d'un doigt. Il comprenait qu'il avait perdu son

neveu préféré. Il l'avait perdu comme on perd un soldat mort durant une bataille où il s'est battu bravement.

Le plus dur était, peut-être, de ne pas pouvoir défendre sa mémoire. Fatoa savait qu'il lui faudrait, publiquement du moins, continuer de maudire ce neveu. La vie de Grand Prêtre a des inconvénients.

« Nous ne nous reverrons plus, n'est-ce pas ? »

« Non, mon oncle, je ne crois pas. »

Fatoa hocha la tête et remit sa capuche. Puis il se dirigea vers la sortie sans prononcer un mot. Taoto le regarda partir. Lui non plus ne dit rien. Il n'avait plus rien à dire. Tout avait été dit.

L'ombre se glissa de nouveau dans les rues et revint au Temple. Elle grimpa l'escalier discret et emprunta la porte à son sommet. Puis Fatoa se réfugia dans ses appartements privés.

Il se déshabilla, fit ses ablutions et autres rites privés du soir. Puis il se glissa dans son lit.

Alors il s'autorisa à pleurer. Il pleurait le sacrifice de son neveu favori. Il pleurait sa mort prochaine qu'il serait obligé d'ordonner.

Mais l'hérésie serait vaincue.

Son sacrifice ne serait pas vain.

La paix ne serait pas avec eux.

Que la paix soit avec vous !

Table des matières

PROLOGUE.....7

PREMIÈRE PARTIE.....9

1.....11
2.....15
3.....21
4.....23
5.....27
6.....29
7.....33
8.....37
9.....41
10.....45
11.....49
12.....51
13.....57
14.....59
15.....61

INTERLUDE.....63

Que la paix soit avec vous !

DEUXIÈME PARTIE.....65

1.....67
2.....69
3.....73
4.....75
5.....77
6.....81
7.....83
8.....87
9.....91
10.....95
11.....99
12.....103
13.....107
14.....109
15.....111
16.....115
17.....117
18.....121
19.....123
20.....125
21.....127
22.....129
23.....131
24.....133
25.....135
26.....137

27.....**139**
28.....**143**
29.....**145**
30.....**149**
31.....**151**
32.....**153**
33.....**155**
34.....**157**
35.....**163**
36.....**167**
37.....**169**
38.....**175**
39.....**179**
40.....**183**

INTERLUDE.....**185**

TROISIÈME PARTIE.....**187**

1.....**189**
2.....**191**
3.....**193**
4.....**197**
5.....**199**
6.....**203**
7.....**205**

Que la paix soit avec vous !